



30<sup>E</sup> ANNÉE

N°85

BULLETIN  
DES AEC

SEPTEMBRE

2023

**Patrick Galliou**

Guerre ou paix ? Le dieu Mars dans la péninsule armoricaine

**Philippe Jouët**

Enjeu des dieux, destin des hommes. Quelques observations sur le combat et la guerre dans la tradition des Celtes

**Apollonia Narducci**

Numance et l'unité espagnole

**Mathieu Halford**

Fureur guerrière, Feu de poésie & Feu de vie : des formes de chaleur magico-religieuse chez les Celtes et les Indiens

**Jean-René Mestre**

A l'époque des Celtes, sous l'eau !



Patrick Galliou, Musée de Bretagne, Rennes

## AMIS DES ÉTUDES CELTIQUES

Association régie par la loi de 1901

### Siège social et adresse de correspondance :

AEC c/o Axelle Barbié de Préau  
7, rue de la Ventinière  
85240 Foussais-Payré

Tél. 06 41 34 05 13 – e-mail [secretaire.aec@mailo.com](mailto:secretaire.aec@mailo.com)

Depuis le IX<sup>e</sup> congrès International d'Études Celtiques qui s'est déroulé à Paris en 1991, notre association s'attache à diffuser les résultats des recherches scientifiques sur les peuples celtes de l'Antiquité au Moyen-Âge. Elle regroupe des universitaires, des chercheurs et des amateurs éclairés. Nos activités incluent la publication d'un bulletin de liaison, l'organisation de conférences et de voyages d'étude. Le mot « Amis » montre qu'il s'agit de connaissances sur un ensemble de peuples que nous considérons comme constitutif de notre culture et de notre identité. Le professeur Venceslas Kruta, créateur de notre association et son président emblématique jusqu'en 2019, écrit que la curiosité, la passion du savoir et de savoir sont les moteurs essentiels du progrès scientifique. C'est dans cet esprit d'ouverture que nous désirons poursuivre notre action. Certains s'engagent pour que les monuments anciens soient préservés, restaurés et réinvestis par le public. Notre mission est de donner des clés pour mieux comprendre les traces du passé celtique : monuments, écrits, images, afin que le public averti puisse devenir un gardien vigilant de ce trésor.

#### Membres fondateurs

Edouard BACHELLERY †  
Léon FLEURIOT †  
Jean PIEUCHOT †  
Venceslas KRUTA

M. Paul-Marie DUVAL †  
M. Michel LEJEUNE †  
Josette PIEUCHOT †  
M. Pierre-Yves LAMBERT

#### Président d'honneur

Venceslas KRUTA

#### Membres d'honneur du conseil scientifique

Pierre-Yves LAMBERT

Jacques LACROIX

#### Conseil d'administration

Présidente  
Secrétaire  
Trésorier  
Groupe Facebook  
Conseiller juridique, Associations, Voyages  
Conseiller groupe Facebook

Marika van den HORST  
Axelle BARBIÉ de PRÉAUDEAU  
Jean-René MESTRE  
Patricia NOLAN  
Jean-Louis ALLIOT  
François PINSARD

#### Rédacteur

Gérard POITRENAUD

*Les opinions exprimées dans les articles publiés n'engagent que leurs auteurs.*

# SOMMAIRE

|                      |   |    |
|----------------------|---|----|
| Marike van den Horst | Éditorial   | 4  |
| Patrick Galliou      | Guerre ou paix ? Le dieu Mars dans la péninsule armoricaine   | 5  |
| Philippe Jouët       | Enjeu des dieux, destin des hommes : Quelques observations sur le combat et la guerre dans la tradition des Celtes    | 15 |
| Apollonia Narducci   | La chute de Numance : mythe fondateur de l'Espagne  | 31 |
| Mathieu Halford      | Fureur guerrière, Feu de poésie & Feu de vie : des formes de chaleur magico-religieuse chez les Celtes et les Indiens | 43 |
| Jean-René Mestre     | À l'époque des Celtes, sous l'eau !   | 52 |
| Gérard Poitrenaud    | Hommage à Jean Haudry   | 60 |
|                      | Annonces de nos partenaires   | 62 |
|                      | Nous suivre, nous rejoindre   | 66 |



## Éditorial

C'est la première fois que j'écris l'édito du Bulletin de l'AEC, et ceci à la demande de Gérard Poitrenaud, le président sortant. La tâche de président étant chronophage, il a préféré passer la main pour pouvoir se concentrer sur ses projets de recherche. Rassurez-vous, nos rapports sont très bons et je sais pouvoir compter sur lui en cas de besoin. Il a d'ores et déjà accepté de continuer à s'occuper de la rédaction de notre bulletin, lourde tâche s'il en est.

Alors qui suis-je, à part d'être membre des AEC depuis une dizaine d'années ? Ayant suivi une formation universitaire en géologie/sédimentologie, j'ai une bonne connaissance scientifique, mais qui se situe loin de l'histoire ou de l'archéologie *stricto sensu*. J'ai essentiellement travaillé comme consultante en bureau d'études en environnement. Le besoin de sédimentologues étant limité, je me suis spécialisée dans la communication et la vulgarisation scientifique. Le fait d'être polyglotte et d'avoir des connaissances en informatique m'y a bien aidée. Après la crise des *subprimes*, je me suis réorientée, mais j'ai continué à m'occuper de la vulgarisation scientifique pour la revue *Keltia magazine* en tant que bénévole. Le but de cette publication est de rendre la culture celte accessible à un public de néophytes, de combattre les idées reçues et d'inciter la communication interdisciplinaire dans le domaine. Donc comme vous le voyez, le chercheur qu'est Gérard Poitrenaud retournera à ses recherches en 2024, et la communicante reprend la communication, ce qui est après tout la tâche principale d'une présidente. L'avenir nous dira si le choix a été judicieux.

Depuis plusieurs années maintenant, la situation des AEC est fragile, la perte du couple Pieuchot a été une grande difficulté à surmonter. Mais les choses se sont stabilisées. L'implication des bénévoles a été exemplaire et nous avons survécu même au Covid. Les apéros celtiques, lancés sous la présidence de Gérard Poitrenaud, nous ont apporté une nouvelle visibilité, plus moderne. Ils ont ouvert le champ à un public plus large, plus jeune et même plus éloigné géographiquement avec la mise en place des apéros celtiques en ligne. Une version hybride en ligne et sur place est à l'étude, nous vous tiendrons au courant du développement de ce projet.

Après discussion, le CA a choisi le sujet de la Journée d'étude de l'année prochaine ; il se nommera « Parures et ornements des Celtes ». C'est un sujet vaste qui concerne aussi bien la place de la femme, que la symbolique des formes et une possible étude de classe sociale. Nous sommes sûrs que cette journée sera aussi passionnante que la précédente qui s'est déroulée avec plus de cinquante auditeurs. Bien sûr toutes les propositions constructives et aides, même ponctuelles, restent les bienvenus. Une association a besoin de toutes ses forces vives et d'idées innovantes si elle veut perdurer.

Dans ce bulletin vous avez encore un beau palmarès d'intervenants : P. Galliou qui, après avoir fait une intervention remarquée au colloque « Bretagne... Celtique ! » début août, précise ses idées dans un article concernant le Mars armoricain. C-A. Narducci nous parlera de Numance, région aux poteries étonnantes, et sa signification mythique pour l'unité espagnole. P. Jouët et M Halford nous présenteront un bel exemple de mythologie comparée, chacun dans son domaine de prédilection.

J'espère que ce bulletin vous conviendra et je compte sur votre indulgence pendant la période d'adaptation de votre prochaine présidente.

Celtiquement vôtre,

**Marike van der Horst**

## Guerre ou paix ? Le dieu Mars dans la péninsule armoricaine

Si l'existence, dans une grande partie de la Gaule laténienne, d'une aristocratie guerrière disposant d'un certain nombre d'ambacts et de clients, que ses membres pouvaient mobiliser pour des conflits ou de simples raids, est bien attestée, tant par les textes – ainsi par César (*B. G.* VI, 15)<sup>1</sup> – que par les données qu'apporte l'archéologie, il n'est guère aisé, en ce qui concerne les communautés occupant la péninsule armoricaine, de reconnaître les marques qu'elle peut avoir laissées. Cette difficulté est due, dans une large mesure à la prééminence, également visible dans d'autres régions, donnée à l'incinération tout au long de la période, les sépultures en urne n'étant pourvues, de manière générale, que d'un mobilier d'accompagnement très réduit qui ne permet pas de reconnaître le statut social du (de la) défunt(e).

L'identification, au cours des trente dernières années, de « résidences aristocratiques » sur ce territoire, a néanmoins permis de lever en partie le voile sur cette question. La plus complètement fouillée, à ce jour, est celle de Saint-Symphorien en Paule<sup>2</sup> (C.-d'A.)<sup>3</sup>, où, à la fin du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., on transforma un premier établissement agricole en habitat fortifié protégé par des remparts de terre et de profonds fossés. Réaménagé et reconstruit à plusieurs reprises au cours des siècles suivants, cet habitat comportait, au début du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., une écurie associée au logement des hommes d'armes chargés de défendre la forteresse (aile ouest). Les bustes de pierre découverts sur le site et utilisés dans le culte des ancêtres<sup>4</sup> ainsi que les très nombreuses amphores vinaires italiques (de type gréco-italique puis Dressel I) mises au jour par la fouille témoignent clairement du statut aristocratique de cet habitat. D'autres sites du même type ont récemment été fouillés à La Morandais en Trémuson (C.-d'A.)<sup>5</sup> et à Kerven-Teignouse en Inguiniel (M.)<sup>6</sup>, ou reconnus dans le Finistère (bourg de Plogastel-Saint-Germain ; Le Muriou en Pont-de-Buis-les-Quimerç'h) et le Morbihan (Tréméler en Neulliac ; Kerfloc'h en Plaudren). Quelques-uns d'entre eux (Inguiniel, Plogastel-Saint-Germain) ont livré des armes en fer.

Les sépultures contenant des armes ou des objets connexes sont rares, et, comme on l'a noté, peu significatives. Le cimetière de transition Hallstatt final/Tène ancienne de Kerjaouen en Quimper (F.) a ainsi livré un talon et une flamme de lance<sup>7</sup>, celui de Kerancoat, également en Quimper et appartenant à la même phase chronologique, une clavette de char, tandis que, recouvrant une incinération, une tombelle, sur les landes des Grandes-Routes en Plaudren (M.),

---

\*Professeur émérite, université de Bretagne Occidentale (Brest). Centre de recherche bretonne et celtique.

<sup>1</sup> On verra aussi : S. VERGER, « Société, politique et religion en Gaule avant la Conquête. Éléments pour une étude anthropologique », *Pallas*, vol. 80, 2009, p. 61-82.

<sup>2</sup> Y. Menez (dir.), *Une résidence de la noblesse gauloise. Le camp de Saint-Symphorien à Paule (Côtes-d'Armor)*, Paris, 2020.

<sup>3</sup> Dans ce qui suit, on utilisera les abréviations suivantes : C.-d'A. = Côtes-d'Armor ; F. = Finistère ; I.-et-V. = Ille-et-Vilaine ; L.-A. = Loire-Atlantique ; M. = Morbihan.

<sup>4</sup> Y. MENEZ *et al.*, « Les sculptures gauloises de Paule (Côtes-d'Armor) », *Gallia*, vol. 56, 1999, p. 357-414.

<sup>5</sup> S. BOURNE, Trémuson (22). La Morandais : au cœur d'une résidence aristocratique de La Tène finale. Rapport de fouille, Cesson, Inrap Grand Ouest, 2022, 2 vol.

<sup>6</sup> D. TANGUY, « Le site d'habitat de l'âge du Fer de Kerven Teignouse à Inguiniel (Morbihan) », *Revue archéologique de l'Ouest*, vol. 17, 2000, p. 143-173.

<sup>7</sup> J.-F. VILLARD, J.-P. LE BIHAN, « La nécropole à crémations du Hallstatt final-La Tène ancienne de Kerjaouen en Quimper (Finistère) », *Revue archéologique de l'Ouest*, vol. 23, 2006, p. 186.

contenait les fragments d'une épée, d'un couteau et peut-être d'un umbo de bouclier<sup>1</sup>. À Tronoën en Saint-Jean-Trolimon (F.), enfin, une tombe à inhumation isolée, fouillée au XIX<sup>e</sup> siècle et dont le mobilier ne semble pas avoir été conservé, était pourvue d'un mobilier relativement abondant, comprenant quatre monnaies gauloises, une épée (« tordue »), deux grandes lances, dont l'une était fortement repliée et l'autre entaillée de chaque côté, un poignard enfin<sup>2</sup>. On admettra que le maigre recensement qui précède ne reflète aucunement la place et le rôle de l'élite aristocratique dans les communautés armoricaines, ni d'ailleurs celui de ses guerriers subalternes, dont un contingent comptant probablement neuf mille hommes fut envoyé au secours de Vercingétorix, assiégé dans Alésia<sup>3</sup>.

C'est en fait dans plusieurs sanctuaires laténiens de la région que l'on retrouve le plus grand nombre d'armes :

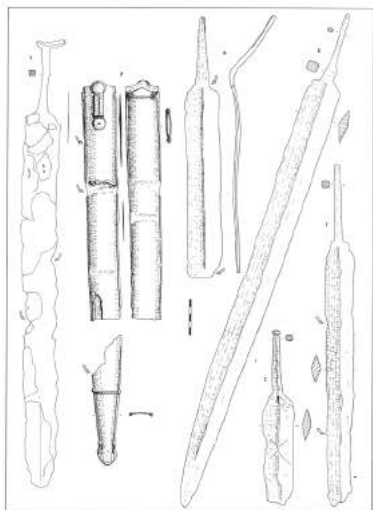


Fig. 1 : Épées laténiennes découvertes dans le sanctuaire de Tronoën en Saint-Jean-Trolimon (F.) (d'après A. Duval, 1990)

Le plus connu est sans aucun doute celui de Tro-noën en Saint-Jean-Trolimon (F.), très mal fouillé à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, mais dont le mobilier a pu être restauré et étudié<sup>4</sup>. Il comportait, entre autres, 28 épées, parfois encore dans leur fourreau, plusieurs poignards, 60 pointes de lances, des orles de boucliers, des éléments de char (clavette, ornements), etc., ainsi que plusieurs fragments de casques, la calotte en fer de l'un d'entre eux étant recouverte d'une tôle de bronze ornée au repoussé<sup>5</sup>. Ce casque est daté du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., les autres armes appartenant à une période s'étendant de la fin du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au début du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. À l'époque romaine, un grand sanctuaire fut édifié sur le même site (fig. 1).

À Trégouzel, à proximité de Douarnenez (F.), la fouille de ce qui est très probablement un sanctuaire comportant plusieurs phases laténiennes et lui aussi reconstruit à l'époque romaine, livra des fragments d'armes (non décrites) et deux plaques de bronze décorées, qui sont peut-être les paragnathides d'un casque. Les éléments les plus anciens du mobilier datent de La Tène ancienne<sup>6</sup>.

<sup>1</sup> J. LECORNEC, J. LE RAY, « Un cimetière protohistorique à Plaudren (Morbihan) », *Revue archéologique de l'Ouest*, vol. 3, 1986, p. 79-89 (tombelle 10).

<sup>2</sup> P. GALLIOU, *Carte archéologique de la Gaule : Le Finistère (29)*, Paris, 2010 (Nouvelle édition), p. 420-421.

<sup>3</sup> B. G. VII, 75. Cette estimation est basée sur le nom des peuples « armoricains » et le nombre de soldats fournis par ceux-ci, rapporté aux seuls peuples vivant dans la péninsule (Coriosolites, Osismes, Riedones) et participant à cette expédition.

<sup>4</sup> A. DUVAL, « Quelques aspects du mobilier métallique en fer anciennement recueilli à Tronoën en Saint-Jean-Trolimon (Finistère) », in A. DUVAL, J.-P. LE BIHAN, Y. MENEZ (dir.), *Les Gaulois d'Armorique. La fin de l'âge du fer en Europe tempérée. Actes du XII<sup>e</sup> colloque AFEAF. Quimper, mai 1988*, Rennes, 1990, p. 25-45, fig. 1-11. Le caractère exécutable de la fouille des années 1870 ne permet malheureusement pas de connaître la composition et l'organisation spatiale des dépôts.

<sup>5</sup> U. SCHAAF, « Keltische Eisenhelme aus vorrömischer Zeit », in *Festschrift Hans-Jürgen Hundt zum 65. Geburtstag*, Bonn, 1974, p. 175-177.

<sup>6</sup> P. GALLIOU, *Carte archéologique... op. cit.*, p. 187 (fouille : M. Clément).

À Trouguer, en Cléden-Cap-Sizun (F.), l'exploration archéologique, très partielle et très médiocre, de ce qui est très vraisemblablement, là encore, un lieu culte de (la fin de ?) La Tène, a mis au jour une vingtaine de fers de javelots ainsi que plusieurs épées, les lieux étant, là aussi, occupés, à l'époque romaine, par un grand sanctuaire<sup>1</sup> (fig. 2).

Sur l'île d'Ouessant (F.), dans ce qui était peut-être un petit sanctuaire lié à l'habitat, ont été découverts une lame d'épée en fer repliée et entaillée, une bouterolle de fourreau d'épée et un fragment de tôle de bronze décorée (casque ?)<sup>2</sup>.

La présence récurrente d'armes sur ces lieux consacrés, qui ne constituent d'ailleurs pas le seul type de sanctuaire laténien connu dans la péninsule armoricaine, renvoie, de manière incontestable à la facette guerrière des communautés concernées. Comme dans la plupart des sanctuaires de type « belge »<sup>3</sup>, ces armes sont mutilées (pliage, crantage, passage au feu, etc.), cette destruction rituelle, visant, en les rendant inutilisables, à les faire sortir du monde des vivants<sup>4</sup> et à en faire des objets susceptibles d'être offerts en sacrifice à la divinité<sup>5</sup>. Cette dernière était très probablement de nature guerrière, et l'on peut estimer, mais sans pouvoir le prouver, qu'il s'agit de l'équivalent gaulois du Mars romain, dieu de la guerre que César classe parmi les plus importantes divinités de la Gaule<sup>6</sup>. On notera enfin que les sanctuaires à armes connus à ce jour dans la péninsule armoricaine se situent tous dans sa partie occidentale et plus précisément dans le quart sud-ouest du territoire osisme<sup>7</sup> et, si l'on en juge à certains éléments de leur mobilier, présentent, dans certains cas, une phase ancienne (fin du V<sup>e</sup> siècle-début du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.).

À l'époque romaine, la nature des données disponibles change radicalement. Les armes de guerre disparaissent de la vie quotidienne, comme dans les dépôts des sanctuaires, où elles sont progressivement remplacées, en tant qu'offrandes aux divinités, par des monnaies, des outils, des bijoux, des figurines de terre cuite ou de métal et des céramiques, ces dernières recevant très vraisemblablement, en partie ou en totalité, des liquides ou de la nourriture solide offerts à la



Fig. 2 : Fer de javelot laténien du probable sanctuaire de Trouguer en Cléden-Cap-Sizun (F.) (cliché : MAN)

<sup>1</sup> P. Galliou, « Trouguer en Cléden-Cap-Sizun (Finistère), sanctuaire maritime des Osismes ? », *Études celtiques*, vol. 41, 2015, p. 31-58.

<sup>2</sup> P. GALLIOU, *Carte archéologique...*, op. cit., p. 270 (fouille : J.-P. Le Bihan).

<sup>3</sup> J.-L. BRUNAUX, *Les Gaulois, sanctuaires et rites*, Paris, 1994, p. 16-17

<sup>4</sup> Th. LEJARS, « Les armes des sanctuaires poitevins d'époque préromaine de Faye-l'Abbesse (Deux-Sèvres) et de Nalliers (Vendée) », *Gallia*, vol. 46, 1989, p. 32.

<sup>5</sup> J.-L. BRUNAUX, op. cit., p. 126-128.

<sup>6</sup> B. G. VI, 17 : « Mars gouverne les guerres. Quand ils ont résolu de livrer bataille, ils font vœu en général de lui donner ce qu'ils auront pris à la guerre ; après la victoire, ils lui immolent le butin vivant et entassent le reste en un seul endroit. Dans beaucoup d'états, on peut voir, en des lieux consacrés, des tertres élevés avec ces dépouilles. Il n'est guère arrivé qu'un homme osât, au mépris de la religion, cacher chez lui son butin ou toucher à ces dépôts : un tel crime est puni du plus cruel supplice au milieu des tortures. »

On ignore le sens précis qu'il convient de donner à la figuration de la « cavalière armée » qui apparaît sur les monnaies de divers peuples de l'Ouest de la Gaule (on verra, en particulier : S. SCHEERS, « La datation des monnaies d'or au cavalier armé », in G. GRASMANN, W. JANSSEN, M. BRANDT (dir.), *Keltische Numismatik und Archæologie*, Londres, 1984, p. 360-405 ; Ph. ABOLLIVIER, G. COLLIN, P. GALLIOU, « Les monnaies d'or des Osismii au cavalier armé, nouvelles découvertes », *Études Celtiques*, vol. 32, 1996, pp. 65-72 ; L.-P. DELESTRÉE, « La série péri-armoricaine « à la cavalière armée et à la lyre », *OMNI*, n° 6, 2013, p. 37-40). Le revers de ces monnaies montre un cavalier/cavalière tenant un bouclier et un *vexillum* ou une lyre. S'agit-il d'une divinité (dieu ou déesse) guerrière (*Bellona* ?) ou d'une « image » d'un épisode légendaire ?

<sup>7</sup> Soit dans le Sud-Ouest de l'actuel département du Finistère.

déesse ou au dieu que l'on remerciait ou dont on demandait le soutien<sup>1</sup>. Ces divers objets ne permettent cependant que très rarement d'identifier la ou les divinité(s) vénérée(s) dans ces sanctuaires. Ce que l'on sait du culte de Mars dans la péninsule armoricaine repose en fait sur trois catégories de documents, les inscriptions – uniquement lapidaires ici –, d'une part, deux figurations sculptées, d'autre part, les statuettes de métal enfin.

## Les documents

La première série est constituée par plusieurs inscriptions découvertes à Rennes (I.-et-V.) et à Nantes (L.-A.), où, comme c'est très généralement le cas en Gaule, un surnom est associé au nom de Mars<sup>2</sup>. Mars *Vicinnus* (CIL XIII 3150), dieu du *pagus Carnutenus*, n'est attesté qu'à une seule occasion, à Rennes, alors que celui de Mars *Mullo* l'est à de nombreuses reprises, tant à Rennes (CIL XIII 3148, 3149; AE 1969-1970, n° 405a, 405 b, 405 c) qu'à Nantes (CIL XIII 3101-3102 et peut-être 3103), où plusieurs statues lui sont dédiées. Aucune figuration de Mars *Mullo* n'étant connue à ce jour, on ignore toutefois quel aspect et quels attributs étaient donnés à cette divinité.

Si l'on excepte un fragment de statue cuirassée mis au jour dans le sanctuaire de Mauves-sur-Loire (L.-A.)<sup>3</sup>, la seule figuration de Mars sur pierre connue dans la région est celle qui apparaît sur le monument découvert vers 1870 à Kervadol en Plobannaec (F.)<sup>4</sup>. Cette stèle tronconique de l'âge du Fer, taillée dans le leucogranite, haute de 2,85 m, d'un diamètre de 1,20 m à la base et de 0,40 m au sommet, fut sculptée, à l'époque romaine, de quatre tableaux, séparés par des bandes ornées de motifs ondes, représentant six personnages, encastrés en bas-relief dans des niches peu profondes. Selon J.-Y. Evellard, on y reconnaît, dans le sens des aiguilles d'une montre, Hercule, Mercure accompagné d'un petit personnage, Apollon accompagné d'Hygie et d'un griffon, Mars enfin. Le dieu est figuré debout, nu, glabre, coiffé d'un casque à cimier (ou panache ?). La main gauche est posée sur le sommet d'un bouclier ovale, la droite, en partie levée, tient une lance dont la large pointe repose sur le sol (fig. 3).



Fig. 3 Figuration de Mars sur la stèle de Kervadol en Plobannaec (F.). (cliché : Musée départemental breton, Quimper)

<sup>1</sup> J.-L. BRUNAU, *op. cit.*, p. 147 ; I. FAUDUET, *Les Temples de tradition celtique en Gaule romaine*, Paris, 1993, p. 99-121.

<sup>2</sup> P.-M. DUVAL, *Les Dieux de la Gaule*, Paris, 1976 (2<sup>e</sup> édition), p. 72.

<sup>3</sup> M. Monteil et al., « Le sanctuaire gallo-romain de Vieille-Cour à Mauves-sur-Loire (Loire-Atlantique) : bilan des connaissances », *Revue archéologique de l'Ouest*, vol. 26, 2009, p. 184.

<sup>4</sup> Il se trouve au Musée départemental breton, à Quimper (F.). N° d'inventaire : D 1951.1. On verra : J.-Y. EVELLARD, « Un monument sculpté gallo-romain atypique : la stèle de Kervadol en Plobannaec (Finistère) », *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, vol. 133, 2004, p. 43-59, en particulier p. 55.



Le troisième ensemble documentaire est constitué par une série d'une quinzaine de statuettes en alliage cuivreux, d'une hauteur variant de 5,5 cm à 20 cm (hauteur moyenne = 8,9 cm) et de style parfois extrêmement médiocre<sup>1</sup>. La figuration largement majoritaire (14 exemplaires sur 16) est la même que celle que donne à voir la pierre de Kervadol, le dieu étant, là aussi, représenté nu, glabre, debout, coiffé d'un casque à haut cimier, tenant de la main droite une lance à la haste verticale, la main gauche étant appuyée sur un bouclier, ou, bien plus rarement, tenant une épée (Carhaix, F.). Malgré l'homogénéité du type, ces statuettes sont suffisamment variées pour que l'on puisse constater

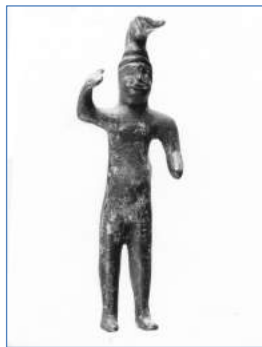


Fig. 4 Statuette de Mars découverte à Trouguer en Cléden-Cap-Sizun (F.) (cliché : MAN)



Fig. 5 Statuette de Mars récemment mise au jour à Plonévez-Porzay (F.) (cliché : S. Pré)

qu'elles ne sortent pas toutes d'un même moule<sup>2</sup>, bien qu'il soit très probable qu'elles aient été coulées dans la même zone (fig. 4-5).

Vraisemblablement dérivée, selon Karl Anton Neugebauer, de l'Alexandre à la lance de Lysippe<sup>3</sup>, cette figuration du « Mars nu juvénile » est assez largement répandue en Gaule, essentiellement sous forme de statues de grande taille, comme le Mars de Coligny (Ain) (H = 1,74 m)<sup>4</sup> et plus encore de statuettes, de bon style, comme les Mars de Blicquy (Hainaut)<sup>5</sup> et de Thiennes (Nord)<sup>6</sup>, ou de très basse qualité,

comme les exemplaires armoricains<sup>7</sup>. K. A. Neugebauer<sup>8</sup> et Stéphanie Boucher<sup>9</sup> ont noté que ce type de figuration n'existait pas en Italie et qu'il semblait particulier à la Gaule, où il serait surtout présent dans les provinces de Belgique et de Germanie Inférieure<sup>10</sup>. La série armoricaine montre néanmoins que de telles statuettes se voient aussi dans d'autres régions, et sans doute serait-il utile d'en étudier la répartition globale dans les provinces occidentales de l'Empire romain<sup>11</sup>.

<sup>1</sup> On supposera ici, mais à vrai dire sans pouvoir le prouver en l'absence de toute base inscrite, que les possesseurs de ces statuettes identifiaient cette figuration à Mars ou à l'un de ses avatars.

<sup>2</sup> Dans la quasi-totalité des cas, les parties les plus fragiles (lance et bouclier) ont disparu, de même que les pieds et le bas des jambes.

<sup>3</sup> K. A. NEUGEBAUER, « Über einen gallo-römischen Typus des Mars », *Bonner Jahrbücher*, vol. 147, 1942, p. 236.

<sup>4</sup> J. BUCHE, « Le Mars de Coligny (Musée de Lyon) », *Monuments et mémoires de la Fondation Eugène Piot*, vol. 10, fascicule 1, 1903, p. 61-90.

<sup>5</sup> M. AMAND, « Une statuette de Mars trouvée à Blicquy (Hainaut) », *Latomus*, vol. 26/1, 1967, p. 82-91.

<sup>6</sup> S. BOUCHER, « Trois bronzes divins de Thiennes (Nord) », *Gallia*, vol. 3/1, 1972, p. 129-132.

<sup>7</sup> On verra aussi : F. GURY, « Mars en Gaule romaine : images d'un dieu investi par l'idéologie impériale », in V. BROUQUIER-REDDÉ et al. (dir.), *Mars en Occident. Actes du colloque international « Autour d'Allonnes (Sarthe), les sanctuaires de Mars en Occident*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 206, p. 114-115.

<sup>8</sup> K. A. NEUGEBAUER, art. cité.

<sup>9</sup> S. BOUCHER, art. cité, p. 131-132.

<sup>10</sup> Ainsi : A.-N. Zadoks-Josephus Jitta, W.-J.-T. Peters, W.-A. van Es, *Roman Bronze Statuettes from the Netherlands, I, Statuettes found North of the limes*, Groningue, 1967, fig. 17-23.

<sup>11</sup> On notera que S. REINACH, *Description raisonnée du musée de Saint-Germain-en-Laye. Bronzes figurés de la Gaule romaine*, Paris, 1894, n'en mentionne aucun exemplaire. Le type est également présent en Grande-Bretagne : E. DURHAM, « Depicting the gods: metal figurines in Roman Britain », *Internet Archaeology* 31, [http://intarch.ac.uk/journal/issue31/durham\\_index.html](http://intarch.ac.uk/journal/issue31/durham_index.html), section 3.14 (consulté le 20/03/2023).



Fig. 6 Statuette de Mars de Kervel en Plonévez-Porzay (F.) (cliché : SAVUBO)

Deux figurines de cet ensemble, découvertes à Mauves-sur-Loire (L.-A.)<sup>1</sup> et Kervel en Plonévez-Porzay (F.)<sup>2</sup> diffèrent sensiblement du type étudié ci-dessus. La première (H = 11 cm) montre un Mars barbu, dans la force de l'âge dans le premier cas, cuirassé et casqué, et tenant, comme dans le cas précédent, un glaive ou une lance de la main droite, levée, la gauche, baissée, reposant probablement sur un bouclier, la seconde, incomplète, représente le dieu dans la même position, revêtu d'une cuirasse de peau, avec ceinture décorée de chevrons et traces d'un baudrier. À la différence du précédent, il est figuré jeune et glabre<sup>3</sup> (fig. 6). Les statuette de ce modèle, figurant Mars *Ultor* (Mars vengeur)<sup>4</sup>, sont présentes dans toutes les provinces de l'Empire<sup>5</sup>. On hésitera enfin à classer dans cet ensemble une statuette de cuivre allié (H = 13 cm) mise au jour à La Boexière (I.-et-V.) et figurant un personnage masculin nu, manifestement une divinité, debout, dans la position de la marche, sur un socle bas muni d'une plinthe. Il tient de la main gauche un bouclier hexagonal et de la droite un long « bâton », légèrement recourbé dans sa partie inférieure et s'achevant, à hauteur de la bouche du personnage, par une tête humaine coiffée d'un casque. Elle se distingue, par bien des traits, des représentations précitées et pourrait n'être que la représentation d'une divinité (guerrière ?) purement locale<sup>6</sup> (fig. 7).

## Une géographie du sacré

Si, comme on l'a noté, Mars *Vicinnus* était très certainement une divinité topique, dont le nom est associé à la forme ancienne de celui de la Vilaine<sup>7</sup>, Mars *Mullo* était incontestablement un dieu d'une toute autre envergure<sup>8</sup>. Il était, en effet, la divinité principale des Riedones et

<sup>1</sup> Musée Dobrée. N° d'inventaire 988.16.1. J. HWERT, « Une statuette de Mars *Ultor* à Mauves-sur-Loire », *Archéologie en Bretagne*, n° 19, 1978, p. 47-49.

<sup>2</sup> P. Galliou, « Les bronzes figurés antiques découverts dans le Finistère (I) », *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, CXXXIX, 2011, p. 214-215.

<sup>3</sup> C'est aussi le cas d'un petit nombre d'autres statues de Mars *Ultor* : F. GURY, art. cité, p. 113.

<sup>4</sup> Il avait un temple à Rome, sur le forum d'Auguste. Sur les statues de ce temple : S. GSELL, « Les statues du temple de Mars *Ultor* à Rome », *Revue archéologique*, 3<sup>e</sup> série, vol. 34, fasc. 1, p. 37-43.

<sup>5</sup> On verra, par exemple : S. REINACH, *Description raisonnée du musée de Saint-Germain-en-Laye. Bronzes figurés de la Gaule romaine*, Paris, 1894, n° 35-39 ; F. CUMONT, « Note sur une statuette de Mars *Ultor* », *Annales de la Société d'archéologie de Bruxelles*, vol. XVI, fasc. 1-2, 192, p. 5-10 ; S. REINACH, *Répertoire de la statuaire grecque et romaine*, t. II, vol. 1, Paris, 1908, p. 189-190 ; E. DURHAM, art. cité, 3.14, pour la Grande-Bretagne, n° 29, 525.

<sup>6</sup> P. GALLIOU, « La statuette antique de La Bouexière (Ille-et-Vilaine) », *Ollodagos*, t. XXXIII, 2017, p. 207-244.

<sup>7</sup> Elle est appelée *Viciniam fluvium* par Grégoire de Tours (*Historia Francorum*, V, 26).

<sup>8</sup> J. NAVEAU, « *Mullo*, un dieu dans l'Ouest de la Gaule », *La Mayenne : archéologie, histoire*, vol. 23, 2000, p. 3-33 ; F. BÉRARD, « Mars *Mullo* : un Mars des cités occidentales de la province de Lyonnaise », in V. BROUQUIER-REDDÉ et al. (dir.), *op. cit.*, p. 17-34. L'interprétation de l'épithète *Mullo* est discutée : dieu des muletiers pour R. MOWAT, « Remarques sur les inscriptions antiques du Maine. II, Département de la Mayenne », *Congrès Archéologique de France*, (45<sup>e</sup> session, Le Mans-Laval, 1878), Paris, p. 248-271 ; divinité liée au commerce de l'étain pour J. HIERNARD, « *Corbilo* et la route de l'étain », *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest et des musées de Poitiers*, 4<sup>e</sup> série, vol. 16, 1982, p. 535-537 ; dieu lié aux mines d'or pour J.-M. PAILLER, « Quand l'argent était d'or. Paroles de Gaulois », *Gallia*, vol. 63, 2006, p. 211-241. On verra aussi sur ce point F. BÉRARD, art. cité, p. 29.

probablement des Namnètes<sup>1</sup>, ainsi que le *numen*, à côté d'autres divinités, comme Mercure *Atepomarus* pour le *pagus Matans*, d'autres *pagi* des Riedones (*Matans* et *Sextanmanduus*)<sup>2</sup>.

Il avait un temple avec basilique à Rennes, desservi par un flamine perpétuel recruté dans l'élite politique de la cité<sup>3</sup>, et peut-être aussi un temple à Nantes, dont on ne sait toutefois s'il s'agissait véritablement d'un sanctuaire municipal, comme à Rennes, ou d'un lieu de culte privé, dédié, « avec ses décorations »<sup>4</sup>, à la divinité<sup>5</sup>. Il n'est, par ailleurs, pas impossible qu'un temple du même Mars *Mullo* ait existé dans la commune du Petit-Mars (L.-A.), sur l'Erdre, en amont de Nantes<sup>6</sup>, où un théâtre appartenait sans doute à un sanctuaire rural. Un autre sanctuaire de Mars *Mullo* se situait enfin aux Provenchères, en Craon (Mayenne), que l'on place parfois chez les Namnètes<sup>7</sup> et qui pourrait être un chef-lieu de *pagus*, où un lieu de culte au plan mal connu a livré une dédicace à cette divinité (*CIL XIII 3096 = ILS 4578*) ainsi qu'un graffite que l'on peut lire *MVLLONIS*<sup>8</sup>. De façon globale, le culte de Mars *Mullo*, divinité



Fig. 7 Statuette de La Boëxière (I.-et-V.)  
(cliché : Musée de Bretagne, Rennes)

poliade et peut-être « grand dieu de l'Ouest »<sup>9</sup>, n'est à ce jour connu que dans la partie orientale de la Bretagne (Rennes) et, au-delà, chez les Cénomans, à Allonnes (Sarthe), près du Mans<sup>10</sup>, et les Andécaves, au Marillais (Maine-et-Loire)<sup>11</sup>. Le culte n'est pas, à ce jour, attesté dans les *civitates* armoricaines occidentales (Coriosolites, Osismes, Vénètes), où il est vrai que les documents épigraphiques sont particulièrement rares (deux chez les Osismes, trois chez les Vénètes). On notera néanmoins que la Table de Peutinger montre que le chef-lieu des Coriosolites, Corseul

<sup>1</sup> F. BÉRARD, art. cité, p. 17.

<sup>2</sup> A. CHASTAGNOL, « L'organisation du culte impérial dans la cité à la lumière des inscriptions de Rennes », in A.-M. ROUANET-LIESENFELT, *La Civilisation des Riedones*, Brest, 1980, p. 193-194 ; F. BÉRARD, art. cité.

<sup>3</sup> F. BÉRARD, art. cité, p. 18.

<sup>4</sup> *CIL XIII 3101*.

<sup>5</sup> F. BÉRARD, art. cité, p. 24.

<sup>6</sup> A. PROVOST, *Carte archéologique de la Gaule : La Loire-Atlantique*, Paris, 1988, p. 126-127.

<sup>7</sup> F. BÉRARD, art. cité, p. 24-26.

<sup>8</sup> J. NAVEAU, art. cité, p. 6.

<sup>9</sup> F. BÉRARD, art. cité, p. 29.

<sup>10</sup> V. BROUQUIER-REDDÉ, K. GRUJEL *et al.*, « Le sanctuaire de Mars *Mullo* chez les Aulerques Cénomans (Allonnes, Sarthe) v<sup>e</sup> s. av. J.-C. -IV<sup>e</sup> s. apr. J.-C. État des recherches actuelles », *Gallia*, vol. 61, 2004, p. 308-310. Outre ces inscriptions, le sanctuaire a également livré la tête d'une statue de Mars (*ibid.*, p. 354) et une frise d'armes sculptée (*ibid.*, p. 358).

<sup>11</sup> F. BÉRARD, O. GABORY, M. MONTEIL, Ch. LE BOULAIRE, Y. SAGET, « Une nouvelle mention du dieu Mars *Mullo* : un graffite sur vase à Notre-Dame-du-Marillais (Le Marillais, Maine-et-Loire) », *Revue archéologique de l'Ouest*, vol. 25, 2008, p. 261-268.

(C.-d'A.) portait, à l'époque romaine, le nom de *Fanum Martis* (« temple de Mars »)<sup>1</sup>, le grand sanctuaire du Haut-Bécherel, proche de l'agglomération antique et populairement connu sous le nom de « temple de Mars », n'ayant cependant pas livré d'inscription permettant de l'attribuer à cette divinité ou plus précisément à Mars *Mullo*, même si cela est dans l'ordre du possible<sup>2</sup>. Bien que l'on ait édifié des sanctuaires aux murs maçonnés, de type gallo-romain, à l'emplacement des lieux de culte à armes laténiens de l'Ouest de la péninsule (voir *supra*), comme Tronoën en Saint-Jean-Trolimon, Trouguer en Cléden-Cap-Sizun et Trégouzel en Douarnenez, rien ne prouve, pour l'instant, que la principale divinité qui y était vénérée ait hérité des qualités guerrières de celle qui l'avait précédée à La Tène. En bref, rien d'indique, dans l'état de la recherche, que ces grands temples aient été consacrés à Mars<sup>3</sup>.

Les statuettes de cuivre allié figurant Mars posent des problèmes différents. Elles ne sont associées à des sanctuaires reconnus que dans un seul cas (Trouguer) et proviennent d'habitats (Kerguerriec en Goulien, F.), d'un site artisanal (Kervel en Plonévez-Porzay, F.) et surtout de découvertes fortuites ou de prospections sur des sites de nature indéterminée. Il est vrai qu'elles peuvent, à l'origine, avoir été conservées dans des laraires<sup>4</sup> ou dans les chapelles privées de villas, mais, comme le souligne Emma Durham, ce sont des objets portables, qui peuvent avoir circulé de main en main, et passé, en héritage<sup>5</sup>. En dépit de la probabilité de tels mouvements, vraisemblablement sur d'assez courtes distances, on ne peut manquer d'être frappé par leur répartition géographique très particulière. Elles se rencontrent, en effet, sur le territoire des Osismes, peuple le plus occidental de la péninsule armoricaine<sup>6</sup>, mais sont absentes de celui de leurs voisins vénètes<sup>7</sup> et coriosolites<sup>8</sup> ne sont présentes qu'à un exemplaire chez les Riedones<sup>9</sup>. Chez les premiers, les trouvailles se concentrent (11 exemplaires) dans le quart sud-ouest de l'actuel département du Finistère, à l'intérieur d'un triangle dont les trois sommets seraient Plonévez-Porzay, au nord de Douarnenez, Quimper et Plogastel-Saint-Germain, dans le pays



Fig. 8 Carte de répartition des statuettes en cuivre allié figurant Mars découvertes dans la péninsule armoricaine

<sup>1</sup> Le nom apparaît dans la Table de Peutinger et l'Itinéraire d'Antonin : J.-Y. EVEILLARD, *L'Armorique vue par les historiens antiques*, Morlaix, 2013, p. 81, 83.

<sup>2</sup> A. PROVOST, V. MUTARELLI, Y. MALIGORNE, *Corseul : le bâtiment romain du Haut-Bécherel, sanctuaire public des Coriosolites*, Rennes, 2010.

<sup>3</sup> Le sanctuaire de Mars *Mullo* à Allonnes, qui semble avoir été utilisé en continu de la Tène A à la fin de l'époque romaine a cependant livré des dépôts d'armes de la Tène C1/C2 (V. BROUQUIER-REDDÉ, K. GRUEL *et al.*, art. cité, p. 295).

<sup>4</sup> Ainsi : J. SANTROT, « Lares et laraires en Gaule romaine. Chapelles luxueuses et pratiques oratoires », in F. BARATTE, M. JOLY, J.-Cl. BÉAL (dir.), *Autour du trésor de Mâcon. Luxe et quotidien en Gaule romaine*, Mâcon, 2007, p. 82, note 58, p. 94 signale la présence de statuettes de bronze de Mars dans certains laraires. Elles représentent 4,2 % de leur population (p. 92).

<sup>5</sup> E. DURHAM, « Style and Substance: Some Metal Figurines from South-West Britain », *Britannia*, vol. 45, 214, p. 213.

<sup>6</sup> P. GALLIOU, *Les Osismes, peuple de l'Occident gaulois*, Spézet, Coop Breizh, 2014.

<sup>7</sup> P. GALLIOU « Les bronzes figurés antiques du Morbihan », *Bulletin de la Société polymathique du Morbihan*, 2018, p. 63-89.

<sup>8</sup> P. GALLIOU, étude en cours.

<sup>9</sup> P. Galliou, « Les bronzes figurés antiques d'Ille-et-Vilaine », *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, t. 128, n°3, 2021, p. 7-30. Une statuette de Mars a été mise au jour depuis cette date à La Chapelle-des-Fougeretz (I.-et-V.).

Bigouden, et correspondant, *grosso modo*, à la répartition des sanctuaires à armes laténiens des Osismes (voir *supra*)<sup>1</sup>. Deux autres exemplaires ont été mis au jour dans le chef-lieu de la *civitas* (*Vorgium* = Carhaix, F.), un autre isolément à Coat-Colet-Even en Peumerit-Quintin (Côtes-d'Armor)<sup>2</sup>, un autre enfin à Kerouyen en Trégunc (F.), dans un ensemble d'au moins six figurines en cuivre allié<sup>3</sup> (fig. 8). C'est d'ailleurs à une vingtaine de kilomètres au sud de cette zone qu'a été découverte la pierre de Kervadol, qui, bien qu'incluant une figuration de Mars au milieu de celles d'autres divinités, était vraisemblablement associée à une statue de Jupiter, peut-être sous la forme du cavalier à l'anguipède, dont les environs de Quimper ont livré plusieurs exemples<sup>4</sup>.

Cette concentration géographique particulière pose indiscutablement des problèmes que les données archéologiques ne permettent pas pour l'instant de résoudre. Faut-il y voir une expression particulière du culte de Mars dans une aire culturelle spécifique, peut-être dans le cadre d'un *pagus* dont on ne connaît, à ce jour, ni les limites ni le nom ? Ce culte a-t-il un lien avec l'existence, à proximité, de trois importants sanctuaires (Clédem-Cap-Sizun, Douarnenez, Saint-Jean-Trolimon), dont il est vrai, en absence d'inscriptions, que l'on ne connaît pas la divinité principale ? Ces questions ne peuvent, pour l'instant, que rester ouvertes.

Les deux principales catégories documentaires que nous venons de passer en revue montrent donc clairement que le culte de Mars dans les cités armoricaines se déroulait, tant dans la sphère publique (inscriptions de Rennes) que dans la sphère privée (Nantes *CIL* XIII 3101 et peut-être 3103) et/ou domestique, les statuettes de cuivre allié pouvant appartenir à des laraires ou être des ex-voto déposés dans un sanctuaire public<sup>5</sup>. Tout cela n'a, en soi, rien de très surprenant. Ce qui l'est plus, comme on l'a souligné, est la discordance géographique entre l'expression épigraphique du culte officiel, fait urbain ou péri-urbain cantonné à l'Est de la péninsule, et celle des cultes privés et domestiques, qui, si l'on excepte la statue offerte à Mars *Mullo* par des particuliers en accomplissement d'un vœu (Nantes *CIL* XIII 3101 et peut-être 3103), ne concerne globalement qu'une partie, essentiellement rurale, de la cité des Osismes. Dans l'état des connaissances, Mars n'est donc ni mentionné ni figuré dans une grande partie du territoire osisme, chez les Vénètes et les Coriosolites.

Bien qu'en nombre très réduit, n'étant connus que par les inscriptions, les dédicants sont d'origine sociale variée. À Rennes, les officiants du culte public de Mars *Mullo*, Lucius Campanius Priscus et son fils Virilis sont des citoyens romains, sans aucun doute des notables de la cité, ce qui est sans doute aussi le cas à Nantes de Marcus Lic[inius ? ...] (*CIL* XIII 3102), alors que Acceptius Sotulitianus (?) qui, à Nantes, dédie une statue (?) aux *numina* des Augustes et à Mars

<sup>1</sup> Les descriptions de l'auteur étant souvent fantaisistes, nous n'avons pas inclus dans cette liste une pièce qui aurait été découverte dans cette zone (à Guengat, F.) et que mentionne Halna du Freytag : « statue, enseigne très remarquable... en étain, sorte d'airain. Sa hauteur, du sommet du casque au bas de la cuirasse, est de 30 cm, et en plus une partie creuse de 7 cm pour l'emmanchement dans une pique ; la main relevée près du casque porte le sceptre appelé *halta pura* par les Romains, emblème plus ancien que le diadème : il était simple ou surmonté d'un aigle ou d'une pomme ; celui-ci porte la pomme. Le casque est très orné, ainsi que le cimier, la barbe est très longue et descend jusqu'au milieu de la poitrine, ce qui me fait penser à Mars, au dieu de la guerre. » Le dieu portait une cuirasse « à grandes et petites écailles, carrées et en losanges » (« Les Romains dans le Finistère », *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, vol. XXIII, 1896, p. 113). On ignore si cette pièce a été conservée.

<sup>2</sup> P.-R. GIOT, P.-L. GOULETOUER, « Quelques petits bronzes armoricains », *Annales de Bretagne*, vol. 71, fasc. 1, 1964, p. 81-84.

<sup>3</sup> P. GALLIQU, « Les bronzes figurés antiques découverts dans le Finistère (I) », art. cité, p. 221-223.

<sup>4</sup> J.-Y. EVEILLARD, art. cité, p. 56-57.

<sup>5</sup> On remarquera que, contrairement à Mercure, autre grand dieu gallo-romain, Mars est rarement figuré par des statuettes en terre cuite. C'est ce que soulignait déjà, en 1860, E. TUDOT, *Collection de figurines en argile, œuvres premières de l'art gaulois, avec les noms des céramistes qui les ont exécutées*, Paris, 1860, p. 45. S. TALVAS, *Recherches sur les figurines en terre cuite gallo-romaines en contexte archéologique*, Thèse de doctorat inédite, Toulouse, 2007, n'en recense aucun exemple. Le coroplaste Servandus, de Cologne, en produisit cependant : J. DE BEENHOUWER, *Terracotta Figurines and Devotion in Roman Tongeren*, Tongres, 2014 (ATVATVCA 5), p. 81-82.

(*Mullo* ?) à la suite d'un vœu (*CIL* XIII 3102) est un pérégrin. C'est aussi le cas, toujours à Nantes, d'Agedovirius, fils de Moricius, qui, à la suite d'un vœu et au nom de sa fille Toutilla, éleva un temple à Mars *Mullo* avec une statue et tous ses ornements (*CIL* XIII 3101). On ignore le statut social et le degré de richesse de ces pérégrins, mais on peut les imaginer assez fortunés pour, dans le cas d'Agedovirius, faire bâtir un temple. Ce dernier, ainsi qu'Acceptius Solutitanus, sont clairement d'origine celtique.

La question qui se pose enfin est celle des vertus que l'on prêtait à Mars dans l'Ouest de la Gaule romaine. Il paraît peu probable que, malgré le qualificatif d'*invictus* (« invaincu ») que, dans la seconde moitié du II<sup>e</sup> siècle ou la première moitié du siècle suivant, le graffiti du Marillais donne à Mars *Mullo*<sup>1</sup>, on ait prêté au dieu un caractère exclusivement guerrier, d'autant plus que l'Armorique était éloignée, au Haut-Empire, des zones de tension militaire<sup>2</sup>. Les dédicaces qui lui furent faites à Nantes dans le cadre privé en accomplissement d'un vœu – comme en témoigne la formule *VSLM* (*votum solvit libens merito*) présente dans les inscriptions *CIL* XIII 3101 et 3103 – ainsi, vraisemblablement, que les statuettes utilisées dans le cadre privé montrent qu'ici comme ailleurs en Gaule, Mars devait être considéré comme une divinité tutélaire, protégeant les individus contre l'adversité et pourvoyant à leurs besoins<sup>3</sup>, tout comme, dans le cadre public, il apportait protection et bienfaits aux *civitates* et à leurs *pagi*.

---

<sup>1</sup> F. BÉCARD, O. GABORY, M. MONTEIL, Ch. LEBOULAIRE, Y. SAGET, art. cité, p. 266.

<sup>2</sup> C'est ce que remarque aussi P.-M. DUVAL, *op. cit.*, p. 72. On s'interrogera néanmoins sur l'interprétation à donner aux statuettes figurant la Victoire découvertes à Rennes (P. GALLIQU, « Les bronzes figurés antiques d'Ille-et-Vilaine », art. cité, p. 12-14), Corseul (C.d'A.) (G. LE CLOIREC, *Les bronzes antiques de Corseul (Côtes-d'Armor)*, Montagnac, 2001, p. 41-42, n° 6), Beuzec-Cap-Sizun (F.) et Carhaix (F.) (P. GALLIQU, « Les bronzes figurés antiques découverts dans le Finistère (I) », art. cité, p. 189, n° 3 ; 193, n° 10).

<sup>3</sup> P.-M. DUVAL, *op. cit.*, p. 72 ; P.-M. DUVAL, « Le dieu Smertrios et ses avatars gallo-romains », in P.-M. DUVAL, *Travaux sur la Gaule (1946-1986)*, Rome, 1989, p. 297.) note qu'en Gaule « Mars est un dieu salutaire... dieu redoutable entre tous, combatif au premier chef, mais honoré pour sa prévoyance active et sa force protectrice. »

## Philippe JOUËT

### Enjeu des dieux, destin des hommes : Quelques observations sur le combat et la guerre dans la tradition des Celtes

À la différence de l'agressivité et de la concurrence, comportements éthologiques plus ou moins ritualisés, qui ne sont pas propres à la seule humanité, la guerre est un fait social récent qui apparaît dans les sociétés stratifiées de la Protohistoire (en Europe à la fin du deuxième millénaire<sup>1</sup>).

La notion de « dieux », indo-européen \**deywo-s* « ceux qui sont dans le ciel-diurne », est bien plus ancienne. Elle a traversé plusieurs strates de la tradition narrative des ancêtres des Celtes — qui sont à cet égard, aussi bien que les Grecs ou les Germains, des héritiers — et supporté diverses réformes. Ainsi chez les prédécesseurs et ancêtres immédiats des Celtes, l'ancien dieu « Ciel-nocturne » s'est vu minoré et distribué entre plusieurs figures distinctes : Ogmios comme dieu spécialisé qui guide ses dévots dans la nuit ; l'Ogme irlandais patron de poésie et graveur des ogams comme Odin l'est des runes ; Ogme l'« homme fort », le *trénfer* qui combat à Mag Tured ; son parent Elcmár, qui est le Kronos celtique, cependant que d'autres entités ne sortaient pas de la ténèbre. Quant au dioscure immortalisé, \**Lugus*, il n'a que des rapports indirects avec la guerre : son activité est pour l'essentiel verbale et rituelle.

Comment la notion préhistorique de dieux s'est-elle donc accordée avec les nouvelles exigences sociales, qui coïncident avec l'individualisation des peuples de l'Europe protohistorique, tout en les déterminant dans une certaine mesure ?

Considérant que toute analyse des faits celtiques nécessite de replacer les données narratives, assez souvent énigmatiques, dans le cadre stratifié de la tradition indo-européenne, ce qui permet aussi la contextualisation du mythe, c'est sous le signe de la périodisation que je place ces quelques réflexions.

#### 1. Notions et conceptions préénéolithiques

Si l'on définit la guerre comme « le prolongement de la politique par d'autres moyens », elle ne peut être que récente dans le monde indo-européen, puisqu'elle suppose l'existence préalable d'une politique, et donc d'une forme, au moins d'une ébauche, d'État. Ce qui dans nos textes confirme ce caractère récent est l'insistance mise sur l'exploit individuel, que ce soit dans l'*Illiade*, les épopées indiennes, le récit irlandais des batailles de Mag Tured. La stratégie en est absente, la tactique rudimentaire, sauf exception : c'est par là que se comprend la phrase de Tacite, *La Germanie*, 30,3 : « On voit les autres peuples aller au combat, les Chattes à la guerre. »

Cela ne signifie pas que les ancêtres paléolithiques n'avaient pas de stratégie, puisque la chasse et la pêche supposent prévision et tactique. Mais ils avaient une autre conception du territoire et de l'organisation des sociétés. Les pratiques et les conceptions qui avaient fait leur succès ont été réorientées peu à peu vers de nouveaux objectifs. De cette inflexion partie du Paléolithique final et du Mésolithique sont nés les premiers Indo-Européens, aptes à tirer le meilleur parti de la néolithisation.

#### 2. La guerre, fait social et politique récent

---

<sup>1</sup> Un peu avant 1600 avant notre ère selon Drews (2017).

Il est vain de chercher un nom indo-européen de la guerre. La notion de guerre « lutte à main armée entre deux peuples ou deux partis d'une même nationalité », qui n'est pas universelle, est l'une de celles dont la désignation tend à se renouveler dans les langues indo-européennes : l'indo-iranien *\*yauhdh-*, a désigné l'agitation, puis le combat avant de s'appliquer à la guerre ; le français, comme les autres langues romanes, a remplacé le latin *bellum* par une forme germanique représentée par l'anglais *war*, mais que l'allemand a remplacée par *Krieg*, qui semble avoir désigné initialement l'opiniâtreté, l'acharnement pour obtenir, *kriegen*. Le mot usuel en breton est *brezel*, apparenté à l'ancien irlandais *bresal* « combat, vacarme, grands efforts », rangé dans le même groupe que *bresañ* « froisser » (*LEIA* B-85), d'où des dérivés et anthroponymes. La déesse romaine *Bellōna* « maîtresse de la guerre », ne fait pas double emploi avec *Mārs*, plus ancien.

La notion de guerre apparaît, avec la deuxième expansion des Indo-Européens qui mène à la dislocation de leurs rameaux, alors « dialectaux » (ce que recouvre très regrettamment l'expression anglaise *Proto-Indo-Europeans*, *PIE*, outrancièrement kourganisée comme l'on sait). La guerre n'est pas alors un événement particulier ; c'est l'état normal de la vie de la société pendant une partie de l'année, la « saison guerrière », qu'on ouvre et referme rituellement, comme le symboliseront les portes du temple de Janus.

Dans leur *Encyclopédie*, Mallory et Adams attirent l'attention sur le petit nombre d'armes dont on reconstruit le nom en indo-européen, censé être la langue d'un peuple guerrier : la massue, la dague, l'arc et la flèche (pp. 78-79). « Le vocabulaire de la violence, écrit Jean Haudry, est bien plus étendu, mais ne s'applique pas nécessairement à la violence guerrière qui apparaît souvent comme un emploi spécialisé : le lituanien *giñti*, *genù* “chasser” ou “faire paître le bétail” montre que les emplois guerriers de *\*g<sup>w</sup>hen-*, lituanien *ginti*, *ginù* “défendre”, bien que largement majoritaires, sont issus d'une spécialisation. Il en va de même pour la racine *\*wedh-* devenue supplétive de *\*g<sup>w</sup>hen* — en vieil-indien, mais qui a conservé ailleurs son sens de “pousser”. La racine *\*(H)yewdh-* qui a pris le sens de “combattre” en indo-iranien signifie initialement “se mettre en mouvement”, lituanien *jùsti*, *jundù*. Le seul terme indo-européen commun qui semble guerrier dès l'origine est *\*koro-*, *\*koryo-* (vieux-breton *cor*) le nom de la bande guerrière à l'origine de l'armée permanente par opposition au peuple en armes désigné à partir du nom de la tribu. C'est aussi le cas pour quelques termes probablement plus récents comme *\*katu-* “combat” limité au celtique, au germanique et au slave. » Je vous renvoie aux ouvrages de l'auteur où ces questions sont traitées, notamment son *Lexique de la tradition indo-européenne* qui vient de paraître. Tout cela témoigne d'une réorientation culturelle.

### 3. La période la plus ancienne

Quelques désignations, images ou figures qui, bien plus tard, se rapporteront à la guerre, sont issues de représentations préneolithiques, comme l'un des deux dieux guerriers indo-iraniens, *\*Vāyūs*, le Vent.

Un exemple d'image héritée est fourni par les récits relatifs au dieu *Áed*, dit le *dagda* « dieu bon » dans le cadre du rituel. Sa massue de vie et de mort, *lorg*, n'est pas une arme de guerre, mais représente le feu divin, qui est le nom explicite du dieu. Un bref récit conte qu'il l'avait reçue en remerciement de trois frères, dans lesquels on reconnaît les Fils de Tuireann, des génies du passage de l'année. Elle lui permit de ressusciter son fils Cermait Milbél, un Feu de la parole poétique (texte du YBL publié par O. Bergin, « How the Dagda got his Magic Staff » dans *MSGSL*, Paris, 1927, 399-406). Les trois objets qui lui furent donnés, un manteau, une chemise et la massue n'ont pas de rapport avec la guerre. La *Mesca Ulad* ou *Ivresse des Ulates* montre ce Dagda brandissant « une massue de fer très-redoutable (*lorg aduathmar iarnaidi*) avec un bout



violent et un bout aimable (*cend anbthen fhurri 7 cen álgen*), si bien qu'il tuait et ressuscitait neuf hommes au même instant (*fuirmid in cend n-anbthen for cendar na nónbor condas-marband raa braithiud n-óenúaire*. *Fuirmid in cend álgen forru condas-bethaigend issinn úair chétma*) (ll. 623-33). C'est la *lorg anfaidh* « furieuse » ou *anbthen* « tempêteuse ». Les objets recherchés par les Fils de Tuireann suivant le récit *Oidhe Chloinne Tuireann*, destinés à l'équipement de Lug avant la bataille, sont des symboles du cycle annuel qui renaît et se reconstitue.

D'autres massues et maillets mythiques associés à des procédés de domination peuvent être mentionnés. Dans le roman d'*Owein* le Forestier porte une grande massue de fer. Quand il frappe un cerf, les animaux sauvages accourent et lui manifestent leur soumission. C'est le pouvoir du Maître des animaux, qui est un feu forestier, détenu ailleurs par Rudra, Hermès, Pan, Artémis. Le dieu celtique continental *Sucellus* a été rapproché du Dagda. Nous sommes loin de la guerre. L'usage que le Dagda fait de son arme dans la seconde bataille de Mag Tured, pour ouvrir les rangs ennemis, rappelle la fonction destructrice d'Agni *pathikrít*- le feu « ouvrier de chemin ».

#### 4. Le « héros étymologique »

La désignation grecque du *héros*, forme abrégée du nom du héros par excellence, *Héraklès*, qui, comme son correspondant russe *Jaroslav*, signifie « celui qui a la gloire de la belle saison », a de fortes chances de remonter à cette période, de même que l'image de la « traversée de l'eau de la ténèbre hivernale » qui devait se rapporter à l'initiation des jeunes hommes. Les nombreux archaïsmes que l'on a relevés dans les rituels initiatiques des confréries masculines des temps ultérieurs donnent à penser qu'ils prolongent des rituels d'initiation remontant à cette période, de même que les trames narratives et les motifs des contes merveilleux, comme l'a montré V. Propp, et pour les mêmes raisons. Les désignations slaves de la guerre, vieux-slave *povinoŭi* « faire la guerre » et du guerrier, *vojiniŭ*, suggèrent que la pratique de la guerre a prolongé celle de la chasse ; de fait, bien plus tard, dans la formation des jeunes garçons, la chasse a été considérée comme une préparation au combat.

La guerre aura donc des points communs avec la chasse, la *razzia*, les compétitions festives, etc. Le roi Cormac évoque sa jeunesse en ces termes : « J'avais l'habitude de tuer un sanglier, je suivais une piste quand j'étais seul, je marchais contre une compagnie de quatre quand j'étais d'un groupe de cinq, j'étais enclin à la destruction quand j'étais d'un groupe de dix, à la *razzia* quand j'étais dans une vingtaine, j'étais prêt pour la bataille quand j'étais dans une centaine. Telles étaient mes activités » (*Tecosca Cormaic*, § 8)<sup>1</sup>. Cette situation, que l'on considère les troupes royales ou les bandes *fianna*, est celle des conflits locaux, internes au monde celtique. Les grandes expéditions continentales du III<sup>e</sup> siècle avant J.-C. font appel à d'autres comportements.

#### 5. Les entités surveillantes

Un autre héritage de la plus ancienne période commune des Indo-Européens est celui des entités de l'espace rouge intermédiaire, le ciel rouge crépusculaire de la cosmologie dynamique des trois ciex. Ces entités de forme animale ou douées de métamorphose sont donc étroitement associées aux cycles temporels, cycle annuel, et cosmique par analogie, dont elles connaissent le contenu et, en conséquence, le prédisent avec les destins. C'est pourquoi la Morrigan irlandaise est une figure de l'Aurore comparable à la mauvaise aurore védique et balte. Ses rapports avec le héros sont donc ambigus. Cúchulainn soigne la Morrigan comme Indra boit le « lait de l'année ».

---

<sup>1</sup> *Instructions à Cormac*, éd. et trad. K. Meyer, RIA TLS n° 15, Dublin, 1909, ainsi que *Hibernica Minora* 82. Texte gnomique (*tecosc*) qui détaille les qualités dont doit faire preuve le bon roi.

Les entités féminines des récits d'héroïsation sont parfois mentionnées par groupes, ainsi Mórrígan et Neman. (Macha, la « Plaine », est à part : c'est la Terre, épouse successive des trois Cieux, qui sera plus tard trifonctionnellement distribuée). La Bodb est très souvent l'équivalent, métaphorique, de la Mórrígan. Elle est aussi *Badb catha* « Corneille du combat » équivalente de la *Cathubodua* gallo-romaine. Si Badb est associée au Fomoire Tethra, Badb et Neman le sont à Nét, l'un des Túatha Dé Danann. Le Glossaire de Cormac tient Nét et Neman pour un « couple venimeux ». Il ne s'agit pas de « déesses de la guerre » celtiques (« Celtic Goddess of War », titre de l'excellente étude de William. M. Hennessy, la meilleure sur ce sujet depuis 1870), mais de figures auxiliaires, souvent zoomorphes. Bien qu'associées au champ de bataille<sup>1</sup>, elles ne combattent pas les armes à la main : Mórrígan, Bodb, Neman sont des instances de l'eschatologie, de la prédiction des destins, des incitatrices et des auxiliaires de la qualification héroïque<sup>2</sup>. L'adjectif *badbda* est « fatal ».

Tout cela vient de la période deux de la tradition indo-européenne telle qu'élucidée par Jean Haudry et Michael Janda.

Quant aux déesses Aurores, à la Belle Saison de l'année, auxquelles il convient d'adjoindre les Filles du Soleil, et aux rapports qu'elles entretiennent avec le héros, pas uniquement guerrier, j'en ai traité dans mon étude sur l'*Aurore celtique* et dans mon *Dictionnaire*. Je n'y reviens pas ici.

## 6. Curoí, dieu antérieur

Curoí est un de ces dieux antérieurs. Cette entité protéiforme dont j'ai traité dans un article du *Bulletin des AÉC*, est l'un des aspects du dieu Lune, un des « dieux de l'Univers » ou « dieux antérieurs » indo-européens. Il n'est pas associé aux champs de bataille, mais aux probations nocturnes de guerriers d'élite et aux rituels de fin d'année, surtout à ceux qui se déroulent la nuit. Le dieu Lune a ainsi assumé de nouvelles fonctions dans la société héroïque de la Protohistoire.

Curoí organise et conduit lui-même sous diverses formes les grandes épreuves du *Fled Bricrenn*, le « Festin de Bricriu », à Samain. L'humiliation qu'il inflige à Lóegaire et Conall Cernach, jetés sur un tas de fumier, et ses rapports avec Cúchulainn relèvent d'anciennes procédures indo-européennes d'initiation. Il est en cette occasion l'« Ombre » et le « Terrible » sortis du *loch* pour engloutir la ville et ses gardiens. *Úath Mac Imomain* « Terrible, fils de Grande-Crainte » est une de ses formes. Ce *Úath* propose aux trois Ulates Cúchulainn, Lóegaire et Conall Cernach l'épreuve de la décapitation réciproque (*Ag. beheading game*) : le vainqueur sera celui qui, lui ayant coupé la tête, acceptera qu'on la lui coupe à son tour le lendemain. Seul Cúchulainn accepte. Il tranche la tête de *Úath*, qui regagne son lac. Le lendemain, Cúchulainn se livre à *Úath* qui l'épargne et lui reconnaît la primauté sur les guerriers d'Ulster. Curoí reparait intact, faculté propre à la lune qui, naturellement, se fragmente, décroît, meurt et se reforme régulièrement.

Le nom et la filiation de *Úath* reflètent les conceptions celtiques, et indo-européennes, relatives à l'obscurité et à l'astre qui la traverse : *Úath* est multiforme, sort de l'eau nocturne, inspire de la terreur. La désignation exprime une conception psychologique : il faut affronter et dominer la crainte et son augmentation la peur pour accéder à la maîtrise de soi, à la lucidité. Cette intervention, qui ne joue pas directement sur l'aspect technique du combat, rappelle la peur panique qui a frappé les Perses à Salamine sur un îlot consacré à Pan. Elle rapproche Curoí du *Mēnesis* letton, le patron de « ceux qu'on faisait travailler sans le soleil », la Lune masculine chef des *Männerbünde*, et de Midir père de Donn Mac Midir, patron d'une confrérie secourue par les *Fíana*. La lune, qui traverse la nuit hivernale, est un modèle pour le guerrier : les chansons

<sup>1</sup> J. A. Mac Culloch, *The Religion of the Ancient Celts*, Édimbourg, 1911.

<sup>2</sup> P. Jouët, *L'Aurore celtique ; Aux sources de la mythologie celtique*, Fouesnant, 2007.

mythologiques lettones qualifient le dieu Lune *Mēnesis* de *kara vīr(i)s* « homme de guerre », et le présentent comme tel, par exemple dans la strophe 291 de Jonval (1929 : 77) : « Où courais-tu, Mēnesis, avec ce bouquet d'étoiles ? — Je vais à la guerre, je cours à la guerre, à l'aide des jeunes garçons. »

Ombre, fantôme, maître d'illusions, Cúroï n'est pas vindicatif. On lui témoigne le plus grand respect, ce que l'on ne ferait pas pour un démon de la nuit.

L'héritage des périodes anciennes de la tradition indo-européenne se manifeste donc par des scénarios, des images, cohérents et énigmatiques, dans lesquels la part guerrière est au fond secondaire, malgré la date d'élaboration des récits et la période, historique, de leur rédaction.

## 7. Conceptions néolithiques

Avec la néolithisation apparaissent des notions liées à la maîtrise et à l'organisation du territoire, au pouvoir qui s'y exerce et le garantit.

C'est probablement à partir des affrontements violents, qui font la part belle à la classe d'âge des jeunes hommes, que s'est constituée une première forme de différenciation des fonctions. Toutefois il est abusif de parler de « fonction guerrière » puisque la guerre fait appel aussi à la stratégie et à la décision, qui relèvent de la « première fonction » dumézilienne, et a recours aux arts techniques. Il ne faut pas voir des tripartitions sociales partout.

## 8. La société héroïque protohistorique

La fin du Néolithique européen est marquée par la genèse des peuples et des sociétés concurrentes, diversifiées et stratifiées, dont les expansions amèneront l'indo-européanisation du continent. La société héroïque de la période des dernières migrations réorganise son panthéon, qui se diversifie suivant les milieux abordés.

Les dieux, du point de vue des hommes, étant des entités premières, des énergies et des états, et pour les dieux civiques de la période récente des abstractions actives, la guerre est désormais conçue comme un jugement des dieux, qui accordent la victoire à qui la mérite.

Au Néolithique ancien, avec les débuts de l'élevage, commence une activité qui préfigure la guerre des temps historiques, le vol de bétail. Certes, la *razzia* est dans une large mesure ritualisée quand elle concerne les clans d'une même tribu, entre lesquels existent des liens matrimoniaux. Mais face à une autre tribu ou à un peuple barbare, elle peut devenir meurtrière. La *razzia* est une activité régulière : comme la navigation, elle commence avec la belle saison et finit avec elle, ce qui ajoute à la signification du nom du *héros* qui « a la gloire de la belle saison ». La désignation du combat à partir de la joie, védique *rāna-*, grec *khármē*, s'interprète à partir des affrontements brefs et réglés de la *razzia* interne à la tribu dans lesquels le héros, sûr de sa supériorité, voit une sorte de jeu. L'un des types de récits traditionnels de l'Irlande est dit. *táin*, f., « fait de pousser (le bétail), de le mener, et surtout de l'emmenner, de le *razzier* », d'où « bétail » et « butin », nom verbal de *do.aig* « il pousse au loin ». La notion de *táin bó* recouvre sémantiquement et aussi, en partie, étymologiquement, ce que les Latins entendaient par *bovēs agere* et les Grecs par *boēlasía* : une expédition de la jeunesse guerrière sur les confins (W. Meid, *DRFF* note 1), avec *razzia* de bovins, avestique *gām varətaqm az-*, Ie. \*g<sup>w</sup>ow- *H<sub>2</sub>eǵ-*. Cette désignation formulaire, Ir. *táin bó*, védique *gáv-iṣṭi-*, est une concordance indo-celte. Mais il y a guerre quand des communautés agricoles sédentaires défendent un espace qui est pour elles vital.

La double façon d'acquérir les biens se reflète dans le composé déterminatif védique *yoga-kṣemá-* « jouissance paisible des biens conquis par la *razzia* », puis dans sa réinterprétation en un composé copulatif, « expédition (*razzia*) et résidence paisible (exploitation du domaine) ». C'est la base d'une distinction entre deuxième fonction et troisième fonction (quand ces notions

sociales sont apparues). De même en celtique la titulature distingue le *biturix* qui agit dans le monde du devenir et le *dumnorix* possesseur de terres.

Dans la « société des quatre cercles » qui, dans les temps historiques, prolonge la société lignagère du néolithique, ce qui deviendra plus tard l'armée regroupe l'ensemble des hommes libres en âge de porter les armes ; d'où sa désignation par le nom de la tribu. Il n'y a d'abord pas de classe ni à plus forte raison de caste guerrière. Les quatre cercles, famille de trois générations, village clanique, clan, tribu, et les divisions administratives qui en sont issues constitueront la base des unités militaires. Les centuries romaines sont à la fois des unités militaires commandées par un *centurion* et des assemblées délibérantes, les comices *centuriates*. Chez les Germains, « ce n'est ni le hasard, ni un fortuit assemblage qui constitue l'escadron ou le coin, mais les familles et les parentés », selon Tacite, *La Germanie* 7,3. Le dieu gaulois *Teutatis*, ancien composé en *\*-potti-s* signifiant « chef de communauté », est un dieu guerrier assimilé au dieu romain de la guerre, Mars, sur plusieurs inscriptions gallo-romaines (*Mars Toutatis*). Avant de désigner la tribu, estime Jean Haudry, l'indo-européen *\*tew-t-i/eH₂-* aurait signifié « levée en masse » comme le latin *tumultus*, qui se rattache à la même racine *\*tew-*, *\*tew-H₂-*, *\*tew-m-* « être fort ». Et si le vieil-irlandais *láech* « guerrier » n'est pas un emprunt au latin ecclésiastique *laicus* désignant le noble par opposition au clerc, mais une forme héritée apparentée au hittite *lahha-*, le sens de « peuple » du grec *lā(w)ós* est issu de « expédition guerrière ». Dans cette hypothèse, la fonction dite « guerrière » aurait contribué à la constitution de la tribu, quatrième cercle de la société lignagère, et de la confédération, qui se réalisera ultérieurement.

C'est probablement à partir de la *razzia* et de la garde des troupeaux de gros bétail que s'est constituée une première forme de différenciation des fonctions autre que celle du sexe et des classes d'âge. De plus, le travail des champs nécessitait une répartition des tâches. La guerre a pu également contribuer à établir une hiérarchie entre les fonctions, en dépit des risques. Quant au célébrant du culte, c'est le chef de famille, ce qui explique que le dieu germanique *\*Teiwaz* préside à la fois à la justice et à la guerre et que la guerre doit être menée dans les formes. Ainsi l'établissement des Goidels en Irlande se fait rituellement en deux temps, dans lesquels G. Dumézil a identifié une procédure de *rerum repetitio* pratiquée aussi à Rome : premier contact, repli, deuxième engagement. Il en ressort qu'à la guerre, il existe des facteurs religieux supérieurs à la vaillance des combattants, à leur nombre, et à la force des armes. La religion de la vérité est un de ces facteurs contraignants. La guerre révèle ainsi la supériorité éventuelle de la première fonction sur la deuxième, et de la deuxième sur la troisième. La constitution d'une caste sacerdotale viendra bien plus tard. Les druides ne seront que des auxiliaires de la vie de cour, du droit, et des relations internationales.

Une autre forme de « pré-guerre » typique de la société lignagère résulte de la vengeance, qui est pour tous les hommes d'un lignage à la fois un droit et un devoir, quand il a été porté atteinte à la vie de l'un de ses membres, ou à son honneur. Cette pratique a laissé place à la compensation par le « prix du sang », puis au règlement judiciaire (le prix de l'honneur, littéralement « du visage » est l'*enepwerth* vieux-breton).

Les « compagnonnages guerriers », qui étaient encore absents de l'Europe néolithique momentanément stabilisée, se développent alors en rapport avec les pratiques d'essaimage.

## 9. Concurrences, prédation, expansion

C'est alors que s'individualisent les peuples et les cultures desquels sont directement issus les premiers Celtes et les Celtes historiques.

## 10. L'écho d'une vision du monde

Des sources diverses nous donnent accès aux conceptions celtiques de la guerre, l'une des activités majeures de la « société héroïque » qui se développe en Europe avec les âges des Métaux : étude des sites et des objets, interprétation du décor, examen des historiens classiques, analyse du vocabulaire celtique de la guerre, etc. Toutefois, les sources historiques ne nous livrent que de brefs aperçus sur les justifications politiques et religieuses qui accompagnaient les grands mouvements celtiques. Du *Tumultus Gallicus* aux ultimes convulsions de la Celtique insulaire, on relève des constantes éthiques et religieuses malgré la diversité des situations et des enjeux. Une fois de plus se pose la question de la vision du monde celtique. À cet égard, les textes insulaires, qu'on dit « traditionnels » parce qu'ils transmettent des notions, des images et des schèmes narratifs qui ont pris valeur de référence, sont une sorte de conservatoire des différentes strates idéologiques des sociétés celtiques. Ils donnent une vision cumulative des attitudes et des croyances passées, qu'on peut mettre en rapport avec différents types de sociétés. En étudiant les récits majeurs de l'épopée irlandaise, on met en évidence des conceptions issues du monde indo-européen, des idéaux plus récents propres à la société aristocratique (le combat du fils contre son père, qui témoigne du passage à une société stable), une évolution de la fonction guerrière dans la société qui se retrouve dans tout le monde celtique. Les récits insulaires, dont un exemple est ici l'*Ivresse des Ulates* irlandaise, ouvrent donc un accès direct aux représentations archaïques, mais il faut les interpréter par la reconstruction et les parallèles comparatistes pour en tirer des enseignements utiles à l'historien et à l'archéologue, y compris pour ce qui a trait aux rituels et aux pratiques concrètes par lesquelles on passait du discours référentiel au monde vécu, *bitu-* ou acquis, *dumno-*

## 11. La guerre, réalité et métaphore

La guerre est l'une des activités majeures de l'homme libre des sociétés celtiques : « Pour les anciens, l'état normal est l'état de guerre, auquel vient mettre fin une paix<sup>1</sup>. » Strabon dit que les Véttons d'Ibérie ne souffraient que le repos ou la guerre (III, 4, 16). De nombreux ethnonymes évoquent le combat, dont *Lemovices*, *Ordovices*, « combattants par l'orme » et le « marteau », avec *-vices* de \**wik-*, cf. Ir. *fecht*, vxGa. vxBr. *gueith* « expédition guerrière ; victoire ».

Image de la « société héroïque », mais aussi situation initiale de l'ethnogenèse si l'on en juge par le mythe fondateur que l'on retrouve à travers les récits mythologiques, qui sont aussi des indicateurs sociologiques, condensés de l'expérience historique<sup>2</sup> : Les Enfants de Nemed, les futurs Túatha Dé Danann irlandais, sont opprimés, ils errent à la recherche de nouveaux territoires, rencontrant et affrontant des groupes de même souche. À leur arrivée en Irlande, ils ignorent l'agriculture sédentaire. La mutilation au combat de leur roi Núada les amène à choisir pour roi un demi-étranger, le roi des paysans, Bres, qui tombe sous la coupe des démons mauvais appelés Fomoiré. Cela amène une « nuit des dieux » qui prend fin au terme d'un complexe mythico-rituel très développé. Ayant triomphé du « mauvais temps » et chassé les démons mauvais, les Túatha fondent une société stable, qui maîtrise l'agriculture, de caractère néolithique pourrait-on dire.

L'activité guerrière des Celtes, historiquement bien documentée, trouve son pendant littéraire dans l'épopée. Le combat y est un moyen de s'assurer gloire et honneur et de conquérir des biens. C'est la situation qui prévaut dans la *Táin Bó Cúalnge*. L'affrontement armé est une constante de chaque peuplement mythique de l'Irlande. La polémique juridique intervient dans le débarquement des Fils de Míl.

La guerre végétale est un thème poétique qui évoque une anthropogonie et porte de nombreuses images archaïques. Le « combat » est ici un combat de mots et un procédé initiatique.

<sup>1</sup> É. Benveniste, *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, 2 vol., Paris, 1969.

<sup>2</sup> Voir nos observations dans les *Actes du Colloque de Milan*, 2010.

## 12. Le combat dans les formes

La guerre telle que la pratiquaient les peuples celtiques avait des objectifs politiques limités. Suivant les auteurs classiques, les Celtes choisissaient leurs chefs de guerre selon leur valeur reconnue : « Ils choisissaient anciennement un chef unique chaque année et, de même pour la guerre, un seul général, désigné par la multitude » (Strabon, *Géo.*, IV, 4, 3). Le combat se déroule avec l'appui des dieux, ce qui n'apparaît qu'en filigrane dans les épopées irlandaises. En 223-22, les Insubres, devant la menace romaine, « se décident à sortir du sanctuaire d'Athéna les insignes d'or dits inamovibles ». L'insigne devait représenter le dieu ou participer de ses qualités. Les dieux de la guerre, en particulier le « Mars » qui a pour fonction de régir les guerres, *bella regere* (César, *B. G.*, VI, 17), sont partie prenante dans le cours des événements et leurs conséquences, bonnes ou mauvaises. Avant la victoire, les Gaulois consacrent à Mars les dépouilles des ennemis ; après la victoire, ils immolent les animaux qu'ils ont capturés. Le reste du butin est rassemblé en un seul endroit et l'on peut voir dans beaucoup de cités les lieux consacrés et les tas de butin pris à la guerre (*B. G.*, VI, 17). De même dans l'Irlande épique, la « Branche Rouge » d'Ulster est la maison des trophées de Conchobar.

Dans l'ancienne Irlande, le combat s'arrêtait ordinairement avec la mort ou la capture du roi, ce qui suppose un haut degré de ritualisation<sup>1</sup>. Il est rappelé dans la *Poursuite de Diamaid*<sup>2</sup>, ll. 755-58, qu'il n'est pas habituel de poursuivre la bataille après la mort des seigneurs et des chefs. L'intervention des druides qui séparent les combattants par leurs chants témoigne sans doute de cette régulation, mais constitue aussi une allégorie grecque un peu appuyée. Dans la société héroïque des *Fíanna*, la victoire doit s'obtenir dans les formes. Suivant le poème n° III du *Duanaire Finn*, Finn traverse nuitamment la Shannon pour attaquer Goll. Il le trouve endormi, l'épargne puis en reçoit lui-même protection quand les hommes de Goll viennent au secours de leur maître. La bataille entre les deux partis ne commence que lorsque les chefs et les troupes sont prêts.

## 13. L'éthique guerrière dans la société héroïque

Les guerriers qui combattent par rangs liés relèvent d'une conception ritualisée de la guerre et de la fraternité par le sang. César a évoqué la fidélité des compagnons du chef gaulois : « Adiatunus, qui détenait le pouvoir suprême, apparut avec six cents hommes dévoués, de ceux qu'ils appellent des *soldurii* et dont la condition est de jouir de tous les bienfaits de l'existence avec celui à qui ils ont donné leur amitié. S'il lui arrive de périr de mort violente, ils subissent le même sort en se donnant eux-mêmes la mort, et de mémoire d'homme, il ne s'est encore jamais trouvé quelqu'un pour refuser de mourir après la mort de l'ami auquel il s'était dévoué » (*B. G.*, III, 22). Le guerrier attaché à un chef en reçoit des dons qui renforcent la solidarité de son engagement. Avant la bataille de Catraeth le roi breton Mynyddawg avait organisé un festin à ses frais durant un an. L'expression *talassant eu met* « ils payèrent (de leur vie) pour leur hydromel » (*Canu Aneirin*, xlix<sup>3</sup>) établit l'équivalence des deux générosités : de même qu'un bon roi fait des largesses sans restrictions, ainsi le guerrier qui les reçoit ne doit pas lésiner sur son engagement. C'est une lâcheté pour un homme de sortir vivant d'un combat en abandonnant son seigneur en danger de mort (*TBDD*, § 166). Mais le seigneur doit respecter ses promesses.

On se refuse à triompher d'un adversaire affaibli, ce qui risquerait d'attirer la mauvaise réputation d'un Dubthach Dáel Ulad. Quand Cúroí rencontre Cúchulainn « gémissant, plein de blessures », il ne lui paraît « ni honorable, ni beau » de le combattre et de voler sa gloire à Ferdiad,

<sup>1</sup> Eoin MacNeill, *Celtic Ireland*, Dublin, 1921, 7.

<sup>2</sup> *Tóruigheacht Dhiarmada agus Ghráinne*, éd. et trad. N. Ni Sheaghda, ITS, vol. XLVIII, Dublin, 1967.

<sup>3</sup> B. F. Robert (ed.), *Early Welsh Poetry, Studies in the Book of Aneirin*, Aberystwyth, 1988.

le héros qui a mis Cúchulainn dans cet état (*Táin Bó Cuailnge*, ch. 23). Les nécessités de la guerre n'excluent pas l'estime mutuelle des combattants. À Mag Tured, Goibnionn épargne son confrère Greas « car il avait pris de l'amitié pour lui » (*Deuxième bataille de Mag Tured*, vn 2, 950). Le combat est l'occasion pour les guerriers de se haranguer, les trêves donnent lieu à des entrevues. Se plaindre n'est guère en accord avec l'éthique héroïque. Quand son père nourricier Sualtam s'afflige à ses côtés, Cúchulainn, « quelque blessé et couvert de plaies qu'il fût, ne trouva pas que ce fût un honneur ou une gloire d'être un objet de gémissement ou de lamentation pour Sualtam, car Sualtam ne pouvait le venger ».

Le guerrier combat les adversaires de son lignage, de son seigneur ou de sa province. À la fin de la société héroïque naissent des conflits entre la fidélité au lignage et la loyauté nouvelle envers la cité. Le « combat du père contre son fils » exemplifie ce cas de figure.

Comme on le voit, des conceptions d'une période ancienne ne s'effacent pas tout à fait dans la suivante, surtout quand on considère les documents insulaires.

#### 14. Une voie vers l'immortalité

Le lien entre une mort héroïque et une forme d'immortalité est fait par au moins deux auteurs classiques : César (*B. G.*, VI, 13) et Lucaïn (*Pharsale*, I, 447-451), qui évoque les bardes, « vous qui conduisez par vos éloges à l'immortalité les âmes des braves enlevés par la guerre ». L'exploration de l'Autre Monde par le héros est un motif indo-européen, mais l'incursion d'une troupe armée dans le *Síd* des tertres semble propre aux Celtes. Elle s'explique sans doute par un ancien rituel saisonnier, communautaire, de conjuration des esprits.

Je ne développerai pas ce sujet, qui relève de l'ancienne cosmologie, de la succession des Âges, des fins dernières, de la géographie préhistorique et des navigations légendaires, et réelles, vers l'Autre Monde lumineux, mais il est important de relever cette particularité celtique : les rapports amicaux et polémiques avec l'Autre Monde des dieux et l'Outre-monde des mânes, le combat de quelques mortels au service des dieux retirés.

#### 15. Les fautes du guerrier.

Quand elle tourne à l'*hubris*, la furie du guerrier menace son propre camp. C'est ce qui se produit dans le récit *Aided Cheltchair* : Pour endormir et tuer Conganchnes « Peau-de-Corne » on utilise les deux tentations qui annihilent la volonté du guerrier : la femme et le vin. L'histoire de Cian fils d'Oilill Ólum est une allégorie de l'agressivité dévoyée : il avait dans la tête un germe de violence qui, une fois débridé, se développa comme un serpent et faillit anéantir la province. Pour se rallier Cúchulainn, la reine Medb lui propose « un festin à Cruachan, avec du vin et de l'hydromel », puis « la moitié des vaches et la moitié des femmes » (du butin), puis toutes les vaches et toutes les captives, mais le héros repousse ces offres (*TBC*).

#### 16. Schèmes narratifs et imagerie héroïque

La *Mesca Ulad*, l'*Ivresse des Ulates*, est un récit du Cycle d'Ulster connu sous deux versions, fragmentaires, contenues dans quatre manuscrits<sup>1</sup>. Il détaille les trois épreuves que les champions d'Ulster doivent affronter dans la nuit de Samain. Deux grands guerriers qui avaient tous deux accordé des cautions au nouveau roi, Cúchulainn et Fintan fils de Niall Niamglonnach, organisent

<sup>1</sup> R. Thurneysen, *Die irische Helden- und Königsage bis zum siebzehnten Jahrhundert*, Halle, 1921, 473 ss. La plus ancienne, dont nous n'avons pas la fin, est celle du *LU*. Celle du *LL* donne l'essentiel du récit. Ces deux versions forment le texte édité par J. C. Watson, *MMIS* vol. XIII, Dublin, 1941. Texte du ms. d'Édimbourg, ed. U. MacGearrait dans *Ériu* 37 (1986) 133-180. Traductions anglaises : W. M. Hennessy, *Todd Lectures Series V/1*, Dublin, 1899, et J.C. Watson in *Scottish Gaelic Studies*, Aberdeen, V, 1938, 1-34. Trad. fr. J.-C. Guyonvarc'h, *Ogam*, XII, 487-506 et XIII, 344-360.

un festin chacun de son côté.

Un conflit de préséances éclate, que Sencha règle avec tact : la première partie de la nuit, le festin se déroulera chez Fintan, la seconde chez Cúchulainn. À la minuit, sur le signal du roi, la troupe des nobles s'engage à la suite de Cúchulainn dans une course à travers l'Irlande. Les collines sont arasées, les arbres déracinés, les rivières, les gués, les estuaires (*cach sruth 7 cach áth 7 cach inber*) vidés de leur eau par cette sorte de chasse sauvage. Quatre Túatha Dé Danann de nature ignée se sont joints à la troupe « pour augmenter le combat et la bataille » : le Dagda porteur de sa massue violente et aimable, Delbáeth « Feu-de-la-Forme », Óengus Óc et Cermait Bouche-de-Miel.

Mais les hommes s'égarèrent dans le pays de Cúroí Mac Dáire. Il tombe « une neige lourde et épaisse sur les Ulates » qui atteint les épaules des hommes et les moyeux des chars. Celtchar propose de rester dans la région hostile « un jour et une nuit ». Ils approchent de la résidence d'Ailill et Medb.

Au lever du soleil, les Ulates s'installent sur le terre-plein de la forteresse et la neige qui était tombée en abondance fond à trente pieds de distance de chacun d'eux sous l'effet de l'ardeur héroïque (*bruth na miled mórchalma*).

Suivant une prédiction, Medb les fait enfermer après force divertissements et boissons dans une « maison de fer » et de bois avec une chambre souterraine. On allume un grand feu dans cette chambre, un autre au-dessus de la maison de fer, et les Ulates sont pris dans un piège mortel. Cúchulainn parvient à briser le toit et sauve ses compagnons. Du toit de la maison de bois, il aperçoit une nombreuse troupe ennemie. Une violente bataille s'ensuit. Vainqueurs, les Ulates parviennent à rejoindre la forteresse de Cúchulainn. L'amitié d'Ailill est préservée et le royaume de Conchobar ne sera plus jamais menacé.

Les trois épreuves que les Ulates surmontent grâce à la force et à l'audace de Cúchulainn forment un ensemble solidaire<sup>1</sup> : Traversée de la ténèbre hivernale ; épreuve du feu (dans une étuve initiatique ?) ; combat inégal contre des forces très supérieures en nombre. Les trois périls successifs encourus par les Ulates reproduisent la Triple mort de la tradition insulaire : par l'eau, le feu et les blessures par armes. Le récit épique associe les motifs du passage de l'année<sup>2</sup> aux épreuves de fin de cycle. La confrontation organisée avec les éléments, le triomphe sur la ténèbre glacée et le feu dévorant, mais aussi invigorant, procurent une forme d'immortalité. L'ivresse prend alors une signification rituelle. C'est aussi une victoire du bon esprit, malgré les propos perfides du cruel Dubthach Dóeltenga « Langue-de-Bousier », sorte de Thersite irlandais, auteur d'une mauvaise satire. On retrouve le motif du « bris de la maison de fer (ou de feu) » dans quelques récits, dont le *Mabinogi* gallois de *Branwen*, associé à la violence des géants.

Le récit explique le caractère des guerriers d'élite et justifie l'existence de rites initiatiques réservés à leurs groupements, sous la surveillance théorique du roi. La reine Medb, l'« Ivresse », n'est pas seulement la Souveraineté, mais aussi une organisatrice des épreuves saisonnières de qualification. La présence invisible des gens de l'Autre Monde au sein du chaos nocturne reproduit l'image du germe d'or ou des fruits de l'été cachés dans la ténèbre hivernale. Comme Nera les Ulates sont vainqueurs de la mort, ils « traversent l'obscurité » (Ie. \**ter-temos, andhos*<sup>3</sup>). Voir aussi le *DS* (en prose) de *Luinech* qui évoque le pillage du manteau du roi Crimthann Nia Náir et la destruction de son agrafe d'or (*lúbán*) au cours de l'épopée (*boethréim*) ulate<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> P. Jouët, *L'Aurore Celtique*, Yoran éd.

<sup>2</sup> D'où la présence dans le défilé des Ulates d'un « marcheur janiforme », relevée par F. Le Roux, *Ogam* XII 374-375.

<sup>3</sup> J. Haudry, *La religion cosmique des Indo-Européens*, Milan et Paris, 1987.

<sup>4</sup> Éd. et trad. Stokes, RC XVI 73.



## 17. Qualités et signes

Ces qualités transparaissent dans les anthroponymes. La métaphore animale s'applique au guerrier en raison des qualités dont il doit faire preuve. C'est un « taureau », un « chien » (breton *Tangi* « Chien-de-Feu »), une « oie sauvage ». Le guerrier porte sur son physique les marques de sa fonction : Cicatrices héroïques, signes, « peau-de-corne » protectrice. Aux dires de Tite-Live, l'honneur de combattre menait les Celtes à élargir leurs blessures pour qu'elles fussent plus apparentes (XXXVIII, 21). Les listes de guerriers compagnons d'Arthur dans *Kulhwch et Olwen* sont issues en partie d'une réinterprétation des attributs et qualités de ce grand roi.

La nature ignée de certains héros est bien marquée dans le récit de la première campagne de l'Irlandais Cúchulainn, écho des initiations réelles. À son retour triomphal, le jeune homme est plongé dans des cuves d'eau froide qu'il porte à ébullition, conséquence de sa *ferg* encore déchaînée. Dans la *Seconde bataille de Mag Tured*, vn 2, 539 ss, les guerriers des Túatha sont des « piliers pourpres et rouges, comme si on les avait enchaînés à des montants de feu, à cause de leur rougeur brûlante », ils sont pleins d'une « colère royale » et du « rayonnement » de l'attaque : exaltation du guerrier enflammé. Ce lien originel entre la *lumière*, l'*éveil*, la *vigueur* et la *victoire* explique que le guerrier fasse fondre la neige autour de lui. Le guerrier s'annonce par le bruit et la clameur : bruit de tonnerre du char de Cúchulainn, clameurs qui viennent on ne sait d'où, de l'air, d'au-delà des mers ou de l'intérieur des terres (*Mesca Ulad*, l. 512 ss). Le cri terrifiant de la Bodb, la corneille des destins, leur fait écho.

## 18. Une devotio réussie.

Plus modestement, l'histoire de l'expulsion des Déisi, version A, rapporte comment les druides des Déisi, sur le conseil de leur ancien nourricier l'aveugle Dil, tournèrent la prophétie qui promettait la défaite à qui verserait le premier sang. Ils donnèrent au vieux serf (non-libre) Docheth l'apparence d'une vache rouge, lui assurant la liberté pour sa descendance. Leurs ennemis d'Oscraige tuèrent l'animal, mais ayant en fait tué un homme sans le savoir, ils subirent la déroute annoncée (K. Meyer, *Y Cymmrodor*, XIV, 1901). La descendance de Docheth sera libre.

## 19. Le guerrier

Il faut compter dans l'interprétation des faits celtiques avec la persistance des deux conceptions indo-européennes du guerrier, l'un modéré, l'autre excessif, représentés par l'antithèse des védiques Indra et Vāyu. De plus, le guerrier adulte se distingue de la jeune classe, qui agit collectivement. Les guerriers sont potentiellement dangereux, ce que montre la violence des bandes de *diberga*, différents des *Fíanna*<sup>1</sup>.

### Vocabulaire : combat et combattants

Des noms très divers s'attachent au guerrier. Les principaux sont :

- Ir. *laech*, terme d'emploi tardif, viendrait du latin *lāicus* (R. Sharpe, *Ériu* XXX 30-92) et a pris deux sens différents (P. Mac Cana, *Celtica* XI, 125-128. Il a d'abord désigné le peuple par opposition aux clercs (vlr. *clérech* < *clēricus*) ; le sens a évolué vers celui de « brigand ». Un autre sens se trouve dans les lois et les *scéla* : *laech* y est le guerrier et jamais le brigand. C. Watkins, pensant à Gr. *laikós* et au hittite *lahha*- « expédition militaire », propose une origine celtique (*Celtica* VI, 214 n.). On peut se demander, vu le mode de vie du guerrier irlandais, si les deux sens sont totalement incompatibles. Pour l'origine du mot, en suivant l'hypothèse de C. Watkins, on ne peut exclure

<sup>1</sup> K. McCone, *Ériu* XXXVII 5.

une réflexion latine sur un terme indigène ; Ir. *óglach* est le « (jeune) guerrier ».

- Ir. *nia* est le « champion » (LEIA N-15. RCXLVI, 265) et s'explique par \**neit-*, origine de Ir. *níth* « combat », Ga. *nwyd* « ardeur ». C'est le surnom du Mars *Netō* (Macrobe, *Satires*, I, 19, 5 ; Holder ACS II, 738 ainsi que CIL II, 365 et 5278, peut-être aussi 3386). La même racine fournit *noib*, adj., « saint, sacré » (LEIA N-20) de \**neibh-o*, qui repose sur la notion de « force agissante » (Vendryes, RC XLVI, 265 ss et Meillet, ZCP X, 309). Pokorny pose deux racines homophones \**neih-* « führen » et « lebhaft bewegt sein, glänzen », de sens à vrai dire extrêmement proches.

- Ir. *láth gaile* est le « guerrier » (DIL L-58-59), composé de *láth* « emportement ; rut », et de *gaile* « valeur » (DIL L-58-59 ; Sjoestedt, DHC 80).

- Ir. *ferg* « champion, guerrier » est sans doute le même mot que *ferg* « ardeur, violence ».

- On emploie aussi *art* « ours », *trénfer* (LEIA T-135 s.) « homme fort », *arg* « guerrier » et « héros » (Gl. *agro*, vlr. *ár*, vBr. *air* « bataille, carnage », de \**ag-* « poursuivre »), et *donn* qui serait à rapprocher de Gl. *duisus* et d'Ir. *dásacht* « fureur guerrière » ; vlr. *cing*, apparenté à Gl. *-cingetis* contient l'idée de « marcher ». *bodb dorchra* est une métaphore. L'*aithch* est « homme libre chef de famille ».

- Le *cochóir* « guerrier » peut être *cochach* « aux nombreuses batailles », sur *cocad* « guerre » (*com* + *cath*). L'*arsaidechtr* est un militaire confirmé, un vétéran ; l'*aithgnía* un guerrier retraité. L'ennemi est *náma* ou simplement un « homme de guerre » (*cath*) *miledh*, *fear cogaidh*. *armbeart* est « fait d'armes ». Au figuré *alchaing* « râteliers d'armes » est une main de guerrier.

Les mots brittoniques sont des composés de *kat-*, Gl. *catu-*, Co. *cas*, Br. *kad*, Ir. *cath* (CCG 46, IEW 534, K. George, HPhC) ; *aer* « combat », *bell-*, mBr. *bell* « bataille », *aruel* « querelle, noise ».

- \**uik-to*, \**uek-to* se retrouve dans vBr. *uueth*, *gueth* « combat », vGa. *guoguith* « uictus » (L. Fleuriot, DGVB et DOB, à rapprocher de l'Ir. *fecht* « expédition guerrière » ; vxBr. *laur*, mGa. *llaur* (de La. *laurus*), est un guerrier qui combat seul (BBCS 5, 5-6) ; *ard* (*arth*) désigne en vieux-breton le « guerrier » et l'« ours », mGa. *arth* est « guerrier » et le composé *arth-bled* est « guerrier-loup ». Sur *camp*, emprunt germanique, est formé vBr. *campgur* et sur *march* « cheval » Ga. *marchawc*.

- Ga. *cawr*, vCo. *caur* « géant », répondent au Gl. *kauros* litt. « dilaté », de \**keuh<sub>2</sub>-* « Schwellen, Schwellung, Höhlung » (IEW 592-594 ; mais voir X. Delamarre, DLG).

Ces termes se rapportent aux réalités techniques ou psychologiques du combat.

## 20. Conflits et expansions

La concordance remarquable entre la bataille de Brávellir scandinave et celle du *Mahābhārata* montre que la guerre est une réalité qui remonte à la fin de la période indo-européenne commune et se situe au début de la société protohistorique. La guerre que raconte le *Mahābhārata* et la guerre de Troie ont la même cause, éliminer la surpopulation. C'est le thème de la « terre soulagée », étudié par G. Dumézil<sup>1</sup>, qui prend place dans les théories de la pseudo-histoire des Âges du Monde. Cette expression s'applique à la fin providentielle du surpeuplement qui, pesant sur un même pays, y causait querelles, guerres intestines et étrangères, disettes et asservissement. Typique de la société héroïque, le surpeuplement est entré dans la tradition indo-européenne comme une cause d'oppression, de grands affrontements et d'expéditions libératrices. C'est la cause de la disparition des hommes de l'Âge d'airain hésiodique. Le mythe irlandais le dit aussi explicitement que les récits grecs et indiens correspondants.

La détresse de la Terre et la destruction de l'ordre s'expriment dans le *Harivaṃśa*, un récit indien

<sup>1</sup> *Mythe et Épopée I*, Paris, 1968, pp. 31-257.

du genre purāṇa<sup>1</sup>, par le discours de l'Aïeul :

18. « Foulée aux pieds par les rois, la Terre a fini par se fatiguer de ce fardeau : elle ressemble [maintenant] à un navire que guette le naufrage. »

20. « La Terre a l'air fatiguée des formes [multiples] que prennent les kṣatriya, de leur ardeur et de leur force, et aussi de ces royaumes [que se fabriquent] les hommes çà et là [sur son corps]. (...) la Terre n'a plus d'espaces libres. »

25. « C'est un grand mal qu'elle soit ainsi maltraitée (...). L'activité rituelle cessera dans les mondes et l'univers en sera souillé. »

31. « Cette [Terre] est la destination des gens de bien, il n'y en a point d'autre. Le dharma, c'est faire en sorte que la [Terre] se porte bien. Ce sont les rois qui doivent se tuer pour que la Terre soit soulagée de son fardeau. »

Hésiode, *Travaux*, évoque, sur la terre « universelle nourricière », les conséquences de cette évolution qui condamne les guerriers excessifs à la seconde mort de l'oubli (ce qui est l'inverse de la gloire recherchée dans la société héroïque, et le dernier stade de la déchéance pour un peuple guerrier) :

« Zeus, père des dieux, créa une autre génération d'hommes mortels, la troisième, race de bronze, qui ne ressemblait en rien à l'âge d'argent, issue des frênes, redoutable et puissante. Ces hommes ne se plaisaient qu'aux travaux d'Arès, source de pleurs, et aux œuvres de violence. Ils ne se nourrissaient pas de pain, mais avaient un cœur impitoyable et dur fait d'acier. Ils étaient redoutables et d'une grande force (...). Terrassés par leurs propres bras, ils allèrent vers la demeure humide de l'Hadès glacé, sans laisser un nom après eux. Bien qu'ils fussent effrayants, la sombre mort les saisit et ils quittèrent la brillante lumière du soleil. »

La recherche d'un « autre univers » par les neveux d'Ambigatus fait penser que la régulation par envoi reflète aussi le thème légendaire de la « terre soulagée ».

Cette situation (qui pose une alternative) détermine le départ d'Irlande de trois groupes des Enfants de Nemed, qui s'y étaient installés, afin de fuir le mal et l'oppression. Selon l'introduction versifiée au récit de la Première bataille de Mag Tuired<sup>2</sup>, les Némédiens survivants se dispersèrent sur l'injonction du sage Fíntan « Feu sacré » qui fit état de quatre raisons :

- 1) le tribut imposé par des étrangers,
- 2) un parti belliqueux qui cause autant de ruine que les démons avides Fomoire,
- 3) les conflits qui naissent d'un trop grand nombre d'hommes en un même lieu,
- 4) les conflits dus aux étrangers présents dans cette grande masse, sur terre ou sur les navires.

« Il est en notre pouvoir quant à cette loi (le tribut)  
soit de le supporter soit d'y échapper. »

« Il y a chez vous une troupe qui n'est pas pacifique,  
quoique vous soyez peu nombreux dans le pays,  
et qui est une plus grande ruine  
que le tribut des Fomoire.

---

<sup>1</sup> A. Couture, *L'enfance de Krishna, traduction des chapitres 30 à 78*, coll. Patrimoine, hindouisme, Paris (P. U. Laval du Canada et éd. du Cerf), 1991.

<sup>2</sup> *Cath Muige Tuired Cunga* à été édité par J. Fraser, *Ériu* VIII/1, Dublin, 1916, pp. 1-63 (ms récent, XIV<sup>e</sup> s. pour les parties les plus anciennes) ; trad. française Ch.-J. Guyonvarc'h, *Textes mythologiques irlandais*, pp. 25-39 (utilisée ici). Voir aussi B. Ó Cuív, « Fragments of a Modern Irish Version of the First Battle of Magh Tuireadh », *Celtica* I/1, 1946, pp. 111-117.

« Partez si vous vous sentez prêts,  
ô brillants fils de Nemed.  
N'endurez pas le mal, ne restez pas ici,  
allez au loin, ô précieux lignage<sup>1</sup>. »

§ 2 « N'allez pas tous dans la même direction ou par une seule route, car une flotte ne peut pas être rassemblée dans le pays sans provoquer une guerre. Il n'y a pas de foule sans querelle, ni d'étrangers sans contestations, ni d'armée sans conflit. (*Gan tocht aenleth na aenchonair, uair ni thet comthinol coblaig i crich can comerge cogaid, uair ni gnath imad gan imresain, na echtrain gan fogra, na slog gan tochur.*) Il ne vous est pas facile d'être établis dans un seul endroit d'Irlande, et il ne serait pas plus facile à vos troupes de s'établir. »

« Vos fils ou vos petits-fils reprendront  
par la force ce pays dont vous vous enfuyez. »

« N'endurez pas le mal (*olc*)... », enjoint Fintan. Il faut donc se séparer et se répartir par souches. La terre qui s'avère trop étroite et le mêlement des peuples causent la discorde et le dévoiement des guerriers. Une infime minorité resta en Irlande ; les fils de Beoan, Matach, Erglan et Iartach, allèrent au nord de l'Écosse (à Dobar et Iardobar) ; les fils de Bethach au nord du monde. Semeon s'établit en Grèce.

Cette situation se reproduit avec les autres « prises » de l'Irlande, dans les mêmes conditions de quantité et de qualité. Le combat pour la liberté étant aussi la lutte pour une terre, les mêmes conditions entraînent les mêmes effets : les Némédiens, désormais divinisés comme *Túatha Dé Danann*, les *Fir Domnann* et les *Gaileoin* revinrent en Irlande, Fonctionnellement et dans le contexte ethnique des invasions les Fir Bolg doivent être tenus pour des rivaux de même souche que les Túathan comme le montre la rencontre de Sreng l'envoyé des Fir Bolg, « homme grand et rude », « sans peur ni frayeur devant qui que ce soit », et des Túatha : ils font un contrat d'amitié, mais cela ne durera pas. Le récit réunit ainsi deux comportements possibles entre membres de souches apparentées (némédiennes), l'alliance et le conflit (société héroïque).

Cette section du *LGE* introduit la notion de sacré, qui distingue qualitativement les nouveaux venus. Cela ne les assure pas pour autant de la fortune. En Irlande, objet de leurs espoirs, les fléaux naturels que le charisme royal ne suffit pas toujours à conjurer se conjuguent aux ennemis permanents venus de la mer, et sans doute du pays des morts. Ailleurs il est possible de se trouver un territoire. L'extérieur est donc attirant et dangereux. En restant on risque la soumission, les dissensions dues à la surpopulation, à la bellicosité endogène et étrangère ; en partant on risque l'esclavage, l'errance, l'épuisement. C'est pourtant cette solution que dicte Fintan, feu<sup>2</sup> de la raison et de l'expérience.

Cette séquence offre un grand intérêt pour la contextualisation, ce dont je traiterai ailleurs. Ces sont les raisons mêmes des expansions protohistoriques dans le centre de l'Europe. Au Néolithique final et au début de l'âge du Bronze, l'économie de production et la sédentarité ont provoqué un accroissement de la population que l'usure des meilleures terres agricoles a changé en crise démographique, cause de conflits et de migrations. Sans intervention radicale des dieux, l'univers serait « souillé ».

---

<sup>1</sup> Dans un poème sur des combats royaux, *cōemchlann* signifie « d'une belle lignée » (K. Meyer, « über die älteste irische Dichtung », *Preuss. Akad. Der Wissenschaften*, 1913, pp. 18 et 19) ; *cāem* est « précieux, aimé ».

<sup>2</sup> Fintan Feu dans l'eau, Ph. Jouët, *DMRC*, s. v.

## 21. De la violence occasionnelle à la guerre politique

L'intervention de Lug à Mag Tured montre comment le Diocure immortel a connu une faveur nouvelle en devenant l'espoir d'une communauté en péril. Celui dont la seule fonction initiale était de ramener les puissances diurnes, le beau temps, passe en revue les Túatha Dé Danann dans une procédure dialoguée, ritualisée, qui rappelle le *census* romain. Il en exige obéissance et leur fait des reproches (version 2 de *CMT*). Ils n'ont pas besoin de force guerrière supplémentaire, mais d'une direction. Son exploit majeur est de vaincre le sommeil de l'ivresse et les liens qui le retenaient, symboles de la vieille année. La seconde version de la bataille insiste sur cette épiphanie enflammée qui stupéfie les deux camps. Bien qu'il soit dit *londainsclech* « combatif, fier », sa main rouge est une image du crépuscule du matin. Lug éveille le nouveau cycle. Ainsi une entité de la plus ancienne religion cosmique est devenue le guide d'une *tuath* en devenir.

Un épisode du *Mabinogi de Math* oppose deux types de société et de chefs. Gwydion est un conseiller mobile qui agit par ruse et magie, alors que le roi Math, rituellement confiné à sa cour, doit rétablir l'ordre en punissant Gilfaethwy, un aristocrate abusif, et Gwydion lui-même. Quand Gilfaethwy et Gwydion, changés en bêtes, conçoivent dans les forêts un « loup », un « sanglier » et un « cerf », Math les humanise, si bien qu'ils seront les *Cynresseddau* ou « guerriers éminents, la classe d'âge des *iuuenes*. Désormais, on ne combattra plus comme on le faisait avant la mise en ordre du roi Math (aspect clair de la première fonction souveraine<sup>1</sup> dont Gwydion est le pôle magicien) qui devient de ce fait régulateur de la société). Maître du temps fixé et des temps juridiques, Math ne méconnaît pas leur utilité, mais les place au service d'une société politique.

Quant à la guerre civile, elle résulte de la constitution de factions, comme celles que mentionne César, *Guerre des Gaules* 6,11 pour la société gauloise, à l'intérieur des cités et de leurs subdivisions, mais aussi des familles : la faction des Éduens, alliés de Rome, et celle des Séquanes, alliés aux Germains d'Arioviste. Tout cela survint dans une période de grands troubles politiques et de réformes inachevées. La déstabilisation intérieure s'est conjuguée aux incursions étrangères pour affaiblir et ruiner la société gauloise : la défaite de l'ancienne aristocratie ; la fin de l'institution royale entraînant le déclin de son entourage traditionnel, dont les druides, et de la littérature orale ; la mainmise de Rome sur l'administration, les tribunaux, le fisc ; les nouvelles modes du savoir et de l'instruction vite adoptées par ce qui allait devenir la nouvelle classe possédante gallo-romaine ; la garantie militaire offerte par Rome contre d'autres invasions ; la surveillance et la protection du littoral ; l'établissement d'un ordre favorable au commerce ; l'afflux dans les villes d'hommes de toutes les contrées de l'Empire, et bientôt l'évangélisation ; l'usage du latin comme *linga franca* et langue de lettrés, tout cela a contribué à l'extinction rapide du celtique gaulois.

## 22. Männerbünde

L'Irlande mythique enfin stabilisée, qui a intégré l'agriculture sédentaire, accède à une nouvelle société sous l'autorité théorique du roi. Les sociétés guerrières et les confréries ont perdu leur raison d'être, bien que les compétitions entre clans, entre prétendants à ma royauté locale, et les traits de caractère propres à la société héroïque ne s'effacent pas pour autant, comme le montrent les grands récits épiques.

Les membres d'un compagnonnage ont choisi de s'engager au service d'un seigneur qui les a acceptés, sans qu'il existe entre eux d'autres liens qu'un engagement mutuel de fidélité et de rétribution des services rendus. Selon l'expression galloise, ils « paient leur hydromel » à celui qui les nourrit, avec leur sang. Les liens issus de ce libre choix se substituent à ceux du lignage, les solidarités électives aux solidarités naturelles. Ces confréries de jeunes guerriers dont l'origine

---

<sup>1</sup> Contrairement au classement de Dumézil, voir P. Jouët, *op. cit.*

remonte à de très anciens rituels d'initiation masculine et qui, dans la société lignagère, devaient jouer un rôle mineur et transitoire, se stabilisent et prennent une importance nouvelle : elles préfigurent le compagnonnage et lui fournissent ses meilleurs éléments, vu les conditions sévères auxquelles était soumis leur recrutement chez plusieurs peuples, notamment pour les *fianna* en Irlande. L'indo-européen a également une désignation formulaire du siège à partir de la racine \**sed-* « s'asseoir », qui vaut aussi pour les dieux.

### 23. Les *Fianna*

La *Fian* est la troupe des jeunes guerriers *fianna* et le nom collectif des *Fianna* de Finn (*fiann* est une forme plus récente), dont l'importance varie de quelques hommes (trois, cinq, neuf ou douze) à trois fois neuf, une centaine ou cent cinquante. L'institution remonte aux compagnonnages guerriers de l'Antiquité. Les analogies relevées avec le monde héroïque scandinave<sup>1</sup> s'expliquent par la parenté originelle des conceptions. *Einherjar* et *Berserkir* sont assez proches des *fianna*.

Les premiers textes traduisent l'hostilité du clergé envers des éléments dont le mode de vie, *fiannas*, et l'éthique paraissaient incompatibles avec le christianisme installé de la *túath*. Avec le temps, cette aversion s'est atténuée, au point que les traditions vernaculaires de Fenians furent intégrées au corpus lettré, ce dont témoigne au premier chef l'*Acallam na Senórach* (XII<sup>e</sup> s.).

Une anecdote racontée par le *fianna* Caílte aux nobles d'Irlande rapporte qu'à la mort de leur père les deux fils du roi Feradach Fechnach firent deux parts de l'île. D'un côté « les trésors, les troupeaux, les forteresses », de l'autre « les falaises et les estuaires, les fruits des bois et des mers, le saumon et le gibier ». Les nobles se récrièrent, car le partage ne leur semblait pas égal. Ils auraient préféré « les banquets, les demeures et toutes les autres choses de prix ». « La part que vous méprisez, déclara Caílte, est la plus précieuse à nos yeux. » De fait, le fils cadet « choisit de jeter son lot avec les *Fianna* » tandis que son frère héritait de la souveraineté sur l'Irlande. À la mort de son frère, il devint roi et un autre prit la tête de la *fian*<sup>2</sup>.

### 24. Conclusion

Les hommes et les dieux ont donc coexisté, souvent coopéré, dans les combats, notamment dans les périodes tragiques des mouvements de peuples. Quand le destin de la communauté est en jeu, la guerre est une façon d'obtenir les richesses, la gloire et l'immortalité relative. Le combat se mène dans le monde intermédiaire contre des hommes mortels, rivaux ou ennemis ; dans le monde d'en bas, entre les hommes et les démons mauvais ou les fantômes des morts ; dans l'Autre Monde lumineux contre les ennemis des dieux retirés. Les exigences d'une société politique enfin stabilisée n'ont pas effacé les comportements individuels des héros, ni le recours aux bandes juvéniles plus ou moins tolérées. Le lieu de plus grande tension est le monde intermédiaire où s'affrontent les humanités concurrentes, mais aussi les puissances non humaines qui les animent ou les assistent. Le combat, dans les formes archaïques ou récentes comme la guerre, participe de ce mouvement.

---

<sup>1</sup> La théorie de Zimmer qui donnait au Cycle de Finn une origine scandinave repose sur des constructions « fort hasardeuses et que contredit par ailleurs l'antiquité d'un corps de légendes dont la popularité est attestée dès le VIII<sup>e</sup> siècle », M.-L. Sjoestedt, *op. cit.* 99.

<sup>2</sup> S. O'Grady, *Silva Gadelica*, 2 vol. Londres, 1892, II, 165.

### La chute de Numance : mythe fondateur de l'Espagne

Les adjectifs qualificatifs construits sur des noms de ville sont légion, il est cependant rare que leur définition corresponde à autre chose que « relatif à ». En espagnol – en castillan, pour être correct – l'adjectif « numantino » caractérise ainsi « l'habitant de Numance », certes, mais, selon la Real Academia Española, il désigne aussi celui qui « résiste avec ténacité jusqu'à l'extrême, le plus souvent dans des conditions précaires »<sup>1</sup>. Plus que pour ses ruines, c'est donc pour son esprit combatif, pour le sacrifice de sa population, que Numance, la cité celtibère<sup>2</sup> conquise en 133 avant J.C par Scipion Émilien, est passée à la postérité. Le mythe de Numance et de ses habitants assiégés et affamés préférant se suicider plutôt que de tomber aux mains d'ennemis étrangers, a une telle prégnance en Espagne que le nom de cette cité arévaque fut donné à nombres d'œuvres comme *La Numancia* de Miguel de Cervantès (1585), ou encore *El último día de Numancia* du peintre Alejo Vera y Estaca (1881). Qu'un événement historique, consigné dans des chroniques, puisse inspirer peinture et littérature – arts où le pathos s'exprime – n'est pas rare ; mais qu'il inspire des domaines autres, comme sportif ou militaire – où la victoire seule semble importer –, est moins évident. Le nom « Numancia » a en effet été donné à une frégate supposée symboliser la régénérescence de l'Armada espagnole après la défaite de Trafalgar. C'est encore le nom choisi pour le club de football C. D Numancia de la ville de Soria. Enfin, confondant vainqueurs et vaincus, victoire et défaite, l'Académicien Arturo Pérez-Reverte, en 2013, écrivait sur Twitter : « *Merci pour Numance. Pour les derniers de Baler. Merci pour les républicains de la Nueve, ceux de Leclerc, qui sont entrés les premiers dans Paris.* »<sup>3</sup> Pourtant Numance – que nous, Français, aurions envie de considérer comme une Alésia espagnole – a perdu la guerre dans laquelle elle s'était jetée corps et âme entre 153 et 133 avant J.C. Comment une défaite peut-elle avoir cette aura glorieuse, ce pouvoir unificateur ? Comment l'esprit celte des Arévaques affamés, peu avant la fin de l'âge du fer, peut-il symboliser la pugnacité d'une Espagne qui doit renaître et reconquérir, revivre son siècle d'or ? La chute de Numance, qui n'est pourtant ni la première ni la dernière ville celtibère à avoir affronté Rome, est aujourd'hui plus un symbole qu'un événement historique. Les données archéologiques, les informations consignées sur le martyre d'une ville ibérique marquant la domination romaine et la fin des guerres celtibères sont orchestrées pour devenir les sources d'une mythologie de la renaissance. Et si le mythe veut, en dépit des faits historiques, que Numance ait été seule dans l'adversité, c'est pour mieux en faire une puissance fondatrice. L'Espagne, qui comme l'Hispanie romaine, est une

<sup>1</sup> « Que resiste con tenacidad hasta el límite, a menudo en condiciones precarias. »

<sup>2</sup> Comme Pierre-Yves Lambert, « nous employons un terme, « Celtibère », qui est probablement inadéquat, mais qu'il fallait bien utiliser puisque c'est le nom employé par les historiens antiques. » Nous utiliserons donc ici la définition que l'historiographie politique romaine a associée au terme « celtibère » : « « Celtibères » [désigne] un groupe de peuples (celtiques ?) hostiles à Rome... [avec] « une unité celtibère fabriquée par Rome, exactement comme la conquête de César suscite, par réaction, une unité gauloise autour de Vercingétorix ». Pierre-Yves Lambert, « le territoire celtibère : essai de définition », in Lire les territoires des sociétés anciennes, Mélange de la Casa de Velázquez n°35-2, 2005, pp.45-74. Article consultable à l'adresse : <https://journals.openedition.org/mcv/2032#:~:text=12Pour%20Appien%2C%20par%20exemple.VI%2C%20VIII%2C%20%C2%A7%2042.>

<sup>3</sup> Trad. ori, d'après « Gracias por Numancia. Por los últimos de Baler. Gracias por los republicanos de la 9A, los de Lecrec [Leclerc], que entraron los primeros en Paris. »

<https://twitter.com/perezreverte/status/303208146179072000>. Consulté le 13/08/2023

conjonction d'entités plus ou moins rivales, plus ou moins soumises à un pouvoir central, n'utiliserait-elle pas l'héritage de la cité celtibère comme ciment pour son existence unifiée – et ô combien précaire... ?

## I Numance : des faits au mythe

Le mythe de Numance tient, selon Enrique Cabrejas Iñesta, à la simplicité héroïque du sacrifice des Numantins. Pour ne pas céder une victoire pleine et sans tache aux Romains qui les assiégèrent et les contraignirent à la famine, les Numantins incendièrent leur ville avant de s'ôter la vie. En cet acte réside, selon l'historien, le passage à la postérité de la cité :

*« À l'été 133 avant J.C, ses habitants préférèrent s'ôter la vie les uns aux autres plutôt que de livrer la ville et devenir des esclaves. Ils incendièrent la ville pour qu'elle ne tombât pas aux mains de Rome. De cette manière, Numance devint un modèle mondial de la geste héroïque et un synonyme de résistance universelle. »<sup>1</sup>*

Le suicide collectif des habitants coupa l'herbe sous le pied des Romains. L'armée de la Tarraconaise, alors qu'elle était constamment défaite par les guerriers celtes depuis plus de vingt ans, l'emporte sans avoir eu à tirer le glaive.

La chute de Numance est donc tout autant un débat historiographique qu'un événement en tant que tel. Parce que l'histoire est d'abord écrite par les vainqueurs, les causes et conséquences de la chute de la cité celtibère proviennent des chroniques romaines.

Cicéron, par exemple, loin d'y voir un événement en soi, en fait une simple étape dans l'histoire romaine, plus particulièrement dans l'histoire de l'un de ses héros : Scipion Émilien.

Dans le *Songe de Scipion*, l'essayiste imagine un dialogue entre les deux Scipions — Scipion Émilien se voit prophétiser ses réussites par son ancêtre Scipion l'Africain :

*« Après avoir renversé Carthage, tu seras appelé aux honneurs du triomphe...tu mettras fin à une guerre des plus importantes, tu ruineras Numance. Mais après avoir monté en triomphateur au Capitole, tu trouveras la République tout agitée par les menées de mon petit-fils. »<sup>2</sup>*

Scipion Émilien – qui recevra le surnom de Numantin en 133 avant J.C – se voyait ainsi opposé à un nouvel ennemi, plus intime cette fois-ci, puisque composé d'une partie de Rome elle-même : le tribunal de la Plèbe et les Gracques.

L'ennemi celte avait alors une importance narrative dans l'édification du récit historique de la République. Numance était utile à la construction par écrit d'un héros au service de sa patrie et combattant une tribu lointaine et barbare. Et Numance devient personnage à part entière du récit historique<sup>3</sup>. Les œuvres contemporaines conservent cette tradition de faire de Numance en

---

<sup>1</sup> Trad. ori., d'après « En verano de 133 a. C., sus habitantes prefirieron quitarse la vida unos a otros, antes que entregar la ciudad y convertirse en esclavos. Incendiaron la ciudad para que no cayera en manos de Roma. De este modo, Numancia se convirtió en un referente mundial de la gesta heroica y un sinónimo de resistencia universal. » Enrique Cabrejas Iñesta, « El secreto ibero », Numantía, fascículo 15, 2014, p. 6. Consultable à l'adresse :

[https://www.researchgate.net/publication/327186637\\_Numantia\\_fasciculo\\_15](https://www.researchgate.net/publication/327186637_Numantia_fasciculo_15).

<sup>2</sup> Trad. Désiré Nisard, Œuvres complètes de Cicéron, Didot, 1864, pp. 342-348. D'après : « Cum autem Carthaginem deleueris, triumphum egeris censorque fueris... bellumque maximum conficies, Numantiam excindes. Sed cum eris curru in Capitolium inuectus, offensas rem publicam consiliis perturbatam nepotis mei. » Cicéron, De Republica, VI.

<sup>3</sup> L'individu qui a incarné au mieux la résistance numantine pour les chroniqueurs romains est probablement Rétogènes, mentionné par Appien ou encore Valère Maxime. Celui réussit à percer le siège de Scipion avec un petit groupe de guerriers pour essayer de trouver le soutien d'autres cités celtibères. Cette percée, si elle est conservée en tant que péripétie par les



sa totalité l'équivalent d'un personnage éponyme : le roman de José Luis Corral par exemple s'intitule seulement *Numance*<sup>1</sup> alors qu'il y a bien un personnage principal, et déjà chez Cervantès, Scipion personnifiait son ennemi : « *Que fuera aún viva y en su ser Numancia,* »<sup>2</sup>

Ainsi, si *Cartago delenda est* comme disait Caton, alors *Numantia legenda est*, dans l'histoire de la République romaine. C'est d'ailleurs l'utilité que revêt Numance pour les Romains de Cervantès, selon Jean Canavaggio : « *La cité celtibère s'affirme comme le symbole d'un défi opiniâtre et scandaleux à la suprématie romaine* », écrit-il dans sa préface à la pièce du manchot de Lépante.

Mais très tôt le triomphe du Numantin est historiquement nuancé. *L'Épitome ou l'Abrégé de l'histoire romaine* de Lucius Annaeus Florus rend justice à la combativité des Celtes :

« *Enfin, comme elle paraissait invincible, il fallut recourir à celui qui avait détruit Carthage. Jamais guerre, s'il est permis de l'avouer, n'eut une cause plus injuste... Gloire à cette cité si courageuse, si heureuse, à mon sens, au milieu même de ses malheurs ! Elle défendit avec fidélité ses alliés ; elle résista pendant une longue suite d'années, avec une poignée d'habitants, à un peuple qui disposait des forces de l'univers. Accablée enfin par le plus grand des généraux, cette cité ne laissa à son ennemi aucun sujet de joie. Il n'y eut pas un seul Numantin qu'on pût emmener chargé de chaînes. Point de butin ; car les vaincus étaient pauvres, et avaient eux-mêmes brûlé leurs armes. Rome ne triompha que d'un nom.* »<sup>3</sup>

Et peu à peu une tradition du triomphe frustré de Scipion s'instaure avec Ambrosio de Morales – que reprend Cervantès. Les Numantins, dans la pièce, obtiennent une voix en choisissant la voie du martyr, puisque le Numantin Théogène déclare :

« *Prenons seulement garde à ce que l'ennemi de nous jamais n'obtienne triomphe ni gloire ; il faut au contraire qu'il serve de témoin qui atteste et immortalise notre histoire... on se souviendra de nous mille siècles : que rien ne demeure ici, dans Numance dont l'ennemi puisse tirer profit* »<sup>4</sup>

Cervantès fait fi de la cinquantaine de prisonniers que ramena effectivement Scipion Emilien à Rome. Et le Polybe que recrée José Ángel Mañas, dans *l'Hispano*<sup>5</sup>, insiste sur l'aspect réel des faits que la littérature doit (ou non, puisque l'œuvre est une fiction) respecter : quand le Scipion Emilien du roman déclare « *Ils sont tous morts* »<sup>6</sup>, l'historien grec précise : « *C'est bien, même si ce n'est pas tout à fait exact. Permetts-moi, lorsqu'il s'agira de raconter ce qui est arrivé dans mes Histoires, de m'en tenir toujours aux faits. Nous ramenons cinquante prisonniers.* »<sup>7</sup>

---

auteurs, est parfois attribuée à d'autres, comme si le personnage historique attesté disparaissait au profit de l'exploit d'un personnage fictif. Cervantès se dispense de Rétogènes, et José Ángel Mañas, bien qu'il le conserve, le discrédite au profit de son frère aîné, fictif, Idris.

<sup>1</sup> José Luis Corral Lafuente, *Numancia*, Edhasa, 2006. Comme José Ángel Mañas, celui-ci cède à la tentation de créer un héros fictif, Aracos.

<sup>2</sup> La formule espagnole proposant la personnification de la ville étant déterminante, nous nous permettons sa mention dans sa langue originelle. « *Numance serait-elle encore en vie* ». Trad. Jean Canavaggio, *Numance*, folio théâtre, 2014, p. 139. D'après Cervantes, *El cerco de Numancia*, édition numérique de la Biblioteca virtual Miguel de Cervantes, consultable à l'adresse : <https://www.cervantesvirtual.com/obra/el-cerco-de-numancia-0/>

<sup>3</sup> Trad. Théophile Baudement, *Abrégé de l'histoire romaine*, Livre II, 1840, édition numérique consultée le 13/08/2023. [https://fr.wikisource.org/wiki/Abr%C3%A9g%C3%A9\\_de\\_l%E2%80%99histoire\\_romaine\\_\(Florus\)/Livre\\_II](https://fr.wikisource.org/wiki/Abr%C3%A9g%C3%A9_de_l%E2%80%99histoire_romaine_(Florus)/Livre_II).

<sup>4</sup> Trad. Jean Canavaggio, *Numance*, op. cit., p. 98.

<sup>5</sup> José Ángel Mañas, *El hispano*, Arzalia, Madrid, 2020. Traduction française par Aurelio Díaz, *L'Hispano*, Anacharsis, Toulouse, 2022.

<sup>6</sup> Trad. Aurelio Díaz, *L'Hispano*, op. cit., 291.

<sup>7</sup> Ibid.

Ainsi, dès la chute de Numance, les Celtibères de la péninsule ibérique sont un objet de fiction, à partir duquel est façonnée une narration, tenant tout autant, si ce n'est plus, de l'emphase à visée glorifiante que de la description ethnographique.

Les historiens gréco-romains ont l'ambition scientifique et historiographique de décrire les Celtibères, et plus particulièrement les Arévaques. Diodore de Sicile, par exemple, insiste sur le caractère redoutable de leur organisation guerrière :

*« Ce peuple déploie pour la guerre non seulement une excellente cavalerie, mais aussi une infanterie qui brille par son courage et son endurance à la souffrance... Ils utilisent une technique spéciale pour la fabrication de leurs armes. Ils enterrent des pièces de fer qu'ils laissent s'oxyder un certain temps pour n'en garder que le noyau central, obtenant de la sorte de magnifiques épées et autres armes. Une arme fabriquée de cette façon coupe n'importe quel objet qu'elle rencontre sur sa route, si bien qu'il n'y a pas bouclier, casque ou corps qui résiste à son choc... »<sup>1</sup>*

Le triomphe d'un héros ne peut se mesurer qu'à la dangerosité de son ennemi. Plus l'ennemi est farouche, plus la victoire de Rome peut être éclatante. Et à l'inverse, dans les réécritures promantines, plus les Numantins sont farouches, plus sublime est leur sacrifice – mais nous y reviendrons.

Le celtibère numantin devient ainsi, au II<sup>e</sup> siècle, bestial dans la narration d'Appien dans *l'Ibérique* :

*« Peu après, comme toutes les nourritures comestibles s'étaient mises à manquer... ils commencèrent par faire bouillir des peaux pour les sucer, comme font certains en temps de guerre en cas de nécessité. Puis, quand les peaux également leur manquèrent, ils dévorèrent de la chair humaine bouillie, tout d'abord celle des mourants, que l'on débitait dans les cuisines... Leur âme était devenue sauvage par la suite de leur alimentation, leur corps semblable à celui des bêtes féroces sous l'effet de la faim, de la maladie, de leur longue chevelure et de la durée du siège. »<sup>2</sup>*

La diabolisation de l'ennemi celtibère pour les chroniqueurs antiques permet d'expliquer les revers de l'armée romaine dans la péninsule ibérique. Comme l'écrit José Ángel Mañas dans *L'Hispano*, « *l'Hispanie était devenue un problème pour Rome depuis de trop nombreuses années.* »<sup>3</sup> Alors, quel était ce « problème Numance » ? Quelle est cette « guerre du feu » que les historiens romains évoquent ?

Rappelons qu'il y a plusieurs Numances : les fouilles ont mis en avant trois états de la cité. « *On a considéré que la ville de 133 avant J.C., située dans la partie supérieure de la colline, devait avoir environ 7,6 ha. La ville celtibère du I<sup>er</sup> siècle avant J.C. possédait environ 9 ha., comme semble l'indiquer l'espace existant jusqu'à la deuxième ligne défensive localisée. Le noyau urbain de Numance, à l'époque impériale, devait atteindre environ 22 ha de superficie. Cette zone aurait été occupée par la ville romaine elle-même.* »<sup>4</sup>

<sup>1</sup> Diodore de Sicile, Bibliothèque historique, Livre V, XXXIII mentionné dans *L'Hispano*, p. 19. Texte original consultable à l'adresse : <https://remacle.org/bloodwolf/historiens/diodore/livre5b.htm>.

<sup>2</sup> Trad. Paul Goukowsky, Appien, Histoire romaine, Livre VI : *L'Ibérique*, Tome II, Les Belles lettres.

<sup>3</sup> Trad. Aurelio Díaz, *L'Hispano*, op. cit., p. 52.

<sup>4</sup> Trad. ori., d'après : « Se ha considerado que la ciudad del 133 a.C., localizada en la zona alta del cerro, debió tener unas 7,6 ha. La urbe celtibérica del s. I a.C. poseyó unas 9 ha, según parece indicar el espacio existente hasta la segunda línea defensiva localizada. El núcleo urbano de Numancia, en época imperial, debió alcanzar unas 22 ha de superficie. Esta área estaría ocupada por la ciudad romana propiamente dicha. » Sara Isabel Núñez Hernández, **Leonard A. Curchin** *in Villes et territoires dans le bassin du Douro à l'époque romaine*, chap. « Corpus de ciudades romanas en el valle del Duero », « Numancia », 2019, pp. 501-509, consultée le 13/08/2023 à l'adresse :

La Numance qui catalyse les instrumentalisation mythiques est bien celle des 7,6 hectares, dont on avait perdu la localisation exacte jusqu'à ce qu'Eduardo Saavedra découvre l'emplacement de ses ruines et que son confère Adolf Schluten définisse l'emplacement des camps romains déployés autour.

Il s'agit d'une Numance celtibère et plus précisément arévaque, et c'est bien contre la romanisation que se construit, *a posteriori*, le discours des héros arévaques de José Ángel Mañas : « *Si vous laissez Rome gagner, vos enfants, comme tous les enfants de tous les vaincus, finiront par parler leur langue, oubliant la nôtre, et avec le temps ils perdront jusqu'au souvenir de ce que nous sommes. Ils perdront leur âme* »<sup>1</sup>.

Mais du fait de sa destruction, de la distribution de ses terres aux voisins (édification d'une Numance pélendonne au I<sup>er</sup> siècle avant J.C, détruite lors de la guerre sertorienne, et édification de la Numance romaine sous Auguste), les informations manquent. Quelques débats ont lieu au XVI<sup>e</sup> siècle sur la localisation de la ville, notamment à partir des suppositions du frère Antonio de Guevara dans ses *Épîtres familières*, mais c'est bien avec la fin du XIX<sup>e</sup> que la Numance détruite par Scipion devient un objet en soi. Et c'est l'urbanisation du site tout au long du XX<sup>e</sup> siècle, avant sa classification en zone archéologique, qui provoque son inclusion sur la liste rouge du patrimoine espagnol en danger. L'intérêt espagnol pour la défaite celtibère se révèle avec l'importance de la commémoration des 2150 ans de la chute de la cité, en 2017<sup>2</sup>.

Le faible nombre des sources est accentué par une déshistorisation volontaire, qui favorise le calque entre les guerres postérieures espagnoles et la chute de la cité arévaque.

La chute de Numance de 133 avant J.C n'est en effet pas le seul événement où Romains et Celtibères s'affrontèrent. Les guerres celtibères, période d'affrontements non continus entre 181 et 133, sont elles-mêmes la conséquence de la seconde guerre punique, qui aboutit au partage de la péninsule romanisée en Hispanie Citérieure et Hispanie Ulérieure. Dans certaines réécritures, l'association entre Celtibères et Carthage, ou encore les victoires de Tiberius Gracchus sont passées sous silence au profit d'une focalisation sur Numance. Il y a donc comme une décontextualisation plus ou moins volontaire de la défaite numantine.

José Ángel Mañas, dans son *Hispano*, par exemple, se contente de la mention ci-dessous pour en arriver au soulèvement de Numance :

« *Rome ! la lointaine cité maintenant depuis plus de deux décades la paix signée par Tiberius Sempronius Gracchus avec les peuples d'Hispanie. Les armées romaines qui contrôlaient le territoire étaient restées inactives très longtemps. Cependant, Segeda, la ville des Belli, alliée des Numantins, avait osé défier le pouvoir lointain en construisant une muraille qui, disaient les envahisseurs, violait les termes du traité de paix.* »<sup>3</sup>

Le siège de Numance entre 134 et 133 avant J.C catalyse les attentions et alors que l'on pourrait considérer que la révolte numantine entre 153 et 133 avant J.C est le résultat d'autres conflits, ces derniers sont, au mieux, à peine évoqués dans les narrations modernes des faits, au pis, ignorés volontairement.

Ce que canalise donc Numance c'est le topos « siège » et ces conséquences immédiates – tactiques dont se souviendra César pour Alésia. Le siège repose d'abord sur un déséquilibre du

---

<https://books.openedition.org/ausonius/1065?lang=fr>.

<sup>1</sup> Trad. Aurelio Díaz, L'Hispano, op. cit., p. 192.

<sup>2</sup> Voir le site internet dédié : <http://conmemoracionnumancia.es/>.

<sup>3</sup> Trad. Aurelio Díaz, L'Hispano, op. cit., pp. 27-28.

nombre. Les historiens s'accordent pour dire qu'il y aurait eu entre 40 et 60 000 Romains contre 4 à 8 000 Numantins. Cervantès pour glorifier non plus Rome, mais la tribu celtibère, modifie les chiffres par rapport à ceux que l'on trouve chez Morales, sa source principale : « *¿Qué harán tres mil contra ochenta mil?* »<sup>1</sup> Là encore, on voit que dans la prégnance mémorielle de Numance, plus que le fait, c'est le symbole qui importe. La formule joue à s'auto-enrichir pour glorifier le sacrifice arévaque. Le « *tres mil* », en plus de jouer sur la symbolique christique du 3, évoque les 300 Spartiates des Thermopyles puisque le « *ochenta mil* » l'emporte en termes de syllabes – le trisyllabique « *ochenta* » est trois fois plus important que le monosyllabe « *tres* ».

Le siège est en soi ce qui va trouver le plus d'écho. Objet de gravures, lithographies et de peintures, il résonne avec divers événements de l'actualité européenne et surtout de l'historiographie qui en est tirée. C'est un objet pictural, un motif adaptable et assimilable par le profane qui n'a plus forcément toutes les caractéristiques de la Numance de l'archéologue ou du linguiste, et ce phénomène s'accroît tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, avec le romantisme national et le Primitif des Peuples.

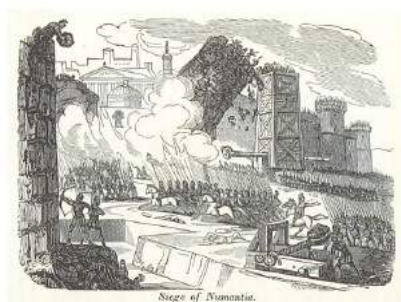


Illustration de la page 182 « Siège de Numance », in *History of Greece and Rome, including Judea, Egypt, and Carthage*. John Russel, 1854.



*El último día de Numancia*, Alejo Vera y Estaca, 1881. À noter que le personnage central, en tunique jaune, évoque le personnage central de *El 3 de Mayo* (Goya), symbole d'une Espagne martyrisée, mais combative... Comme si la Numance picturale devenait une somme des motifs picturaux antérieurs.

Ainsi, la résistance de Cadix, en 1702, lors de la guerre de Succession d'Espagne, devient, en 2011, une nouvelle résistance numantine, dans l'article journalistique de Fernando Díaz Vilanueva, « Cadix, "la Numancia del mar" ». Les armées de Rome deviennent la conjuration anglaise, hollandaise et autrichienne contre les forces françaises :

*« Le 28 septembre, alors que 35 jours de siège déchirants s'étaient déjà écoulés, Rooke ordonna de ramasser les troupes expéditionnaires et de mettre les voiles vers le large. Ni*

<sup>1</sup> « Que feront trois mille contre quatre-vingt mille ? » Trad. Jean Canavaggio, Numance, op. cit., p. 97.

*avec tout en sa faveur ni avec une démonstration de force similaire n'avait-il réussi à prendre la Numancia de la mer. »<sup>1</sup>*

Du siège de Rocroi à la résistance de l'Espagne républicaine, la résistance arévaque devient le filtre de lecture de tout siège. Alors que la *Numance* de Cervantès (qui aurait connu, du vivant de l'auteur, selon Jean Caravaggio « *plutôt qu'un vrai triomphe... un succès d'estime* ») est mise en scène par Jean Louis Barrault, en mai 1937 au théâtre Antoine, Robert Mérac, dans le **Grin-goire**, explique que « *Numance s'est appelée Gérone, Saragosse ou Tolède et les successeurs de Scipion l'Africain se sont brisé les dents sur les pierres ardentes de ses sierras.* »<sup>2</sup> Et ce en particulier en dehors de l'Espagne, comme si les Celtibères de Numance, qui n'avaient encore rien d'espagnol, étaient porteurs d'une réalité de l'âme espagnole. Toujours à propos de la mise en scène de *Numance* de 1937, Jeanine Delpéch écrit pour les *Nouvelles littéraires* :

*« Ces citoyens qui défendent leur liberté menacée par des généraux habiles, ces hommes mal équipés, affamés, résistant avec un désespoir farouche à une armée aidée par toutes les ressources de la Rome impériale, cette Espagne Tragique... Comment ne pas évoquer Madrid et la guerre d'aujourd'hui ? »<sup>3</sup>*

L'histoire de Numance est donc en partie le résultat des histoires sur Numance, ce que résume José Ignacio de la Torre Echávarri :

*« Les trois éléments qui vont conforter le mythe – le fait historique, le symbole qu'il représente et enfin le site archéologique – suivirent des chemins différents et lors d'occasions différentes, configurant ainsi une image dénaturée de Numance. Pour cela, le contenu de l'histoire de Numance a presque toujours été sélectionné, prétextant que le symbole surpasse le fait historique dans la mémoire collective. »<sup>4</sup>*

Dans l'historiographie de la résistance celtibère contre Rome, dans la narration de 133 avant J.C, la perspective a peu à peu changé et, comme le sous-entend José Ángel Mañas, les rôles des deux belligérants se sont progressivement échangés, glorifiant la valeur guerrière des assiégés et réduisant les triomphateurs à des soldats trop débauchés pour avoir pu l'emporter. Dans l'extrait de la 24<sup>e</sup> lettre de la correspondance d'Eduardo Saavedra à Adolf Schluten, correspondance dont il choisit des extraits pour les mettre en annexe – on lit :

*« On peut voir la disposition des petites maisons où habitaient les soldats, la muraille, des tours, etc. Tout est très fort et on comprend que ceux qui se défendaient étaient les Romains ; ceux qui attaquaient, les Numantins. »<sup>5</sup>*

---

<sup>1</sup> Trad. ori., d'après : « El 28 de septiembre, cuando se cumplían ya 35 angustiosos días de sitio, Rooke ordenó recoger a las tropas expedicionarias y desplegar velas hacia mar abierto. Ni con todo a su favor ni con un alarde de fuerza semejante había conseguido rendir a la Numancia del mar.

Voir <https://www.libertaddigital.com/opinion/historia/cadiz-la-numancia-del-mar-1276239586.html>.

Consultée le 13/08/2023.

<sup>2</sup> Cité par Georges Sebbag, « Numance et la guerre d'Espagne », <https://www.philosophieetsurrealisme.fr/numance-et-la-guerre-despagne/>.

<sup>3</sup> Ibid.

<sup>4</sup> Trad. ori., d'après « los tres elementos que van a conformar el mito - el hecho histórico, el símbolo que representa y por último el yacimiento arqueológico -, siguieron caminos diferentes y en ocasiones opuestos, configurando así una imagen desnaturalizada de Numancia. Por ello el contenido de la Historia de Numancia ha sido casi siempre selectivo, pretendiendo que el símbolo sobrepasase al hecho histórico en la memoria colectiva.» José Ignacio de la Torre Echávarri, « Numancia : usos y abusos de la tradición historiográfica », in *Complutum*, n°9, 1998, pp. 193-211, p.193. Consulté le 13/08/2023, à l'adresse : <https://revistas.ucm.es/index.php/CMPL/article/view/CMPL9898110193A/29767>

<sup>5</sup> Trad. Aurelio Díaz, L'Hispano, op. cit., 312.

Alors, quel but a cette glorification de la résistance arévaque ? Pourquoi l'Espagne, dont le nom est le principal héritage de Rome, propose-t-elle un retour aux sources, réinvente-t-elle un récit pro-celtibère ?

## II Le mythe numantin : la renaissance des forces espagnoles

« *En combattant contre les Celtibères et les Cimbres, Rome ne luttait pas seulement pour la victoire, mais pour son existence même* »<sup>1</sup>, explique Adolf Schulten dans son *Histoire de Numance*. Les guerres hispaniques coûtèrent à l'armée romaine entre cent cinquante mille et deux cent mille soldats, soit, toujours selon Adolf Schulten, soixante-cinq mille citoyens entre 153 et 133 avant J.C. On comprend d'autant mieux les motivations de Scipion pour ne perdre aucun homme lors de sa campagne... Dès lors, si les guerres hispaniques devinrent une question de survie pour l'armée de la Tarraconaise, la chute de Numance, sans cesse réactivée en tant qu'objet culturel, devient un motif de régénérescence, la métaphore d'un moment suspendu dans l'histoire de l'Espagne.

Rappelons que la chute de Numance ne s'explique pas seulement par les circonvallations construites autour de la cité : Scipion a fait chasser des camps romains prostituées et autres divertissements susceptibles d'amollir ses soldats. De cette mesure, qui doit se comprendre dans la « crise militaire »<sup>2</sup> et sociale que connaît la République au II<sup>e</sup> siècle avant J.C, l'image d'une armée romaine livrée à la débauche s'est imposée. Lucius Anneus Florus explique ainsi :

« *Mais alors ce général eut de plus rudes combats à livrer dans son propre camp que sur le champ de bataille, avec nos soldats qu'avec les Numantins. Il accabla ses troupes de travaux continuels... il chassa les femmes perdues, les valets, et ne laissa de bagage que ce qui était d'un usage nécessaire.* »<sup>3</sup>

C'est d'ailleurs autour d'une tirade anti-mollesse de Scipion à ses soldats que se construit la scène d'exposition de la pièce de Cervantès. Le dramaturge, comme plus tard Montesquieu avec sa théorie des climats, utilise les caractères supposés inhérents aux différentes nations européennes pour glorifier les héros arévaques / espagnols et dégrader les Romains / anglo-flamands – puisque l'Espagne en 1585 s'engage dans la guerre anglo-espagnole :

« *Mais à vos mains blanches et délicates, et à vos visages dont le teint est fleuri, vous paraissez être nés là-bas, en Bretagne, ou engendrés par des pères flamands... Qu'est-ce donc que cette étrange mollesse ? Oui, qu'est-ce donc là ? Si je ne m'abuse, c'est un laisser-aller né de votre paresse, l'ennemie mortelle de votre vigueur.* »<sup>4</sup>

La réécriture mythologique des faits historiques de 133 avant J.C, construit l'ennemi envahisseur comme un être débauché et couard, ce qui *a contrario* fortifie l'image du Celtibère modèle. Alors, si la mythologie numantine bâtit les Arévaques comme des modèles de conduite et de bravoure, quelle cause cette dite mythologie retient-elle pour expliquer la chute de la ville ?

<sup>1</sup> Adolf Schulten, *Histoire de Numance*, mentionné par José Ángel Mañas, in *l'Hispano*, op.cit., p.18.

<sup>2</sup> Sur les raisons de cette crise militaire, voir l'introduction de François Cadiou, *Hibera in Terra miles*, Casa de Velázquez, Madrid, 2017, pp. 1-19, consultable à <https://books.openedition.org/cvz/551?lang=fr#text>, Consultée le 13/08/2023.

<sup>3</sup> Trad. Théophile Baudement, *Abrégé de l'histoire romaine*, Livre II, 1840, édition numérique consultée le 13/08/2023. [https://fr.wikisource.org/wiki/Abr%C3%A9g%C3%A9\\_de\\_l%2E%80%99histoire\\_romaine\\_\(Florus\)/Livre\\_II](https://fr.wikisource.org/wiki/Abr%C3%A9g%C3%A9_de_l%2E%80%99histoire_romaine_(Florus)/Livre_II).

<sup>4</sup> Trad. Jean Canavaggio, *Numance*, op. cit., p. 44.

C'est une cause dont les fondements sont historiques : son isolement. Numance a été isolée par Scipion avant qu'il ne dressât le siège de la ville. La carte indicative, dans *L'Hispano* de José Ángel Mañas, est éclairante sur ce point. Placée juste après le prologue et juste avant la liste des personnages principaux (nommés *dramatis personae*, comme si le latin et le substantif « personne » recouvraient toute ambiguïté sur l'aspect romanesque des faits d'un voile de vérité historique), cette carte montre le trajet préparatoire que Scipion a fait faire à ses soldats pour empêcher les alliances susceptibles d'appuyer Numance lors des mois de siège. Comme si les circonvallations du siège avaient été renforcées d'avance par une tactique d'endiguement.



Carte représentative du mouvement de l'armée de Scipion avant le siège de Numance.

Cet isolement, intégré dans une tactique militaire, a des échos dans la construction de l'entité politique « Espagne », laquelle est divisée depuis la Constitution de 1978 – qui reconnaît « *el derecho a la autonomía de las nacionalidades y regiones* » – en 17 Communautés Autonomes. Ce système de subdivision territoriale et politique permet la coexistence au sein du

même pays d'identités régionales et de langues diverses. Les revendications régionalistes sont plus ou moins fortes et plus ou moins historiques selon la communauté considérée, et cette coexistence devient le filtre de la recomposition mythologique des rivalités entre les différentes tribus celtes du II<sup>e</sup> siècle avant J.C.

Ainsi, le héros Idris<sup>1</sup> de José Ángel Mañas, alors qu'il a réussi avec Rétogènes à quitter la Numance assiégée, fait le tour des autres cités celtes susceptibles de les aider contre l'armée romaine. À Termance, « *symbole de la résistance contre Rome* »<sup>2</sup>, il constate que :

« *Les habitants de ce lieu, qui de mémoire d'homme avait toujours été peuplé, étaient des Arévaques, mais il y avait dans tout ce qu'il voyait, dans leurs façons de s'habiller et de parler, quelque chose de frontalier qui annonçait déjà les Carpétans.* »<sup>3</sup>

L'existence et la fin numantines sont alors construites pour devenir des exemples du plus grand danger qui guette l'Espagne : sa fragmentation. C'est pourquoi l'allégorie Espagne, dans la pièce de Cervantès se lamente :

« *Puisque mes fils, renommés et vaillants, les uns contre les autres sont toujours levés jamais pour leur bien ils n'ont accordé les furieux élans de leurs cœurs divisés ; plus leur union leur était nécessaire, plus, au contraire, ils se sont désunis...* »<sup>4</sup>

<sup>1</sup> L'onomastique du héros n'est pas laissée au hasard. C'est un nom dont les origines celtes ou arabes sont concurrentielles : Idris, l'Hispano dans lequel tout lecteur peut se retrouver, est nommé selon les couches historiques et culturelles qui ont façonné l'Espagne.

<sup>2</sup> Trad. Aurelio Díaz, *L'Hispano*, op. cit., p. 158.

<sup>3</sup> Id., p. 159.

<sup>4</sup> Trad. Jean Canavaggio, *Numance*, op. cit., pp.55-56.

La valeur de bilan que portent les verbes utilisés par Cervantès permet au spectateur de généraliser les rivalités celtibères de l'antiquité à n'importe quel moment de l'existence espagnole (Reconquête, Siècle d'or...)

Ainsi, si la chute de Numance a permis une prise de conscience par Rome sur les réalités de la péninsule ibérique et sur elle-même, sur l'état de son système politico-législatif, l'inversion des rôles provoquée par la mythologie pro-numantine permet à la Numance mythique d'avoir la valeur d'un *exemplum*.

Numance est donc devenue un berceau de la civilisation espagnole assiégée par des forces étrangères. Être espagnol, c'est être conscient du caractère ibérique de son existence. Toujours dans le roman de José Ángel Mañas, au chapitre 4 de la première partie (soit l'incipit), le lecteur assiste à une scène d'enseignement livrée par le druide numantin au héros : « *Nos raíces ont beau être invisibles, elles existent. Elles nous rattachent à notre terre. Est que se passe-t-il lorsqu'on coupe les racines ?* »<sup>1</sup> La question rhétorique est tout autant adressée diégétiquement à celui qui va être désigné par le titre comme « l'Hispano », qu'au lecteur, dont l'hispanité n'est pas à prouver puisqu'il lit, *a priori*, en castillan. La mimesis littéraire fait coïncider identification et identité entre l'hispano Idris et tout hispano potentiel.

Le passé originel que recouvre malgré elle la chute de Numance et l'hégémonie romaine dans la péninsule ibérique qui en a découlé fait que la mythologie numantine n'est pas seulement l'objet des arts. Comme les chroniqueurs antiques l'ont utilisée dans le récit de l'histoire romaine, le monde politique instrumentalise la matière arévaque.

Ainsi, pour favoriser la découverte de Numance et de la résistance arévaque, le CEIP (Colegio de Educación infantil Primaria) de la Junte de Castille-et-León a créé en 2017 un concours pour les élèves de Primaire intitulé « *¿Qué es Numancia para ti ?* »<sup>2</sup>, et lors de la cérémonie de remise des prix, pour la cinquième édition du concours, la déléguée Éducation de l'Assemblée a commenté l'utilité d'un tel concours : « *L'immense chance d'avoir une histoire, un passé glorieux comme peu l'ont et qui ne doit jamais être oublié. Bien au contraire, nous devons nous en sentir fiers, apprendre des leçons qu'il nous enseigne et nous devons le transmettre de génération en génération.* »<sup>3</sup>

Ainsi, la celticité ibérique est une racine qu'il faut entretenir, comme le prouve l'activité numérique mise en place sur le thème de Numance et à destination des enfants, lors du Confinement de 2020, en Espagne, activité mise en place par l'Association celtibérique Tierraquemada, autour d'un hashtag :

« *#YoMeQuedoEnCasaConTierraquemada ¿y tú ?* » :

« *Face à la situation actuelle à laquelle sont confrontés notre pays et notre région... nous voulons nous associer aux efforts pour rendre le séjour de chacun à la maison plus supportable. Pour cela et à partir du dimanche 22 mars 2020... l'Association lancera une activité intitulée "Apprenez à connaître Numance depuis chez vous"... des vidéos et autres contenus seront postés sur Facebook et Instagram*

---

<sup>1</sup> Trad. Aurelio Díaz, L'Hispano, op. cit., 26.

<sup>2</sup> « Qu'est Numance pour toi ? »

<sup>3</sup> Trad. ori, d'après María del Rocío Lucas Navas, « la inmensa suerte de tener una historia, un pasado glorioso como pocos y que nunca debe olvidarse. Bien al contrario, debemos sentirnos orgullosos de él, aprender de las lecciones que nos enseña y transmitirlo de generación en generación. » Déclaration consultable à l'adresse : <https://sorianoticias.com/noticia/2023-06-21-estos-son-los-ganadores-del-v-premio-que-es-numancia-para-ti-101674>.



*expliquant l'histoire de Numancia, les curiosités, la guerre tactique, comment les Numantinos vivaient et les Romains etc.. »<sup>1</sup>*

Cette utilisation de l'identité celtibère comme proprement espagnole et libérée d'une existence étrangère n'est cependant pas nouvelle.

Déjà lors de la Reconquista, l'historiographie place ses ruines à Zamora, c'est-à-dire en pays léonais. Le fer de lance de la Reconquista étant la Castille-et-León, on comprend d'autant mieux la récupération de la résistance numantine dans un contexte nationaliste. L'emplacement historique, scientifique de la cité, n'importait donc pas, seule comptait la symbolique de son emplacement. Comme si Numance devait être le nouvel épïcêtre proprement espagnol autour duquel devait s'organiser la résistance contre l'envahisseur maure. C'est là le premier usage nationaliste de la Numance mythique :

*« Défendre le christianisme lors de la reconquête léonaise et castillane ; pour consolider historiquement l'Empire de Felipe II du cœur de la Castille... la mémoire de son exploit sera sauvée, mais sera déplacée vers un autre emplacement éloigné de l'original, à Zamora. »<sup>2</sup>*

Mieux : la chronologie de la chute de Numance devient un nouvel an 0 pour l'existence de la couronne d'Espagne. Le thème du calendrier est particulièrement fécond dans la mythologie numantine. Le motif de Beltaine résonne particulièrement en Espagne avec les fêtes du 1<sup>er</sup> mai, dites « Los Mayos ». José Ángel Mañas cède à ce topos de l'état celtique de la péninsule, en le mettant en scène lors d'un rêve de son héros, inconscient suite à une blessure :

*« La fête de Beltaine, aux calendes de mai, était une date particulièrement importante à Numance. Elle annonçait l'imminence de l'été pour les communautés celtibères. À cette occasion, le bétail était déplacé vers les montagnes du nord, sur les hautes terres de pâturage, avec leurs sapins dressés haut dans le ciel, leurs ruisseaux cristallins et bondissants... Le nom de la fête venait de Bélénos, un des dieux favoris des Arévaques. »<sup>3</sup>*

De fait, les guerres hispaniques ont suffisamment fragilisé l'autorité romaine pour que les habitudes de la République en soient bouleversées. Selon les historiens latins, c'est bien à cause de la révolte – de ce qui fut considéré comme tel par la République — de Segeda que l'année commença à partir du 1<sup>er</sup> janvier et non plus avec les Ides de mars. Les consuls entrèrent en fonction plus tôt pour que la guerre en Hispanie puisse commencer avec le printemps : « La 598<sup>e</sup> année de la fondation de Rome, les consuls entrent pour la première fois en charge <aux

---

<sup>1</sup> Trad. ori., d'après « Ante la actual situación por la que pasa nuestro país y nuestra provincia ... nos queremos sumar a hacer más llevadera la estancia en casa de todos. Para ello y desde el domingo 22 de marzo de 2020... la Asociación comenzará una actividad llamada "Conoce Numancia desde casa"... se colgarán videos y otros contenidos en Facebook e Instagram explicando la historia de Numancia, curiosidades, tácticas de guerra, cómo vivían numantinos y romanos, etc... » Présentation consultable à l'adresse : <https://numantinos.com/noticias/ver/298/conoce-numancia-desde-casa>.

<sup>2</sup> Trad. ori., d'après « para defender a la cristiandad durante la reconquista leonesa y castellana ; para consolidar históricamente el Imperio de Felipe II desde el corazón de Castilla... se rescatará el recuerdo de su gesta pero se trasladará a un emplazamiento diferente y distante del original, esto es a Zamora. » José Ignacio de la Torre Echávarri, « Numancia : usos y abusos de la tradición historiográfica », in *Complutum*, n°9, 1998, pp. 193-211, pp. 193-194. Consulté le 13/08/2023, à l'adresse : <https://revistas.ucm.es/index.php/CMPL/article/view/CMPL9898110193A/29767>

<sup>3</sup> Trad. Aurelio Díaz, L'Hispano, op. cit., 109.

calendes de janvier>... La révolte des Espagnols est la cause de ce changement dans la tenue des comices »<sup>1</sup>, explique Tite-Live dans son *Histoire romaine*.

C'est pourquoi Cervantès inclut dans sa pièce deux allégories. La première, Espagne, se lamente de la mort prochaine de « ces hispaniens » : « *Je suis l'Espagne, seule et désolée !... se peut-il qu'éternellement je sois l'esclave de nations étrangère... Or voici que Numance aujourd'hui est la seule à avoir tiré sa brillante épée* »<sup>2</sup>. Ce à quoi répond la personnification du Douro, le fleuve qui bordait Numance :

*« Le féroce romain a beau porter ses pas présentement sur ta fertile terre, t'opprimer ici, et là t'outrager par son ambition et par son arrogance, un temps viendra... où ces Romains se verront opprimés par ceux qui sont aujourd'hui sous leur loi... Ce seront les Goths, en magnifique équipage... un temps viendra où l'on verra brandi le glaive d'Espagne sur la nuque de Rome... Celui qui lèvera son bras le plus haut, pour ton renom et la satisfaction de tous, donnant ainsi au nom glorieux de l'Hispanie la première des places ici-bas... Il sera appelé Philippe le Second. »*<sup>3</sup>

Cervantès, par syncrétisme, va jusqu'à christianiser le sacrifice des Numantins en faisant de la Guerre, premier cavalier de l'Apocalypse, un futur serviteur de l'Espagne libérée, conquérante et incontestée :

*« La force des lois du destin... m'oblige à donner désormais mon aide à la sagacité de ces soldats romains. Pendant un temps ils seront exaltés, et les Espagnols, quant à eux, humiliés. Mais un jour viendra où je changerai de camp, frapperai les puissants et aiderai les humbles... Le courage espagnol me portera dans le siècle heureux où régneront un Charles, un Philippe et un Ferdinand. »*<sup>4</sup>

L'utilisation politique du mythe n'est plus à faire. Il fédère. Mais l'utilisation de Numance lors des différentes ères historiques espagnoles est originale. Parce que Numance est devenu un *mythème*, pour reprendre le néologisme créé jadis par Claude Lévi-Strauss. La prise de la ville n'est pas un événement isolé qui s'intégrerait dans l'histoire romaine, mais le noyau central des mythologies espagnoles élaborées pour donner une base commune à un pays éclaté depuis toujours en régions antagonistes. La réalité archéologique de la ville celtibère, réalité qui longtemps échappa aux historiens, a été remplacée par un système entrecroisé de légendes — au sens propre du terme — sur lesquelles se sont appuyés les récits ultérieurs, au fur et à mesure de leur production. Si ethniquement parlant il reste peu de sang celté en Espagne, mythologiquement parlant, il est le ciment de l'hispanité.



<sup>1</sup> Trad. Désiré Nisard, *Œuvres complètes de Tite-Live*, Tome II, Didot, Paris, 1839. Consultable à l'adresse : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k220705x?rk=21459-2>.

<sup>2</sup> Trad. Jean Canavaggio, *Numance*, op. cit., p. 55.

<sup>3</sup> Id., p. 58-60.

<sup>4</sup> Id., p. 122.

Fureur guerrière, Feu de poésie & Feu de vie :  
des formes de chaleur magico-religieuse chez les Celtes et les Indiens

Dans cet exposé nous évoquerons le thème de la chaleur et du feu qui sont des attributs des fonctions guerrière et sacerdotale chez les Celtes. Nous ferons le parallèle avec les Indiens pour souligner les connexions entre ces deux cultures indo-européennes.

**La chaleur physique et magique**

Prenons comme point de départ le thème de la chaleur dont l'étymologie en sanskrit nous conduit au terme *tapas* qui veut dire « chaleur, ascèse » et *tàpati* pour « chauffer, brûler ». *Tapas* signifie également l'effort (le travail ou la discipline ascétique), l'énergie spirituelle concentrée (Maharshi, 1972) ou la concentration de la force de volonté spirituelle (Aurobindo, 1970).

En gaulois, d'après le dictionnaire de Delamarre (2003), il y a les termes *tess(i)*, *tedd(i)*, *teno-*, signifiant « chaleur, feu », issus d'une racine indo-européenne \**tep* qui désigne la chaleur à la fois physique et spirituelle, en comparaison avec le skr. *tapas* et *tàpati*.

Nous savons tous ce que signifie la chaleur physique. Mais quand est-il de la chaleur spirituelle ? Il s'agit de la puissance ou de la force magico-religieuse dont l'obtention est accompagnée d'une forte chaleur intérieure, nous explique Mircea Eliade (1976) qui en a fait le constat dans plusieurs religions.

Pour l'anecdote, mentionnons ce curieux nom propre indiqué par Delamarre (2003) : \**andevvio-rix* « à la grande chaleur interne »... qui selon nous pourrait désigner un individu appartenant à la classe guerrière ou sacerdotale, comme nous allons le voir.

Eliade indique clairement que « *le pouvoir magique est brûlant, et s'exprime par des termes qui signifient chaleur, brûlure, très chaud* ». Ceci est confirmé par Ramana Maharshi [1879 – 1950] qui fut un grand maître indien versé dans la pratique spirituelle et l'ascèse (*tapas* donc) : « *certaines pratiques peuvent être accompagnées d'une sensation de chaleur localisée dans la tête, car le mental est concentré dans le cerveau* », dit-il dans ses enseignements. Notons également que dans les cultures chamaniques étudiées par Eliade (1983), la pratique spirituelle s'accompagne d'une augmentation de la chaleur intérieure (la chaleur corporelle), ce qui fait écho avec le nom gaulois évoqué précédemment.

La chaleur spirituelle est donc la chaleur magique propre à la classe sacerdotale ; chaleur qui se retrouve aussi bien chez les brahmanes indiens que chez les druides celtiques. Cette chaleur sacrée s'exprime aussi dans la classe guerrière caractérisée par la force physique.

**La Ferg : la chaleur du guerrier**

Chez les Celtes, l'exemple le plus significatif de cette chaleur est celle de l'incontournable *Cùchulainn* qui est pris d'une frénésie incontrôlable au combat (la *ferg* ou « fureur »), où il tue des guerriers, mais aussi un « nombre incalculable de chiens, chevaux, femmes, garçons et enfants du menu peuple », nous dit la *Razzia des Vaches de Cooley* (version de Guyonvarc'h, 1994), notée RVC par après.

---

<sup>1</sup> Chercheur indépendant. Membre de la Société Belge d'Etudes Celtiques

Ce guerrier mythique est comparable avec d'autres champions propres à la tradition héroïque des cultures indo-européennes : Achille chez les Grecs ; Sigurd/Siegfried chez les Scandinaves et les Germains, avec un état de furie équivalent (celui du *berserkir* ou « guerrier-fauve ») chez les Vikings envahis d'une rage au combat qui terrifiait leurs ennemis. Chez les Celtes, cette fureur a la particularité de s'extérioriser par une chaleur ardente quand *Cùchulainn* rentre en transe guerrière. Il y a plusieurs exemples dans la RVC.

Le premier exemple est l'épisode des trois cuves d'eau froide pour noyer sa fureur à l'âge de sept ans après avoir tranché les têtes des trois fils de *Nechta*. *Cùchulainn* plonge dans la 1<sup>ère</sup> cuve dont les planches et les cercles éclatent tellement la chaleur est toujours grande. Dans la 2<sup>ème</sup> cuve, l'eau fait toujours des bouillons gros comme le poing. Dans la 3<sup>ème</sup> cuve, la chaleur est toujours telle que certains hommes la supportent et d'autres pas...

Le deuxième exemple est l'épisode où il refuse toutes les propositions de *Medb*, et tue 100 guerriers chaque nuit. Un matin d'hiver où l'Irlande est couverte de neige, il enlève ses 27 chemises, et la neige fondit à 30 pieds de chaque côté de lui, « à cause de l'élévation de la chaleur du guerrier », au point qu'un garçon ne put se tenir à proximité.

Le troisième exemple est l'épisode de la vengeance des garçons d'Ulster où il prend son équipement de combat et, après une première contorsion, « on vit les lumières de la *Bodb* (...) et des étincelles de feu rouge dans les nuages et les vapeurs au-dessus de sa tête ».

Nous pouvons donc conclure pour la chaleur du guerrier :

- Cette chaleur physique bouillonne de l'intérieur. Elle est incontrôlable et de nature magique, car elle est probablement liée au Feu intérieur (l'âme – *anatia*) dont il sera question plus loin.
- L'initiation guerrière de *Cùchulainn* est magico-religieuse, donc en lien avec la 1<sup>ère</sup> fonction des sociétés indo-européennes. D'ailleurs il se rend en Écosse – exactement comme les *filid* (ex. avec *Néde* dans le *Dialogue des deux sages*) – pour parfaire son initiation auprès de reines/sorcières (*Scatach*, *Aife*) qui lui apprennent le maniement du *gae bolga*, une arme (magique) de foudre.

Ajoutons que d'après Sterckx, la tête est le siège de l'âme, c'est-à-dire l'étincelle vitale (le Feu de vie). Ce constat est appuyé dans la RVC, où *Fedelm* (la prophétesse du *Sid*) dit que « la lumière du héros est au sommet de sa tête ». Il y a également l'épisode tragique de la mort de *Cùchulainn* où son corps est protégé par son cheval, le Gris de Macha, « tant que son âme serait là et que la lumière du héros surgirait hors de son front ».

Au sujet de la tête en tant que siège de l'âme, il y a sans doute un lien avec le culte des têtes coupées si l'on se réfère à plusieurs auteurs qui précisent que la tête coupée d'un guerrier conservait sa force vitale (Sterckx, 2009 ; Eliade, 1975) ou que la tête et le crâne (cerveau) étaient perçus comme le siège de l'âme (Sterckx, 2009 ; Brunaux, 2016). L'exposition de ces têtes dans les sanctuaires gaulois peut donc aussi s'interpréter comme une offrande d'âmes aux dieux.

Revenons maintenant aux comparaisons entre *Cùchulainn* et d'autres archétypes du héros. Chez les Indiens, le personnage équivalent est *Arjuna*, un des cinq frères *Pandava* qui font la guerre au clan des *Kaurava* dans le *Mahabharata* (noté MHB par la suite) ; cette guerre eschatologique que Sergent (1995) a comparé à la *Deuxième Bataille de Mag Tured*. Nous avons relevé les similarités entre les deux personnages en croisant la RVC et le MHB. Peu de chercheurs ont fait le parallèle, à part Allen (2000 et 2005). Tous deux symbolisent l'archétype du guerrier parfait, idéal, suivant un code de l'honneur strict : loyauté, horreur du mensonge, absence de

traîtrise, mépris de la mort et de toute lâcheté. Le tableau suivant reprend quelques éléments communs relatifs au thème du feu, de la chaleur et de la magie.

| <i>Cúchulainn</i> dans la RVC  | <i>Arjuna</i> dans le MHB   |
|--|---|
| Lien avec le Père  |   |
| Fils de Lugh, grande divinité souveraine, qui maîtrise tous les arts et qui a les pouvoirs de tous les dieux. Lugh est notamment associé à <b>la lumière</b> . Dans la <i>Deuxième Bataille de Mag Tured</i> , il tue le dieu cyclope Balor (un « démon »), qui n'est autre que son grand-père, en <b>lui transperçant l'œil avec une balle de fronde portée à incandescence</b> . | Fils d'Indra, roi des dieux. L'arme principale d'Indra est le varja (signifiant « <b>foudre</b> »), une sorte de massue de jet qui désigne mythiquement <b>l'éclair</b> . Dans le Rig-Veda, c'est illustré de la même manière avec le combat entre les Asura (les démons) et les Deva (les dieux), dont le mythe central est celui d'Indra et son combat victorieux contre le dragon géant Vrta en le terrassant avec son <b>Varja</b> (une « arme de foudre ») <b>qui lui fend la tête</b> . |
| Lien avec la magie et les armes magiques de feu  |   |
| Entraîné par des <b>sorcières/magiciennes</b> . Il connaît les <b>formules magiques</b> (lecture et écriture des Ogams) et la <b>posture magique</b> sur une jambe, une main, un œil.  | Entraîné par Drona, un <b>brahmane expert</b> dans le maniement de toutes les armes humaines et divines. Connaissance des <b>formules magiques</b> .  |
| Son arme ultime, foudroyante et imparable, est le gae bolga (« <b>javelot-foudre</b> » ou fronde).   | Son arme ultime est son arc Gandiva, dont les flèches transpercent tout de « <b>traits brûlants</b> ». Il utilise aussi des projectiles magiques comme Mahendra ayant la « <b>force de la foudre</b> » (dont il « infuse la force de la foudre avec des formules secrètes »).   |
| Fureur au combat et têtes coupées  |   |
| <b>Ferg au combat</b> où il massacre tout sur son passage, y compris femmes et enfants ! Fréquentes décapitations où il emporte la tête des ennemis.   | Pas d'équivalent sanskrit pour la fureur, mais <b>il se déchaine au combat sans aucune pitié contre ses ennemis</b> qu'il défigure, mutile, éventre, décapite. Plusieurs scènes de décapitations.   |
| L'âme, le feu et la lumière  |   |
| <b>Feu et/ou lumière qui jaillit de la tête</b> .  | Nombreuses scènes où à la mort d'un guerrier, l'âme quitte le corps et monte au ciel <b>pour briller « sur la voûte céleste comme un deuxième soleil »</b> ou encore une <b>lumière qui jaillit du corps décapité, s'élevant dans les airs et illuminant le ciel</b> .  |

## Le Feu de poésie : la chaleur du druide

Passons maintenant à un autre type de chaleur : celle de la poésie. Rappelons l'importance des poètes dans ces deux cultures de tradition orale. Ils font partie de la classe sacerdotale et sont les détenteurs/dépositaires du savoir séculier et sacré. Le tableau ci-dessous reprend quelques exemples d'homologies relevées par divers auteurs (Dillon, 1963 ; Dillon, 1975 ; Rolland, 1974 ;

Guyonvarc'h et Le Roux, 1986 et 1990) dans le personnel religieux des cultures celtes et indiennes. Nous avons mis en évidence (en gras) la classe des poètes.

| Culture celtique  | Culture indienne                | Fonction   |
|---|---------------------------------|--|
| Druide  | Brahmane                        | Terme englobant qui est appliqué à tous les membres de la classe sacerdotale, sans distinction de spécialisation |
| <b>Bardos gaulois</b><br><b>Bàrd irlandais</b>            | <b>Suta védique</b>             | <b>Poète de cour professionnel et/ou « faiseur de louanges »</b>   |
| <i>Gutuater</i>   | <i>Purohita</i><br><i>Hotar</i> | Prêtre « maître des invocations », prêtre du sacrifice   |
| <b>File et/ou faith irlandais ; Ovate ou vate gaulois</b> | <b>Rishi védique</b>            | <b>Voyant, devin, prophète, poète</b>  |

Ces poètes parlaient dans une langue sacrée, savante et métaphorique, la langue des poètes (*Berla filid*), retranscrite plus tard selon des règles complexes de métrique et de versification qui caractérisent cette abondante littérature orale que nous connaissons à travers les textes mythologiques.

Le « Feu de poésie » désigne la lumière intérieure du poète inspiré (en gaulois : *anauo-* pour « inspiration poétique »). C'est aussi le feu de la parole et la chaleur ou la lumière de la connaissance traditionnelle/spirituelle. La poésie du *file* est ainsi comparée à un feu ardent (↔ *jnagni* en skr. pour « feu de la sagesse » selon Maharshi). Il y a plusieurs exemples de cette chaleur ou de cette lumière dans la littérature celtique.

Exemple 1 dans le *Dialogue des deux sages* considéré comme un document unique en tant qu'œuvre d'enseignement druidique selon Guyonvarc'h (1999). Pour rappel, ce texte est un dialogue pédagogique illustrant la hiérarchie traditionnelle de la classe sacerdotale. Ici entre le jeune *Néde* (*anruth*, poète de second rang) et l'ainé *Ferchertne* (*ollam*, poète de premier rang). Voici la réponse de *Néde* à la question « Quel est ton nom ? » :

« Ce n'est pas difficile, très petit, très grand, très dur, très brillant, ardeur du feu, feu de paroles, bruit de connaissance, source de richesse, art direct, avec l'amertume du feu ».

On comprend clairement que l'identité du poète est associée à l'idée de chaleur...

Notons au passage qu'un dialogue équivalent a été relevé par Bernard Sergent dans le MHB, avec une joute verbale entre deux brahmanes (l'ainé *Bandin* et le jeune *Astravakra*) exprimée en 12 séries, ce qui nous fait penser aux 12 séries du *Barzazh Breizh*. Les feux sont mentionnés à plusieurs reprises dans le texte indien, et l'on sait toute la symbolique de cet élément en Inde (*agni*, le feu sacré et/ou le feu rituel, la lumière de la connaissance, le soleil de l'*atman*, etc.).

Petite digression : on peut se demander si les druides connaissaient les techniques archaïques d'extase pour acquérir cette inspiration poétique. On peut le supposer d'après l'étymologie du mot vate (*uati-* en gaulois ; *faith* en v. irl.) qui veut dire « devin » ; issu de *\*uotis* pour « inspiration », « poésie », « possédé », « inspiré ». Delamarre (2003) écrit qu'il s'agit de différentes modalités de la « possession chamanique » en tant que vieil art divinatoire indo-européen (pour accéder à la lumière intérieure et à l'intelligence divine, ajoutons-nous). Pour souligner nos interrogations sur ces

états modifiés de conscience, mentionnons ces deux descriptions des vates par des celtologues : « *intercesseurs sacrés entre les dieux et les hommes, aptes par leur don de voyance à communiquer avec l'Autre Monde pour recevoir dans un état second [souligné par nous] les messages des dieux et transmettre leur volonté* » (Lacroix, 2007). Quant à Cunliffe (2006) il qualifie le vate comme « *quelqu'un à qui l'inspiration divine permet de comprendre le monde invisible* ».

Derrière ces descriptions, il y a une notion de savoir révélé. Koroloyov (1994) nous renseigne une formule poétique (en v. irl.) *co-cloth ni* signifiant « quelque chose a été entendu ». L'auteur remarque, à juste titre, l'équivalence avec les rishis védiques et la tradition de la *shruti* (« audition »), par opposition avec celle de la *smirti* (« mémoire ») des *Upanishad*. Les rishis indiens sont ces voyants et poètes primordiaux qui ont composé pour la première fois les Vedas qui ne sont pas issus d'un savoir d'origine humaine, mais qui sont définis comme une parole cosmique qui a été entendue (Astier, 2014 ; Scheuer, 2019).

La comparaison avec les *filid* (également qualifiés de voyants et de poètes) est instructive, car elle soulève la question de l'origine de tout ce savoir traditionnel chez les druides. En suivant ce raisonnement, cela pourrait signifier que leur poésie n'est pas un savoir qui aurait été conceptualisé, mais plutôt révélé, entendu, comme en Inde avec les rishis. Il faut en effet se demander quelle est la source de toute cette masse de connaissances traditionnelles transmises oralement, de siècle en siècle, dans la classe sacerdotale des Celtes préchrétiens avant la retranscription tardive dans ces textes que nous étudions. Si nous considérons certains transcrits, il faut ensuite remonter le fil des orateurs et des détenteurs de la tradition dont la chaîne millénaire restera sans doute un mystère.

Poursuivons avec un deuxième exemple dans *Les Mystères du monde* du barde *Taliesin* à travers ce texte méconnu de la tradition galloise repris dans *The Four Ancient Books of Wales* (XIIIe s.), qui dit ceci (nous retranscrivons partiellement le poème) :

*« Voici un chant primordial  
Qui existait avant l'obscurité et la lumière :  
(...)  
J'étais mort, et j'ai été réanimé,  
En pleine possession de mes moyens,  
je voyais enfin.  
Dans mon état antérieur, j'étais aveugle et pauvre.  
C'est par l'échauffement de l'instruction  
De la poule aux pieds rouges fouillant le sol,  
Que je parvins à la naissance, à la connaissance,  
Car je fus porté par elle.  
Je ne sais comment exprimer  
Les éloges qui lui reviennent...  
Je suis Taliesin au front blanc ».*

Ce texte exprime deux idées relatives à notre exposé : l'acquisition de la connaissance est associée à un échauffement, et la connaissance initiatique à une lumière qui permet de voir.

Exemple 3 dans *l'Histoire de Taliesin (Hanes Taliesin, XIVe s.)* dont le fond remonte au IXe s. (Jouet, 2018). C'est un mythe archaïque symbolisant l'initiation bardo-druidique et la transformation ontologique de l'être à travers de multiples métamorphoses (Halford, 2017 ; Jouet, 2018).

Cette histoire est illustrée par le nain *Gwion Bach* qui va acquérir des pouvoirs magiques et se transformer en plusieurs animaux, puis finalement en graine qui se fera avaler par *Cerridwen* elle-même transformée en poule (d'où la poule dans le poème précédent). Elle donnera naissance neuf mois plus tard à son fils *Taliesin* « au front d'argent » (une lumière sur le front), le plus grand des bardes du Pays de Galles (un *pencerdd* ou « chef-poète », barde du plus haut niveau – équivalent de l'*ollam* irlandais).

Nous voulons surtout faire remarquer ici le premier acte de ce mythe : le nain *Gwion Bach* acquiert ses pouvoirs en se brûlant les doigts de trois gouttes du breuvage magique (censé doter celui qui le boit de l'omniscience) tombées accidentellement sur sa main à partir du chaudron dont le contenu est porté à ébullition. Instinctivement, il porte ses doigts à sa bouche pour calmer la douleur et il devient instantanément omniscient, capable de toutes les transformations. Cette mise en scène n'est évidemment pas un hasard de narration. Eliade (1959) confirme que le savoir magique est souvent illustré comme brûlant, et que l'accès à la sacralité se manifeste par un accroissement de chaleur. Le fluide magique du chaudron, selon Jouet (2018), est analogue au Feu de la parole qui donne la connaissance et le don de prophétie/poésie, ce qui fait le lien avec le Feu de poésie évoqué précédemment.

Exemple 4 dans les triades retranscrites par Kuno Meyer (*The Triads of Ireland*) dont l'origine des textes remonte au IX<sup>e</sup> s. (Jouet, 2018). Nous voyons dans celles-ci que la connaissance est associée à une lumière qui nous éclaire sur la vérité des choses : « *Trois choses constituent un bon poète : La connaissance qui illumine, l'incantation, l'improvisation* » ou encore « *Trois lumières illuminent toute obscurité : La vérité, la nature, la connaissance* » (Meyer, 1906).

Tout cela est corroboré par Oudaer (2008) qui indique que « *la connaissance qui illumine est une essence brûlant d'un grand éclat, qui est recherchée assidûment par tous ceux qui recherchent l'inspiration divine* ». Au-delà de l'illumination, c'est donc aussi une connaissance qui chauffe pour les poètes en quête d'inspiration, et cette description est concordante avec ce que nous venons de dire sur le savoir « brûlant ».

Exemple 5 dans *Le Chaudron de Poésie* (VII<sup>e</sup> s.) chanté le druide mythique *Amorgen* (qui fut le tuteur d'enseignement de *Cùchulainn*) dont le contenu est d'une grande portée métaphysique. Il décrit les étapes ou les états à passer sous la métaphore de chaudrons à renverser progressivement pour celui qui est sur le cheminement initiatique et spirituel. Guyonvarc'h (1999) a remarqué ce texte et il évoque une conception selon laquelle les poètes irlandais tiraient leur inspiration de trois chaudrons de poésie. Henry (1980) confirme que ces trois chaudrons sont les trois formes de l'inspiration poétique. Ces trois chaudrons sont les suivants : (1) Chaudron d'incubation (ou d'échauffement); (2) Chaudron d'acquisition (ou de vocation) et (3) Chaudron de sagesse (ou de connaissance).

Ce poème est assez long et nous l'avons retranscrit intégralement dans un précédent ouvrage (Halford, 2021). À propos du Chaudron d'acquisition, il est question du « (...) *noble breuvage/ventre d'où bouillonne la vraie racine de toute connaissance (...)* ». Et dans un autre texte (*Bretha Nemed*) mentionné par Henry (1980), il est question d'un chaudron de jugement évoquant « *l'utérus qui fait bouillir la connaissance* ». Tous ces éléments confortent les associations entre chaleur et connaissance.

### **Le Feu de vie : l'étincelle vitale de l'âme**

Terminons par une dernière chaleur, celle de l'âme. Il y a plusieurs termes pour la désigner dans les langues celtiques selon plusieurs auteurs (Delamarre, 2003 ; Matasovic, 2009 ; Piqueron, 2015 ; Jouet, 2018 ; Haudry 2022).



| Terme                    | Signification          | Langue               |
|--------------------------|------------------------|----------------------|
| * <i>anati-/anatia</i>   | âme(s)                 | Celtique continental |
| <i>anatios/anatya(s)</i> | esprit, (raison)       | Celtique continental |
| <i>anation/anaon</i>     | âme du défunt          | Celtique continental |
| <i>anatmon</i>           | âme, souffle vital     | Celtique continental |
| <i>anawnos</i>           | âme, souffle, trépassé | Celtique continental |
| * <i>anatlo</i>          | souffle                | Celtique insulaire   |
| * <i>anamon</i>          | âme                    | Celtique insulaire   |

Tout le monde s'accorde pour relier le concept au souffle et à l'élément « air ». C'est donc l'âme conçue comme un souffle vital (comme dans l'hindouisme), en skr. *prâna* (souffle de vie, énergie ou principe vital). Mais parallèlement à l'âme-souffle, il y a aussi le concept de l'âme-feu chez les Celtes (d'après Sterckx et Jouet) en tant que principe vital, car l'âme est aussi identifiée à une étincelle vitale exprimée dans la littérature :

- La « *lumière au sommet de la tête* » de *Cùchulainn* (dans la RVC)
- L'âme qui « *rayonne de feu* » chez *Taliesin* (dans le *Livre Noir de Carmarthen*)
- Le « *feu de vie dans la tête* » du Chant d'*Amorgen* (dans le *Livre des Conquêtes de l'Irlande*)

En Inde, l'âme (qu'il faut plutôt traduire par « le Soi ») est désignée par *atmâ/atman*. Ce principe vital est associé à une lumière intérieure ou à un soleil qui brille à l'intérieur de l'être. Et l'association entre *\*anati* (chez les Celtes) et *prâna/atman* (chez les Indiens) a été confirmée par Haudry (2022).

Cette association entre l'âme, la lumière et la chaleur est reconnue par d'autres auteurs comme Eric Sablé (2021), un essayiste spécialisé dans les spiritualités du monde, qui a constaté que « *L'âme spirituelle est liée au feu, à ce qui brille, illumine, élève, réchauffe* ». Il a trouvé d'autres exemples dans l'hindouisme, le bouddhisme, le soufisme, le christianisme, etc. ce qui en fait un constat général dans les idées et les croyances religieuses. Il ne s'agit pas ici d'un héritage indo-européen, mais d'un principe universel : l'âme est une essence vitale associée à une chaleur qui anime le corps.

N'oublions pas que les Celtes avaient une conception ternaire de l'univers (Delamarre 1999 et 2003 ; Brunaux, 2008 ; Sterckx, 2009) dont l'âme peut traverser les plans d'existence, avec un monde d'en haut, un monde intermédiaire et un monde d'en bas. Tout cela est symbolisé par une conception verticale selon un arbre ou un axe cosmique qui est (en partie) de tradition indo-européenne. Chez les Celtes, c'est l'if ou le chêne de Mugna et l'on retrouve cette conception chez les Scandinaves, les Grecs ou encore les Hittites d'après Delamarre (1999). Du côté gaulois, cette vision tripartite s'exprime par les termes suivants :

- *albio-* : monde supérieur, céleste, lumineux (la plan qui conduit au monde de dieux - *deuo*)
- *bitu-* : monde intermédiaire des vivants
- *dubno-/dumno-* : monde inférieur, profond et sombre

Nous nous intéresserons plus particulièrement au monde d'en haut qui est la sphère divine considérée comme un stade ultime auquel les âmes peuvent accéder après la mort. Cette dimension supérieure est associée à l'idée de lumière, de clarté ou de blancheur. Le terme *albios* signifie

« monde d'en haut, ciel, blanc » (par opposition au « monde d'en bas »). C'est un sens qui appartient à la sphère religieuse selon Delamarre, avec derrière l'idée de hauteur céleste et de lumière divine.

À nouveau, il y a un parallèle avec la culture indienne qui considère trois parties dans l'univers (ciel, terre, atmosphère) articulées le long du pilier du monde (appelé *skambha* en skr.) unissant le ciel et la terre (Eliade, 1976). Dans le Rig-Veda, il est question du *cakrastambha* (le « pilier de la roue » qui est l'équivalent de l'axis mundi des Celtes selon Waddell (2022).

Voyons maintenant la correspondance entre ces trois zones cosmiques chez les Celtes et les Indiens. Ces derniers vont plus loin en associant ces plans avec des états de l'âme. C'est une autre interprétation des trois mondes, parfois compris comme des « lieux » (visible ou invisible), alors qu'il pourrait s'agir d'états de conscience intérieurs. Dans les Upanishad, les trois niveaux sont associés à trois états d'*atmā* selon Guénon (1925) et Scheuer (2019). Il est question de l'état de veille, de rêve et de sommeil profond pour désigner les principaux états de l'être intérieur.

| Celtes                           |
|----------------------------------|
| <i>Albio</i> – monde clair       |
| <i>Bitu</i> – monde des vivantes |
| <i>Dubno</i> – monde sombre      |

| Indiens    |                |                 |
|------------|----------------|-----------------|
| Ciel       | Plan spirituel | Sommeil profond |
| Atmosphère | Plan subtil    | Rêve            |
| Terre      | Plan matériel  | Veille          |

Étonnamment, chez les Celtes, c'est aussi par le sommeil que l'on accède à l'Autre monde et à ses différents plans selon les récits mythologiques. Il y a là un point commun dans la modalité de l'être pour se connecter à ces mondes. De plus, à propos d'un monde clair et sombre et d'une bipolarité « Haut-Bas », la *Bhagavad-Gīta* (septième chant du MHB) évoque aussi deux voies (lumineuse et sombre) dans le processus de transmigration des âmes après la mort, avec la voie claire des Dieux (*dēva-yāna*) et la voie sombre des Ancêtres (*pitri-yāna*). Ces voies correspondent à deux états du voyage posthume de l'âme dans son processus de libération après la vie terrestre. La tradition indienne peut en effet apporter des clés d'interprétations de ces trois mondes.

C'est un schème notionnel issu de l'ancienne conception indo-européenne des trois cieux, avec d'autres homologies dans le monde indo-iranien selon Haudry, qui fait à son tour des associations avec le plan social (les trois fonctions duméziliennes) et le plan psychique (comme les indiens avec les états de l'âme), à la différence qu'il repose sa comparaison avec le concept indien des trois *gunas* qui sont les trois « qualités » ou modalités fondamentales de de l'énergie ou de la « substance cosmique », associées à trois couleurs. Dans cette association, le monde clair des Celtes correspond vraisemblablement au blanc, et le monde sombre au noir.

| Plan cosmique      | Plan social               | Plan psychique          | Couleur |
|--------------------|---------------------------|-------------------------|---------|
| Ciel diurne        | 1 <sup>ère</sup> fonction | <i>Sattva</i> – bien    | Blanc   |
| Ciel crépusculaire | 2 <sup>ème</sup> fonction | <i>Rajas</i> – passion  | Rouge   |
| Ciel nocturne      | 3 <sup>ème</sup> fonction | <i>Tamas</i> – ténèbres | Noir    |

Il est intéressant de constater chez Haudry (1995 et 2022) un autre parallèle entre les trois *gunas* et les trois notes fondamentales de la musique chez les Celtes, provoquant trois émotions

décrites dans les textes irlandais : joie, douleur (pleur) et sommeil... ce qui correspond également à trois états intérieurs comme le supposent les Indiens, avec le sommeil comme point commun.

### **Des mondes ou des états de l'âme ?**

Nous avons vu que les Indiens (et les Celtes par le jeu des correspondances) associent les trois mondes à des états de l'âme. Dans mes recherches, j'aime faire des croisements avec d'autres disciplines scientifiques qui peuvent apporter des lumières sur des croyances traditionnelles, ici la psychologie des profondeurs de Carl Gustav Jung [1875 – 1961], célèbre psychiatre suisse contemporain de Freud, qui se distinguait par son ouverture aux spiritualités du monde et aux phénomènes psychiques associés. Jung distingue lui aussi trois états de conscience :

- la conscience ordinaire qui correspond à notre état de veille (soit un plan intermédiaire).
- l'inconscient ou le subconscient, parfois appelé infra-conscient (soit le plan « inférieur » des passions ou des émotions enfouies).
- la supraconscience qui correspond à un niveau plus élevé de la psyché humaine qui permet d'accéder à la dimension spirituelle.

Il est aisé d'y voir le parallèle avec les mondes et les états de l'âme des Indiens ou des Celtes. Selon cette interprétation, il s'agirait des trois parties de l'univers intérieur auxquelles nous pouvons accéder. Nous y voyons un lien avec d'autres traditions initiatiques où le voyage dans les zones cosmiques correspond à un voyage intérieur. Dans cet univers intérieur, le dieu « très haut » est l'âme divine tandis que le dieu « très bas » est l'âme humaine, ce qui correspond à l'analogie macrocosme-microcosme relevée par Sterckx (2009).

L'individu accède à ces zones par des états de transe ou des états altérés de conscience, en rapport avec nos propos sur l'extase où il y a souvent un passage par le haut ou par le bas symbolisé par une ascension « au ciel » ou une descente « aux enfers ». Elles se manifestent par un passage dans un monde de lumière ou au contraire dans une grotte, une caverne, un tunnel sombre (Eliade, 1983 ; Sablé, 2021). Nous citons à nouveau Waddell (2022) dans son étude sur l'archéologie et la mythologie celtique : « *Les rites prophétiques étaient autrefois pratiqués dans des grottes ou des cavernes qui étaient les lieux d'états altérés de conscience* ».

### **En conclusion...**

- La fureur guerrière est une chaleur qui bouillonne chez les Celtes et l'initiation guerrière de *Cùchulainn* est de nature magico-religieuse → lien entre la 1<sup>ère</sup> et la 2<sup>ème</sup> fonction des sociétés indo-européennes.
- Le savoir sacré est aussi une chaleur et la connaissance est une lumière : son acquisition provoque un échauffement et/ou une illumination → Lien avec *tapas* (effort ascétique) qui chauffe et brûle chez les Indiens.
- La nature de l'âme est associée à une lumière/un soleil/un feu dans les deux traditions... et de nombreuses autres spiritualités → concept universel en histoire des religions.
- La finalité de la transmigration de l'âme est d'intégrer le plan du ciel (celui des dieux) associé lui aussi à l'idée de clarté/blancheur/lumière.
- Les trois mondes correspondent-ils à trois zones cosmiques (conception issue des trois dieux) et/ou à trois états l'univers intérieur et/ou à des états posthumes de l'âme ? Nous posons la question sans avoir la réponse...

## A l'époque des Celtes, sous l'eau !

« Le musée d'antiques le plus riche du monde, c'est le fond de la Méditerranée ! », disait le célèbre archéologue Salomon Reinach (1858-1932).

Depuis le début du XXe siècle et les découvertes d'Anticythère en Grèce et de Mahdia en Tunisie, l'archéologie sous-marine nous fait rêver. Il s'agit de deux épaves de navires du premier siècle av. J.-C. recelant de précieuses cargaisons d'œuvres d'art.

### Le port de Fos

À la limite entre terre et mer, il n'est pas rare de faire de remarquables découvertes. C'est le cas, par exemple, des 35 stèles et autels funéraires, sarcophages, mais aussi entrepôts de stockage, jetées, amphores, monnaies, de la ville portuaire des Fossae Marianae aujourd'hui Fos-sur-Mer (exactement dans l'anse Gervais, à quelques centaines de mètres du port pétrolier actuel). Fos, avant-port maritime d'Arles, fut l'un des grands ports de la Méditerranée occidentale durant l'Empire romain. Situé au carrefour de la route maritime reliant l'Italie et l'Espagne et de l'axe fluvial Rhône-Saône-Rhin, c'était la tête de pont de la principale voie de pénétration vers les provinces septentrionales de l'Empire. Fos figurait sur les itinéraires antiques, comme la carte de Peutinger sur laquelle il est illustré par une vignette figurant des entrepôts en forme de fer à cheval surmontés de la mention des fossae marianae. Ce canal, creusé par les troupes du général romain Caius Marius, à la fin du IIe siècle av. J.-C., est à l'origine du nom actuel de la ville de Fos-sur-Mer.



Les recherches archéologiques actuelles démontrent que l'essor du port semble se situer vers 20 av. J.-C., sous l'empereur Auguste. Sa vitalité économique et commerciale ne faiblit qu'aux alentours de 230 ap. J.-C.

En Méditerranée, les épaves de navires de commerce représentent les vestiges sous-marins les plus impressionnants. Les cargaisons constituent des ensembles homogènes particulièrement bien conservés dans l'eau. Il est rare de trouver des navires de combat ou des navires transportant des grains en vrac alors que l'on sait qu'ils étaient certainement les plus nombreux. L'amphore de terre cuite inaltérable dans l'eau servait au transport du vin, des saumures, de l'huile. C'est elle qui symbolise le mieux l'archéologie sous-marine.

### La Madrague de Giens et les *urinatores*

L'épave romaine datant du premier siècle av. J.-C. (précisément entre 75 et 60 av. J.-C.) et découverte, en 1967, à la Madrague de Giens, sur la pointe ouest de la presqu'île, au large de la commune d'Hyères-les-Palmiers (Var), mesurait 40 mètres de long sur 9 de large. Elle transportait 6000 amphores à vin d'Italie (ce type de navire pouvait en transporter 10 000, soit 450 à 500 tonnes). Il s'agissait d'un vin de la région de Terracine (sud de Rome). Dans cette zone, il se

produisait l'un des meilleurs vins italiens de l'époque, le cécube. « Buvois, au nez des Catons, le vin de tous nos cantons. Coulez, cécube et falerne ! », dira même Alexandre Dumas père, dans *Catilina* en 1848 (falerne est le concurrent du cécube. Il provient de Campanie, encore plus au sud, vers Naples). L'analyse a révélé du vin rouge, parfois aromatisé avec des feuilles de laurier pour mieux répondre au goût des Gaulois, destinataires de la cargaison. Ce navire avait une capacité de l'ordre de 400 tonnes. C'était le porte container de l'Antiquité. Anecdote à propos de cette épave : les archéologues ont prouvé que la disparition d'une grande partie des amphores n'était pas due à l'action de pilliers modernes, mais à des récupérations antiques effectuées par des plongeurs romains peu après le naufrage. Ils ont pu le prouver en remarquant la présence de grosses pierres originales posées dans des zones dépourvues d'amphore. Les plongeurs appelés *urinatores* utilisaient ce type de lest pour descendre en apnée. Ils pouvaient atteindre 40 mètres de profondeur. Sorte de plongeurs de combat, ils récupéraient les cargaisons de navires naufragés, attaquaient les flottes ennemies et plongeaient à la recherche d'éponges, de coraux ou de nacres.

## Les pinardiers

Les navires transportaient également des doliums (ou dolia) sortes de jarres sphériques d'environ 1,50 m à 2 m de diamètre dont la capacité atteignait 2000 litres. Des épaves de véritables « bateaux-citernes » ont été mises au jour et fouillées sur la côte méditerranéenne dans la région de



Rome, en Corse et autour des îles d'Hyères. Ces navires abritaient entre deux et quinze dolia. Il fallait des ports aménagés spécialement pour leur déchargement (canaux, quais, et entrepôts de stockage). Le vin était transvasé depuis les bateaux dans des entrepôts abritant des dolia de stockage avant d'être reconditionné et distribué. Ces formes d'aménagements ont été identifiées à Ostie, l'avant-port de Rome, à Marseille, à Lyon et à Narbonne. En revanche, on ignore encore comment le vin était transvasé : peut-être à l'aide d'un système de pompe, mais aucune trace n'a été mise à jour. Les épaves retrouvées sont datées entre -10 et le milieu du Ier siècle apr. J.-C.. Il semble que ce mode de transport ait été délaissé à cause de la grande fragilité des dolia, qui pouvaient se casser et provoquer le naufrage du bateau.

## Au large du Cap Corse

Au nord du cap Corse git, à 20 m de fond, entre Tollare (au bout du Cap) et l'île de la Giraglia (à un gros km du rivage), une épave datant des années 15-20 apr. J.-C. C'est une épave de navire à dolia, dédiée aux transports du vin en vrac, une sorte de pinardier d'époque romaine. Le vin provenait de la Tarraconaise, c'est-à-dire la Catalogne actuelle, en Espagne, région connue pour sa production vinicole abondante, mais de médiocre qualité. Toujours au nord du cap Corse, un navire du IIIe siècle av. J.-C. a sombré. Il s'agissait d'un petit navire chargé d'amphores à vin d'Italie du Sud. À quelques mètres de cette épave, un autre drame de la mer a abandonné

500 amphores du premier siècle apr. J.-C. Cette fois les amphores provenaient de Bétique (actuelle Andalousie) et contenaient des poissons en morceaux ou en sauce. Le bateau contenant cette cargaison gisant à près de 60 m de profondeur a été repéré mais non étudié. C'est également le cas pour une épave romaine datant de la période augustéenne (20 à 10 av. J.-C.) et gisant à 500 m de profondeur, toujours dans le secteur est du cap Corse. Cette épave, quasiment intacte (20 m sur 7 m), transporte une cargaison d'une centaine de lingots d'étain (60 tonnes ?) associée, bien sûr, à des amphores vinaires d'origine Tarraconaise (Catalogne). De nombreuses épaves localisées à grande profondeur (entre 300 et 500 m) et gisant au large de la côte est de la Corse, sont en cours d'étude actuellement.

L'épave Macinaggio I est intéressante, car elle présente une cargaison homogène d'amphores gauloises contenant du vin provenant de Gaule romaine. Macinaggio I est un transporteur de vin de Gaule romaine du premier siècle après JC. Son naufrage date de l'époque flavienne (69-96 ap. JC). Il semble y avoir également un lot de barres de fer. Le commerce maritime des barres de fer se concentre, pour ce que l'on en sait actuellement, entre la seconde moitié du premier siècle av. J.-C. et le premier siècle apr. J.-C.



Comme tous les caps celui du Cap Corse est une zone dangereuse pour la navigation. Elle a vu et voit encore de nombreux naufrages. On estime à une moyenne d'un naufrage, au passage du Cap, tous les 6 mois, et ceci depuis plus de 2000 ans ! Dans l'antiquité le Cap se trouvait sur une des routes directes entre les colonies espagnoles, Bétique et Tarraconaise, de l'Empire Romain. C'était aussi une étape possible sur cette route, en particulier pour faire de l'eau. On a retrouvé des puits près de zone d'échouage. Il a existé également de nombreux établissements fondés par les Romains du IIe siècle av. J.-C. jusqu'au IVe apr. J.-C. avec lesquels des échanges se faisaient, sans doute, par un trafic direct avec les côtes italiennes proches de la Corse.

## Les barres de fer

Revenons aux barres de fer. D'autres épaves en transportant ont été recensées en Camargue. En principe, l'importance du rôle de Narbonne comme port de distribution des barres de fer provenant des massifs de son arrière-pays (en particulier la montagne Noire) est bien connue. Narbonne est d'ailleurs un pôle central de distribution de tous types de marchandises circulant en Méditerranée occidentale à partir de la fin du premier siècle apr. J.-C. Son alter ego proche et le port d'Arles avec son avant-port, Fos (et peut-être d'autres). Arles bénéficie des centres de production de la vallée du Rhône. D'ailleurs, la ville d'Arles, grâce à sa position stratégique entre deux voies d'eau, a vraisemblablement joué un rôle encore plus important qu'on ne le croyait dans la redistribution en Méditerranée des marchandises gauloises qui affluaient dans ses ports.

### Narbonne vu par Strabon (Géographie, IV, 1, 12) :

« De l'autre côté du fleuve, ce sont les Volques qui occupent la plus grande partie du pays, les Volques dits Arécomiques. Narbonne passe pour être leur port, il serait plus juste de dire qu'elle est celui de la Gaule entière, tant elle surpasse les autres villes maritimes par l'importance et l'activité de son commerce. Les Volques touchent au Rhône et voient s'étendre en face d'eux, sur la rive opposée, les possessions des Salyens et des Cavares [...]. La métropole des Arécomiques, Nîmes, bien inférieure à Narbonne en ce qu'on n'y voit pas la même affluence d'étrangers et de commerçants, forme en revanche une commune, une cité plus considérable. Elle a en effet dans sa dépendance vingt-quatre bourgs, tous extrêmement peuplés, et dont les habitants, unis aux siens par le sang, diminuent naturellement par leurs contributions les charges qui pèsent sur elle. De plus, comme elle jouit du droit latin, quiconque y a été revêtu de l'édilité ou de la questure devient par cela seul citoyen romain, et le même privilège dispense la nation tout entière d'obéir aux ordres des préfets envoyés de Rome. La ville de Nîmes est située sur la route même qui conduit d'Ibérie en Italie, mais cette route, excellente l'été, est toute fangeuse en hiver, voire au printemps ; il lui arrive même quelquefois d'être tout entière envahie et coupée par les eaux. Sans doute on peut passer quelques-uns des fleuves qu'on rencontre à l'aide de bacs ou de ponts, bâtis, soit en bois, soit en pierre, mais la grande difficulté consiste dans le passage des torrents [...] Ajoutons que Nîmes se trouve à 100 stades environ de la rive droite du Rhône prise à la hauteur de Tarascon, petite ville bâtie sur la rive gauche, et qu'elle est d'autre part à 720 stades de Narbonne. »

### Amphore Gauloise 4 entière provenant de l'épave Macinaggio 1



Les amphores de l'épave Macinaggio 1 contenant le vin gaulois sont, elles-mêmes, absolument gauloises selon les archéologues. Mais ils sont, pour le moment, incapables d'en préciser le lieu d'origine exacte. Ils excluent formellement Fréjus, mais ne peuvent pas en dire plus. Macinaggio 1 n'est pas la seule épave en grande profondeur dans ce secteur. D'autres ont été retrouvés, mais leur étude est très difficile, car les chaluts ont fortement démembré ce qu'il en restait. La dispersion des amphores est importante. Des prélèvements de pâtes céramiques de ces amphores ont malgré tout pu être réalisés. Leur analyse semble les rapprocher des pâtes de l'atelier de Fréjus/Pauvadou (à une centaine de mètres à l'extérieur du rempart nord de Fréjus. Il existe, à l'est de Fréjus, un important gisement d'argile qui a attiré de nombreux artisans romains) ou de Sivier, vers Istres (le site de Sivier, à Istres, est une grande villa avec atelier de potiers. Il est situé à 900 m au nord de l'étang de l'Olivier, en bordure septentrionale de la dépression de Saint-Jean, sur d'anciennes terrasses cultivées, et près d'une carrière d'argile, entre 40 et 60 m d'alti-

tude).

Une épave très récemment découverte au large du Golfe de l'Asinara (nord-est de la Sardaigne) par plus de 800 m de fond montre une cargaison composée vraisemblablement d'amphores gauloises. Il est impossible d'en savoir plus pour le moment.

D'autres épaves le long du littoral méditerranéen contiennent des amphores gauloises. Malheureusement, la plupart ont été pillées, car trop proches du rivage... C'est le cas à l'îlot de Bagaud (59 hectares), à côté de l'île de Port-Cros ; à la pointe de l'Ilette, tout au bout du Cap d'Antibes ; au port de Pomègues (Iles du Frioul, face à Marseille) ; et dans quelques sites en bordure du rivage italien.

La production et la diffusion du vin de Gaule narbonnaise connaissent un essor depuis l'époque flavienne jusqu'au IIe siècle apr. J.-C. La Narbonnaise est la première région exportatrice de vin et il est commercialisé dans des amphores à fond plat, très caractéristiques, qui permettent de retracer ses principaux axes de diffusion. On les appelle des « Gauloise 4 » (voir photo). Ces amphores légères d'environ 10 kilos pouvaient recevoir une trentaine de litres. Du fait de leur fragilité, on les entourait d'un paillon, sorte d'enveloppe faite de paille. On en retrouve sur le limes germanique et dans tout le bassin occidental de la Méditerranée, en particulier à Rome et à Ostie, mais aussi en Méditerranée orientale.

Le vin de Narbonnaise utilisait certainement une route maritime assez directe, de Narbonne ou Arles en direction de Rome, utilisant des navires relativement petits, entre 15 et 20 m de long. Le couloir entre le cap Corse et Antibes, même s'il n'est pas dépourvu de dangers, fait partie de l'axe principal de navigation hauturière depuis l'époque archaïque.

## **Les tonneaux gaulois**

Petit bémol (qui n'en sera pas un) : il semble, au vu des découvertes réalisées jusqu'à aujourd'hui, que le commerce du vin de Narbonnaise soit modeste en regard de l'énorme marché Romain. Ou alors ce commerce s'effectuait-il dans un autre type de conteneur ? A savoir le célèbre tonneau gaulois ! Qui ne laisse malheureusement que de très rares traces archéologiques... Les archéologues trouvent, en effet, rarement des tonneaux à étudier, car la matière organique dont ils sont faits se décompose et ne laisse pas de traces. Trois cents vestiges de tonneaux et tonnelets ont cependant été découverts en Europe du Nord, entre l'Écosse et la Hongrie, principalement du côté du Rhin. Ils sont datés du Ier au IVe siècle de notre ère, dont une grande majorité des deux premiers siècles. Les tonneaux de l'Antiquité se composaient d'un nombre variable de planches, les douelles ou douves, appelées aussi tabulae. Les fonds étaient faits d'un ou de plusieurs morceaux, selon leur taille, qui étaient encastés dans des jables, les rainures incisées situées aux deux extrémités du fût. L'essence majoritairement employée pour leur fabrication était, jusqu'au IIe siècle, le conifère puis le chêne. Ces tonneaux étaient cerclés avec des lanières d'un bois plus souple, comme le noisetier. En Gaule, l'usage du tonneau pour le transport du vin s'est répandu à la fin du Ier siècle av. J.-C., D'une contenance supérieure à celle des amphores, les tonneaux étaient plus rentables. Depuis ces dernières années, les témoignages indirects de sa présence en Espagne et en Italie nous préparent à d'importantes surprises pour l'avenir ! Par exemple, il serait plus qu'étonnant qu'on n'en retrouvât pas un jour sur les grands oppida Arvernes ou Éduens !



## Transport de pierres

Près de Marseille, dans le port de Carry-le-Rouet, git un navire du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. transportant des blocs de pierre d'un poids moyen unitaire d'une tonne et provenant de la carrière de Ponteau. Cette carrière est située en bord de mer sur la commune de Martigues (dans ce secteur, entre Marseille et Fos, il existe de nombreuses carrières antiques dont une qui se visite : La Couronne, non loin du port de Carro). Des milliers de mètres cubes de pierres en ont été extraits. Leur exploitation remonte à l'époque préhistorique et s'est continuée jusqu'à très récemment. Les pierres de Pontau alimentaient Marseille depuis l'Antiquité. Elles ont servi pour la construction du fort Saint-Jean et de l'Hôtel-Dieu en étant acheminées par bateau. L'ampleur de ces carrières s'explique par le fait que les pierres étaient faciles à extraire, pas trop dures, avec un coût de transport réduit grâce à la mer. L'inconvénient était que la qualité de la pierre était médiocre : trop friable. Les carrières n'ont été abandonnées qu'avec le développement récent des voies ferroviaires. Des pierres plus résistantes ont alors été apportées à Marseille depuis d'autres sites comme Calissanne vers Lançon (au nord de l'étang de Berre) ou depuis Cassis (et ses célèbres calanques).

Les navires servaient également au commerce antique des métaux bruts tel le fer, le plomb, le cuivre ou l'étain. Du côté des Côtes-du-Nord, à Ploumanach (à côté de Perros-Guirec), un chargement de plusieurs centaines de lingots de plomb, pourtant les marques de tribus celtiques de Grande-Bretagne a été découvert.

Plus spectaculaires mais assez fréquentes sont les œuvres d'art. Elles faisaient l'objet d'un trafic important. L'épave de la Fourmigue git par 60 mètres de fond dans le Golfe-Juan. Elle est datée du premier siècle av. J.-C., et recèle un mobilier en bronze exceptionnel. Il s'agit de divers décors de lits et différents vases provenant certainement d'ateliers hellénistiques probablement situés sur l'île de Délos, en Grèce. Un des objets les plus célèbres est une grande situle décorée de masques dionysiaques. Furent également découverts : un protomé à tête de mule bachique ou dionysiaque, divers fragments de plats, un miroir, etc. C'était un bateau de petite taille, moins de 20 m de longueur, chargé d'environ 300 amphores et de cette petite cargaison d'une grande valeur artistique.

## Epave fluviale à Arles

Les découvertes ne se font pas qu'en mer puisqu'en 2004, une épave gisant par plus de 5 m de fond, dans le Rhône, a été découverte à Arles. Elle était vraisemblablement dans le dépotier portuaire de cette cité, et semble avoir coulé vers le milieu du premier siècle apr. J.-C. Sa cargaison était constituée de blocs de pierre calcaire, une trentaine de tonnes, provenant des carrières de Saint-Gabriel, situées à 15 km au nord d'Arles, et proche de Tarascon (vers Fontvieille). L'épave était longue d'une trentaine de mètres et avait un fond plat. Fait remarquable, ses flancs étaient taillés dans des demi-troncs de sapin. Elle pourrait avoir coulé lors d'une crue dévastatrice du Rhône.

Les carrières Saint-Gabriel seraient situées non loin de l'emplacement de l'important carrefour et oppidum d'Ernaginum (cité par Ptolémée au II<sup>e</sup> siècle), où se croisaient, dans l'Antiquité, la via Domitia (venant d'Italie par les Alpes, Cavaillon, Glanum et allant vers l'Espagne), la via Aurelia (arrivant d'Italie par la côte et la plaine de la Crau), et la via Agrippa (qui remontait la vallée du Rhône, en direction d'Avignon). Dans la chapelle qui est aujourd'hui sur le site se trouve un cippe funéraire de l'époque impériale. Julia Nice y fait une dédicace à la mémoire de son cher époux, Marcus Frontonius Euporus, qui avait occupé des fonctions de sévir augustal de

la colonie Julia Augusta, et avait été naviculaire (propriétaire de bateaux) à Arles, curateur de la corporation et patron des nautes de la Durance et de la corporation des utriculaires d'Ernaginum qui assuraient le transport des marchandises sur des radeaux supportés par des outres gonflées, embarcations très utiles dans ces zones marécageuses.

Au large de la rade de Marseille, un navire du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., gisant par 20 m de fond et transportant un lot d'amphores étrusques et de céramique de *bucchero nero* (céramique noire et brillante, fine et très légère) de même provenance, a été découverte en 1973. Il s'agit de l'épave la plus ancienne connue sur le littoral du département des Bouches-du-Rhône.



## Découverte au Lavandou

Le phare du Titan à la pointe est de l'île du Levant, face au Lavandou (Var), domine des falaises au pied desquelles est venu s'échouer un navire transportant environ 700 amphores originaires du Sud de l'Espagne (Bétique), et renfermant essentiellement des sauces de poisson. Le navire devait mesurer 25 m de long sur 4 de large environ. Dans la passe d'entrée du port du Lavandou, deux amphores, vieilles d'environ 2000 ans (la datation n'est pas encore connue) ont été sorties de l'eau le mercredi 28 septembre 2022. Aucune épave n'a été repérée aux alentours. Il se peut qu'elles aient été jetées par-dessus bord, une fois vide... Il manque les cols et les anses,



Le maire du Lavandou, Gil Bernardi, supervisait en personne le repêchage des amphores.

leur état de conservation est, cependant, jugé bon et, chose rare, un cachet de fabrication figure sur l'un des exemplaires. On en saura donc plus très bientôt. Elles sont, pour l'heure, identifiées comme des Dressel 1 ou 2 (du nom de Dressel Heinrich 1845-1920, archéologue et épigraphiste allemand, connu pour avoir développé une typologie pour classer les anciennes amphores. 45 types ou formes d'amphores portent son nom suivi d'un numéro). La table de Dressel reste encore aujourd'hui en grande partie valable. Dans son ouvrage d'histoire sur Le Lavandou, le

grand spécialiste des cactées, Francis Marmier, relate plusieurs découvertes de fragments d'amphores à proximité du port du Lavandou, débarcadère au temps de l'Antiquité. Une *villa* côtière avec thermes ayant été repérée sur terre, à quelques centaines de mètres, en limite des communes du Lavandou et de Bormes-les-Mimosas, vers la très ancienne chapelle de Saint-Pons aujourd'hui détruite, pourquoi ne pas imaginer qu'il s'agit des restes d'une livraison par mer ? Suivant les vents, les navires pouvaient venir s'échouer, aussi, vers la pointe de Gouron, à côté du port actuel de Bormes-La Favière. L'itinéraire maritime dit « d'Antonin » (guide de voyage de la Rome antique qui daterait de la fin du III<sup>e</sup> siècle ?) situe une petite étape côtière entre Hyères

(Olbia) et Cavalaire (Heraclea Cacabaria), pas très loin de l'île de Porquerolles (Pomponia ?). Son nom : Alconis. Non loin de là, le cap Bénat est cafi d'épaves. À peine plus loin, l'île de Porquerolles abrite l'épave du Lequin (côte nord), exemple unique en Méditerranée d'un bateau transportant des vases grecs destinés à la vente en Extrême-Orient par l'intermédiaire de Marseille. A la Palud, côte nord de l'île de Port-Cros, deux navires se sont échoués, en quête d'un refuge dans la baie, sur les écueils du Rascas. L'un exportait une production de vin gaulois vers Marseille ; le second s'y rendait, chargé d'amphores d'Afrique du Nord et de Méditerranée orientale.

À l'extrémité du cap d'Antibes, un petit bateau transportant une cargaison d'amphores étrusques à vin et de céramiques, également étrusques, a été découvert en 1955. Son naufrage remonterait au milieu du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. C'est le plus important chargement de vaisselle en *bucchero nero* connu en Méditerranée.



On le voit, à côté des grands navires affectés au commerce, les épaves nous montrent ainsi le rôle prépondérant des petits caboteurs, éléments essentiels du circuit économique de redistribution des produits. Terminons ce survol par un mot sur Lattara, aujourd'hui Lattes (entre Montpellier et Palavas-les-Flots), port important de la Méditerranée occidentale, installé au bord d'une lagune, dans l'ancien delta du fleuve côtier, le Lez, et occupé du VI<sup>e</sup> siècle avant JC jusqu'au III<sup>e</sup> siècle après JC. Actif pendant plus de 800 ans, le port de Lattara fut, comme tous les ports, un lieu de rencontre économique et culturel important pour les peuples qui vivaient autour. Après une parenthèse de plusieurs siècles, Lattes deviendra, au Moyen Âge, le port de Montpellier. Pourquoi terminer par Lattes ? Parce qu'il y a soixante ans, personne n'aurait imaginé un port à cet endroit ! Quel bonheur de penser que nous savons, tout à la fois, autant et si peu de choses sur notre passé !

## Hommage à Jean Haudry

Au nom de l'association des AEC, je salue la mémoire du professeur Jean Haudry, qui fut au sein de notre conseil d'administration un collègue amical, courtois et d'une grande droiture.

Il avait presque 89 ans lorsqu'il est décédé le 23 mai 2023. Malgré la maladie assombrissant ses dernières années, il n'a jamais cessé son travail consacré à l'étude de la linguistique et de la civilisation indo-européenne.

Directeur d'études de grammaire comparée des langues indo-européennes à la IV<sup>e</sup> section de l'École pratique des hautes études en 1976, il devint professeur émérite en 1998. La liste de ses publications ne comprend pas moins de cent cinquante titres, dont une dizaine de monographies. Certains de ses articles ont été publiés dans le bulletin des AEC, notre association, dont il était un membre éminent autant que fidèle, grand ami de Venceslas Kruta et de Jean Pieuchot.

J'ai eu la chance de l'approcher lors de deux Journées d'Étude. C'est sa voix claire et forte qui m'a tout d'abord impressionné, ainsi que sa bienveillance envers de plus inexpérimentés contributeurs.

Élève d'Émile Benveniste pour l'indo-européen, Jean Haudry se focalise à partir de 1985-86 sur la notion de « tradition indo-européenne » introduisant une dimension diachronique, qui lui permet d'intégrer un héritage qui remonte au septième millénaire et non plus « seulement » celui des locuteurs de l'indo-européen commun au quatrième millénaire dans la steppe pontique (qu'on identifie aujourd'hui à la culture des Yamnas, qui conquièrent de presque toute l'Europe au troisième millénaire). « La tradition est toujours plus ancienne que le peuple qui la porte et la transmet. » Il nommera cet héritage *La religion cosmique* (1987).

Selon lui, le cycle cosmique est à un stade archaïque de la religion des Indo-européens l'homologue de l'année et du jour ; le cycle quotidien qui fait alterner jour, nuit, aurore et crépuscule fournissant le modèle aux deux autres. L'idéologie des trois fonctions serait issue de ce schéma, en même temps que d'une ancienne cosmologie des trois cieux « tournants » (ciel diurne / blanc, ciel nocturne / noir, ciel auroral / rouge) dans laquelle des entités cosmiques comme les Aurores prennent une importance particulière.

Jean Haudry s'est également attaché à reconstruire un ensemble de tournures figées, le « formulaire » indo-européen, fondé sur la concordance de séquences de formes superposables dans les Védas, chez Homère, dans l'Avesta ou dans l'ancienne poésie scandinave. Il met aussi à jour des « notions » qui structurent la tradition, par exemple la triade Pensée – parole – action (2009) ainsi que la divinisation du feu dans la première période de la tradition (2016) qui se poursuivra dans la deuxième période dans les rituels du foyer au centre de chaque cercle de la société afin d'entretenir un feu perpétuel et annuellement renouvelé.



Ses dernières œuvres couronnent et résument ses recherches : le premier, *Sur les pas des Indo-Européens* (2022) est un recueil d'articles précédé d'un entretien et complété par une bibliographie exhaustive de ses travaux. Le second, le *Lexique de la tradition indo-européenne* (2023), peut même être considéré comme son testament et un résumé de son œuvre. La matière qu'elle contient (y compris des textes hittites et arméniens) montre l'étendue de son érudition.

Des expressions consacrées comme « gloire impérissable », « conquérir la belle saison de l'année », « traversée de la ténèbre hivernale », « ciel diurne assimilé au soleil d'abord féminin puis masculin », « aurore de l'année », lutte des « migrants pauvres » contre les « riches établis » ou encore le fameux et fort critiqué « habitat circumpolaire » marquent pour longtemps les esprits. Je suis particulièrement intéressé par son entreprise de périodisation de la tradition en

- une société paléolithique à prédominance féminine qui voit naître la religion cosmique,
- une société lignagère, patriarcale, plus sédentarisée, agriculteurs-éleveurs, qui s'organise en trois fonctions et en quatre cercles, la famille, le clan, le lignage, la tribu,
- une société héroïque marquée par le compagnonnage où s'épanouit la « religion de la vérité » sacralisant la sincérité, la loyauté, la fidélité, le contrat et la juste rémunération.

Mais Jean Haudry est pour moi surtout un visionnaire qui, dans une sorte de triangulation, s'attache à allier la linguistique diachronique, la mythologie comparée et l'histoire des anciennes civilisations pour nous faire voyager dans les temps obscurs et voir ressurgir le continent disparu de la Tradition : elle est faite de rocs qui affleurent tout près de nous dans des racines de mots incroyablement anciennes.

Son immense érudition, sa méthode inspirante et sa puissance de travail le placent aux côtés de géants comme Frazer, Dumézil et Eliade.

**Gérard Poitrenaud**



## Sommaire Keltia Magazine n°64

- Keltia organise
- Bretagne celtique
- Une Déesse celtique peu connue : Arantia, Bernard Sergent
- L'Autre monde des Celtes : conceptions et figures, Philippe Jouët
- Charles de Gaulle, la passion des Celtes, Françoise Le Goaziou
- Colloque Keltia 2023 sur la religion druidique, Fabien Régnier
- Les Osismes : d'hier à aujourd'hui, Xavier Romagné
- Les Irish round towers, vestiges du monachisme irlandais, Frédéric Kurzawa
- Un vampire chez les celtes, Marike Van der Horst
- Le gaélique écossais, une longue survivance, François Pinsard
- La bataille des Vénètes, Marike Van der Horst
- Les Assises de la druidité de Pléneuf-Val-André, A. F.
- Le temps d'une pause... avec des jeux
- La recette de tante Ivelina : la confiture de pommes de terre, Évelyne Millour
- Les pleurs des Fées, Françoise Le Goaziou
- Expos celtiques
- Keltia : une collection exceptionnelle
- Archéo celtique : L'invention du moulin celtique à meules de pierres, Fabien Régnier
- Archéo celtique : Un étonnant bouclier celte, Fabien Régnier
- Les Femmes de Keltia Magazine, Bebros
- L'histoire du violon irlandais, François Pinsard
- Kantikoù hon chapelioù. Les cantiques de nos chapelles, Didier Le Goff
- Musique au cœur, Patrice Dalmagne, Alain Hermans-tadt, Didier Le Goff
- Festivals celtiques (France, Vénétie, Canada), Patrice Dalmagne
- Infos musicales, Indicia
- Littérature et essais, Robert Martin, Fabien Régnier
- Arts graphiques, J.-M.
- Duron Celtanom : le Marché des Celtes



## Colloque Keltia : La forêt sacrée chez les Celtes — 02 Décembre 2023

Cette année 2023 verra le colloque de Keltia consacré à la religion celtique et aux études druidiques dédié à la Forêt sacrée. Il s'agit d'un thème extrêmement important pour les Celtes car le bois et les massifs forestiers ont joué un rôle primordial pour cette culture.

Tout à la fois berceau des origines, refuge, lieu de magie et de pratiques religieuses, mais aussi frontières confédérales sanctifiées, les forêts celtiques occupent une place essentielle dans toutes les conceptions relevant de la spiritualité druidique.

Selon une tradition à présent bien établie, les interventions du colloque auront lieu dans un environnement propice, incluant des stands. Ces stands présenteront aux participants un choix exceptionnel de livres et publications concernant tous les aspects de la culture et de la religion celtes, mais également des produits artisanaux et des associations partenaires.

- Date : 02 décembre 2023 - 9h30 à 19h00  
Lieu : [92 Boulevard du Montparnasse, Paris, France](https://www.billetweb.fr/les-forets-sacrees-chez-les-celtes)  
Tarifs : - Avec Repas : 30 euros - Sans Repas : 13 euros  
Billetterie en ligne : <https://www.billetweb.fr/les-forets-sacrees-chez-les-celtes>



SOCIÉTÉ BELGE D'ÉTUDES CELTIQUES

30 SEPTEMBRE et 1<sup>er</sup> OCTOBRE 2023 : VOYAGE D'ÉTUDES DE DEUX JOURS

« LA PLUS GRANDE DÉFAITE ROMAINE DE LA GUERRE DES GAULES »

La SBEC vous propose un voyage d'études vers les lieux probables du site d'Atatuca, lieu de la grande victoire d'Ambiorix où furent anéanties les cohortes de Sabinus et Cotta. Nous passerons par Elsen-Emael, Kerne-Casteret, Maastricht, Tongres et Berg.

**SAMEDI 30 SEPTEMBRE**

- Départ à 9h30 précises devant le statue de Verborgten (ULB), Avenue Franklin Roosevelt.
- Orientation au site du fort d'Elben-Emael.
- Exploration pédestre du site de Kanne pile sur la frontière linguistique, traces du rempart, tour de l'oppidum, reconnaissance des alentours jusqu'à la frontière néerlandaise.
- En véhicule : Kerne - Maastricht : orientation au lieu possible de l'embuscade.
- Maastricht : visite de la Basilique Saint Servais et son trésor ; en principe, après à l'hôtel Derlon avec ses ruines gallo-romaines en sous-sol.
- Dîner à Tongres au restaurant *Intermezzo*. Logement au très bel hôtel Éburon.

**DIMANCHE 1<sup>er</sup> OCTOBRE**

- Musée de Tongres, collections permanentes ; statue d'Ambiorix par Jules Bertin ; consigne d'Eugène Warambol.
- Promenade jusqu'aux remparts romains.
- Trajet de retour avec petit déjeuné par Berg, site proposé par Nico Roymans pour Atatuca ; orientation, présentation de l'hypothèse.
- Retour à Bruxelles en fin d'après-midi.

**CONDITIONS DE PARTICIPATION**

Inscription : [greta.anthoons@sbec.be](mailto:greta.anthoons@sbec.be) en précisant votre n° de téléphone mobile.

Pour plus de renseignements : [sdefoestraets@hotmail.com](mailto:sdefoestraets@hotmail.com)

Prix de participation en chèque single : 100 € par personne ; 150 € en chèque double (les jumaux) à verser au compte BE34 0682 0906 2890 de la SBEC avant le 15 septembre.

**Le prix comprend :**

Le transport a et les entrées (visites guidées éventuelles comprises), la nuit d'hébergement. Le repas du soir n'est pas compris, chacun profite à sa guise de la bo

# Annonces de la SBEC

Inscriptions pour ces voyages :  
[greta.anthoons@sbec.be](mailto:greta.anthoons@sbec.be)

Plus de Renseignements :  
[sdefoestraet@hotmail.com](mailto:sdefoestraet@hotmail.com)

## Voyage de la Société Belge d'Études Celtiques en Auvergne, 27 avril 2024 - 2 mai 2024

### « Sur les traces de Vercingétorix » PROGRAMME PROVISOIRE

**Samedi 27 avril**

- M : 8 heures précises : départ en car de Bruxelles (Boulevard de Belaimont).
- AM : Châtillon-sur-Seine, Musée du Châtillonnais (trésor de Vix).
- S : Logement à Dijon (possibilité pour les participants français de nous rejoindre).

**Dimanche 28 avril**

- M : Musée archéologique de Dijon (avec les sources de la Seine et les bijoux de la « dame de Blanot », du Bronze final). Déjeuner au « Chaudron de Bibracte » (cuisine gauloise).
- AM : Musée et site de Bibracte (Mont Beuvray), oppidum des Eduens. Présentation par Vincent Guichard, directeur du site.
- S : Logement à Châlon-sur-Saône.

**Lundi 29 avril**

- M : Musée Vivant Denon à Châlon-sur-Saône (très riche en bronzes protohistoriques des dragages de la Saône).
- AM : Musée Bargoin à Clermont Ferrand + Place de Jaude (statue de Vercingétorix par Bartholdi, Cathédrale N-D de l'Assomption (fresques et vitraux médiévaux remarquables).
- S : Logement à l'hôtel Best Western - plateau de Gergovie.

**Mardi 30 avril**

- M : Gergovie (l'oppidum des Arvernes, site de la grande victoire de Vercingétorix) + le monument commémoratif de Jean Teillard. Présentation par Yann Deberge, fouilleur du site (INRAP).
- AM : Corent (la capitale administrative des Arvernes). Présentation par Matthieu Poux, fouilleur du site (Université de Lyon). Ascension du Puy-de-Dôme en train à crémaillère, panorama extraordinaire sur la chaîne des Puy (80 volcans éteints).
- S : Logement à l'hôtel Best Western - plateau de Gergovie.

**Mercredi 1<sup>er</sup> mai**

- M : Visite Clermont Ferrand (Gergovie) - Alise Sainte-Reine.
- AM : Trajet du remarquable Muséum Parc et de l'oppidum d'Alésia (site de la victoire de César sur Vercingétorix). Orientation « texte en mains ».
- S : Logement à Dijon (les participants français choisissent de quitter le reste du groupe ou de loger à Dijon).

**Jeudi 2 mai**

- M : Visite du Palais des Ducs de Bourgogne à Dijon (en connexion remarquable avec l'Histoire de Belgique).
- AM : Trajet de retour Dijon - Bruxelles (+/- 7 heures de trajet).
- S : Arrivée à Bruxelles vers 20 heures.

*Nous étudions une formule « étudiants », qui ferait les trajets et visites avec le reste du groupe mais organiseraient leur logement. Le prix n'a pas encore pu être défini car nous attendons encore les réponses des hôtels et transporteurs ; comme d'habitude, nous calculerons au plus juste. Nous reviendrons à ceux qui auront manifesté leur intérêt dès fin septembre (début octobre).*

Serge de Foestraets [sdefoestraets@hotmail.com](mailto:sdefoestraets@hotmail.com)  
Greta Anthoons [greta.anthoons@sbec.be](mailto:greta.anthoons@sbec.be)



## Groupe Île-de-France de Mythologie Française

GIDFMF

Contact : [gidfmythologiefrancaise@gmail.com](mailto:gidfmythologiefrancaise@gmail.com)

ACCUEIL

QUI SOMMES-NOUS

CONFÉRENCES

SORTIES

LA LETTRE

Nos sociétaires publient

Contact

Newsletter

## Bienvenue sur le site du GIDFMF

Notre thème d'étude pour les années 2023 et 2024 est

### **MAGES, DEVINS ET SAINTS GUÉRISSEURS**

#### **En un coup d'oeil : le programme 2023**

(sorties, publications, autres conférences et visioconférences seront ajoutées progressivement)



La Pygmalion de Galathea par Michelangelo

**Dimanche 17 septembre 2023 : Sortie à Nemours et Larchant : Pierres secrètes : Art Rupestre et mythologie préceltique en forêt de Fontainebleau** par Claude Maumené, guide-conférencier, chercheur indépendant GIDFMF

9h30 Rendez-vous Gare de Nemours - Saint-Pierre ou 10h00 Musée de Préhistoire d'Île de France; puis repas tiré du sac; 13h Visite de la grotte à la Peinture; 15h Fontaine Saint-Mathurin, Larchant.

**Mercredi 4 octobre 2023, 19 h** : conférence : Un prophète gaulois contre Rome par Jean-Paul Savignac (Professeur de langues anciennes, traducteur, auteur)  
Mairie du 9ème arr., 6, rue Drouot - Paris 9° (salle du Conseil, porte D, 2ème étage) (M° Richelieu-Drouot).

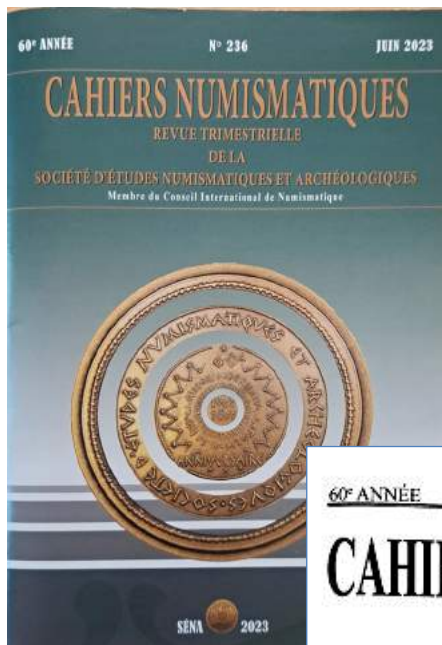
**Jedi 16 novembre 2023, 19h** vidéo-conférence : Maugis d'Aigremont et autres enchanteurs -voleurs par Guillaume Leroy (membre GIDFMF)

L'accès à cette visioconférence (sur Zoom) est gratuit pour toute personne inscrite.

Le lien de la visioconférence leur sera envoyé dans un second temps.

Inscriptions indispensables : [gidfmythologiefrancaise@gmail.com](mailto:gidfmythologiefrancaise@gmail.com)





60<sup>e</sup> ANNÉE

N° 236

JUIN 2023

# CAHIERS NUMISMATIQUES

REVUE TRIMESTRIELLE

DE LA

SOCIÉTÉ D'ÉTUDES NUMISMATIQUES ET ARCHÉOLOGIQUES

Membre du Conseil International de Numismatique

## SOMMAIRE

### ÉTUDES NUMISMATIQUES ET ARCHÉOLOGIQUES

|  |    |
|--|----|
| <b>La légende « gallo-romaine » d'un unicum gaulois conservé au Musée d'Archéologie Nationale</b><br>Louis-Pol Delestrée et Jean-Pierre Le Dantec.....         | 3  |
| <b>Le bucrane en numismatique gauloise...<br/>Une série méconnue attribuable aux Eduens</b><br>Samuel Gouet.....   | 7  |
| <b>Quelques petites monnaies d'argent provenant de la Charente-Maritime, peu connues ou inédites</b><br>Bernard Seguin.....                                    | 17 |
| <b>Victorin, De Witte, Dardel et l'atelier II de Châteaubleau</b><br>Julien Cougnard et Dominique Hollard.....   | 25 |
| <b>Le monnayage de Soissons au XI<sup>e</sup> siècle :<br/>la découverte de quatre nouvelles monnaies</b><br>Christophe Adam.....                              | 29 |
| <b>Un nouvel exemplaire de l'estérin de Gaucher de Châtillon (1303-1329) émis à Morey (Haute-Saône) vers 1313-1322</b><br>Patrice Tassistro.....               | 35 |
| <b>Numismatique des corporations :<br/>les jetons des Maîtres-vitriers et peintres sur verre de Paris</b><br>Karim Meziane.....                                | 41 |
| <b>ACTUALITÉS</b> .....  | 57 |
| <b>NOTE DE LECTURE</b><br><i>Trésors monétaires XXX, L'argent gaulois : dépôts monétaires de la zone du denier</i> ,<br>P.-M. Guihard dir., 2023, BnF Éditions |    |
| Louis-Pol Delestrée.....   | 59 |



## Nous suivre, nous rejoindre...

Les membres des AEC ainsi que les spécialistes des Celtes et des Gaulois qui nous lisent sont invités à participer à la rédaction du bulletin.

Pour proposer un article ou un compte rendu de lecture, de visite, d'exposition ou de découverte archéologique, il suffit d'adresser votre texte au format WORD par courriel à : [gerard.poitrenaud@orange.fr](mailto:gerard.poitrenaud@orange.fr)

Internet : [amisdesetudesceltiques.eu](http://amisdesetudesceltiques.eu)

Site internet. Actualités, annonces, documents, expositions, consultation des anciens Bulletins, adhésions.

Page Facebook : Association-des-Amis-des-Etudes-Celtiques

Pour nous suivre, échanger des infos et discuter avec nous sur ce réseau social.

[www.academia.edu](http://www.academia.edu)

Contributions scientifiques sur les Celtes, (âge du fer, protohistoire, etc.)

Carantoi Celticon Vercantalon - Amis des Études Celtiques

<https://www.youtube.com/channel/UCRtNVBbV4-tnJnCrRcNmmFw>

Notre chaîne Youtube pour (re)trouver les enregistrements de nos conférences en ligne

[secretaire.aec@mailo.com](mailto:secretaire.aec@mailo.com)

Pour tous renseignements complémentaires

**ADHÉSION POUR L'ANNÉE 2023 :**

30 € (individuelle) et 40 € (couple).

**ADHÉSION DE SOUTIEN POUR L'ANNÉE 2023 :**

60 € (individuelle) et 80 € (couple).

Adhésion pour les moins de 25 ans :

gratuit

Envoyez un courrier à notre secrétariat à l'adresse :

AEC c/o Axelle Barbié de Préaudeau

7, rue de la Ventinière

85240 Foussais-Payré

Indiquez votre nom, prénom, adresse postale, adresse électronique et numéro de téléphone avec la mention

« J'adhère à l'association Amis des Études Celtiques (année 2023) ».

Précisez selon le cas : « Je désire recevoir le bulletin seulement par email »

Joignez à ce coupon un chèque à l'ordre des

AMIS DES ÉTUDES CELTIQUES

ou faites un virement au compte

AMIS DES ÉTUDES CELTIQUES

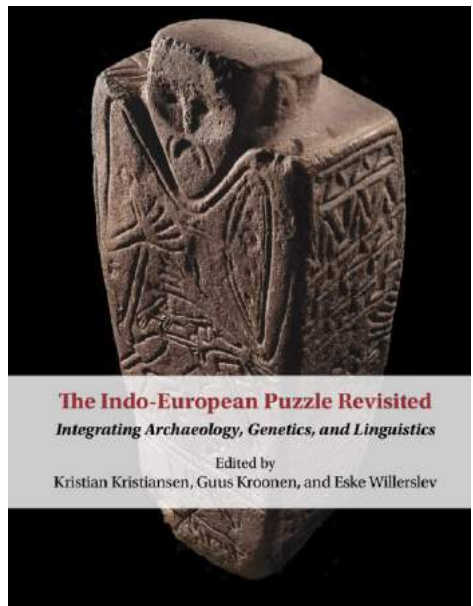
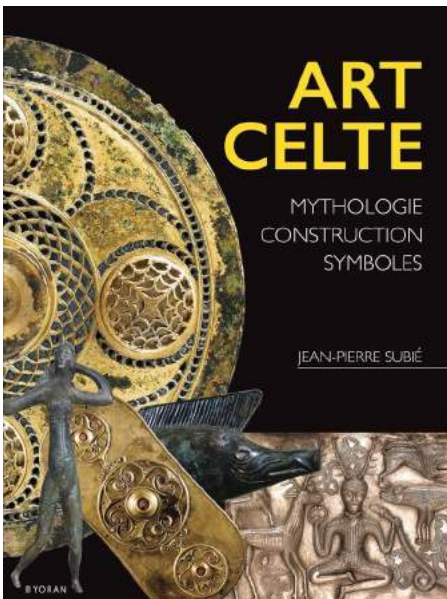
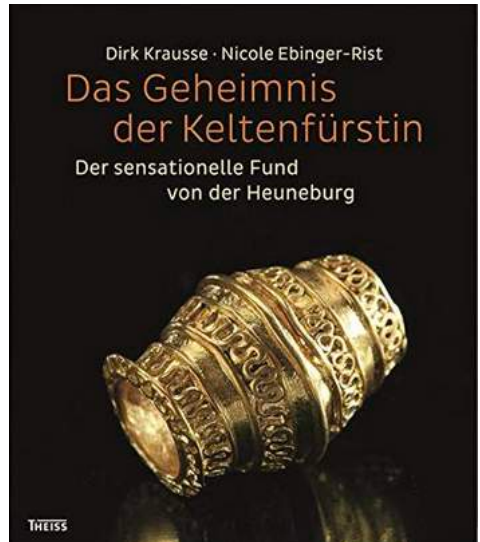
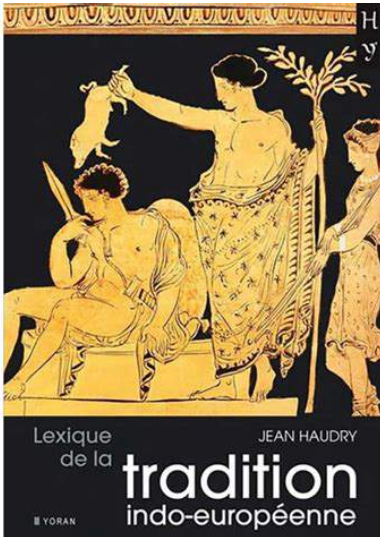
BNP Le Puy en Velay

IBAN : FR76 3000 4006 5500 0101 7297 614

BIC : BNPAFRPPXXX

Après réception de votre paiement Nous vous contacterons rapidement pour confirmer votre adhésion.

## Livres sur la table



# AMIS DES ÉTUDES CELTIQUES



Petit navire en or découvert à Broigther, dans le comté de Donegal, la région la plus septentrionale de l'Irlande.

Finement ouvragé, il mesure 18,4 cm de long sur 7,6 cm de large et pèse environ 85 grammes. L'embarcation contient des bancs, des poulies, deux rangées de neuf avirons et un gouvernail à palettes pour la diriger. Il comprend également des outils pour le grappin, trois fourches, une vergue et une lance. Suivant l'échelle, le modèle de bateau correspond à un navire mesurant environ 15 m de long. Cette découverte représente la plus ancienne représentation d'un bateau à voile en Irlande. Il faisait partie d'un trésor comprenant également deux torques torsadés, deux colliers, un bol en or battu et un torque à tampon richement décoré. Le petit bol muni de quatre anneaux de suspension représente probablement un chaudron, qui avait certainement une signification rituelle. Les torques torsadés, probablement d'origine irlandaise, sont très similaires à ceux qui ont été trouvés en Grande-Bretagne au 1er siècle av. Le magnifique torque à tampon est un chef-d'œuvre d'art de style laténien d'un type connu sur le continent au 1er siècle avant J.C. Le style de son riche décor suggère qu'il a été fabriqué localement – National Museum of Archaeology Dublin (Irlande)



ISSN 2967-5499

BAEC N° 85-2023

VENTE : 8 EUROS